






ACADEMIA
SCIENTIARUM
TAURINENSIS

dans le meme
Lettres d'une Turque
discours sur l'utilité des Lettres et des
Sciences

RECUEIL
DE DIVERSES
PIECES
Sur la Philoſophie, les Mathematiques, l'Hiſtoire &c.



PAR

M. de LEIBNIZ.

Avec II. Lettres où il eſt traité de la Philoſophie & de la Miſſion Chinoiſe, envoyées à Mr. de LEIBNIZ par le P. BOUVET, *Jeſuite à Pekin.*

Publiées avec des Remarques ſur la Correction de la Philoſophie Scholaſtique ſelon les principes de Mr. de LEIBNIZ,

PAR

CHRETIEN KORTHOLT,

Maître ès Arts, Aſſeſſeur de la Faculté Philoſophique, & Collégiate du College des Princes à Leipzic.



A HAMBOURG,
Chez *ABRAM VANDENHOECK,*
Libraire & Imprimeur. 1734.

A SA MAJESTÉ
GUILELMINE CHARLOTTE,
REINE DE LA GRANDE BRETAGNE.

MADAME,


OTRE MAJESTÉ *souffrira que j'ose mettre à ses pieds un petit ouvrage, qui lui apartient par plusieurs endroits. Feu* M. Leibniz, *qui en est l'Auteur, a été de ses sujets: & le* ROI, VOTRE BEAUPERE *de glorieuse memoire, l'a apellé sa* Bibliothéque vivante. *De plus* VOTRE MAJESTE' *l'a honoré particulierement de sa protection, & a porté Elle-même un jugement si avantageux de ses ouvrages, que tous ses écrits meritent pour cela même d'être conservés. C'est aux lumieres de* VOTRE MAJESTE' *que la république des Lettres doit déja un trésor qu'elle estime avec raison; je veux dire la correspondance de* M. Leibniz *avec* M. Clark. *Tout le monde admire les recherches sublimes que ces deux Savans ont fait sur les points les plus importans de la Philosophie sous les auspices & les yeux de* VOTRE MAJESTE', *lorsqu'Elle étoit encore* PRINCESSE DE GALLES: *& on reconnoît généralement, qu'ils ont eu raison de soumettre leurs disputes à la penétration d'une* PRINCESSE *si éclairée, dont la décision est superieure à toute exception.*

DEDICATION.

Comme le recueil, qui paroît ici, peut ſervir en quelque ſorte de ſuplement aux diverſes pieces de M. Leibniz, *qui ont eu le bonheur de plaire à* VOTRE MAJESTE'. *J'eſpère,* MADAME, *qu'Elle daignera cet ouvrage de quelque regard de ſa grace, comme Elle donne en toute occaſion des marques éclatantes de ſes ſentimens genereux pour les Lettres. Le Ciel, qui a deſtiné* VOTRE MAJESTE' *à les protéger, couronne d'un ſuccès perpétuel tout ce qu'Elle entreprend pour le bien public, & le bonheur de ſes peuples. Puiſſe* VOTRE MAJESTE' *avec le* ROI, SON AUGUSTE EPOUX *regner longtems ſur le throne, qu'Elle occupe ſi dignement & avec tant de gloire. Puiſſent les* PRINCES *&* PRINCESSES *de ſa famille Royale arriver au comble des proſperités convenables à leur naiſſance, & aux vertus qui leur ſont heréditaires, & qui les rendent les delices & l'admiration du genre humain. Pour moi je m'eſtimerai infiniment heureux, ſi* VOTRE MAJESTE' *daigne de recevoir ces voeux, que je joins à ceux de ſes fideles ſujets, comme des marques de ma devotion; & ſi Elle agrée à même tems les hommages que je viens de lui rendre avec un très profond reſpect, comme,* MADAME,

DE VOTRE MAJESTE'

Le très humble

Et très obéïſſant ſerviteur,

A Londres ce 25 Dec. l'an 1733.

CHRETIEN KORTHOLT.



PREFACE.

IL n'y a pas longtems que j'ai publié à Leipzic avec mes Remarques un Recueil de Lettres manuſcrites, écrites à divers Savans par feu M. de *Leibniz*, qui roulent ſur des matieres importantes & utiles. Maintenant je donne de nouveau un abregé qui ne contient que des Pieces Françoiſes envoyées par le même Auteur à des perſonnes d'érudition & illuſtres. On y trouvera des obſervations qui ſans doute feront du goût des Savans La premiere Collection imprimée à Leipzic peut être regardée comme une continuation des *Miſcellanea Leibnitiana*, qu'on ſait avoir auſſi été publiés à Leipzic avec aplaudiſſement par M. *Telcek*. Il y a de plus une ſuite pareille à celle-ci, du Recueil des diverſes pieces ſur la Philoſophie, &c. par M. de *Leibniz*, que le celebre M. des *Maizeaux* fit imprimer en 1720. en deux Volumes à Amſterdam, & qui ont été ſi bien reçus du public.

Ces Lettres me ſont venues par le même canal, qui me procura celles que j'ai fait imprimer à Leipzic, & dont j'ai parlé dans ma Preface. Mon pere, *Sebaſtien Kortholt*, Profeſſeur ordinaire dans

l'Academie de *Kiel*, a eu il y a quelque tems le dessein de publier les manuscrits de M. *Leibniz*, qu'il a soigneusement recueillis. Les Savans à qui l'Auteur avoit envoyé ses Lettres, les lui ont fournies. Excepté quelques-unes que M. *Chretien Goldbach*, Conseiller de justice, & un des principaux ornemens de la Cour & de l'Academie de Russie, a eu la bonté de communiquer à mon pere. J'ai été aussi assez heureux pour recevoir de mes amis quelques pieces de M. *Leibniz*. Mon pere m'a donc permis des les joindre à sa Collection, pour les donner ensemble au public.

Quant aux Pieces contenues dans ce Recueil ; elles renferment des matieres philosophiques, mathématiques, & des argumens qui éclaircissent l'histoire. Je vais en peu de mots en raporter les sommaires, pour mettre le Lecteur au fait & lui faire naître la curiosité de les lire. Au commencement on trouve les Pieces & les Lettres philosophiques de M. *Leibniz*. La premiere est à M. *Dangicourt*, Membre de la Société des Sciences à Berlin. L'illustre auteur y traite à dessein des Monades, & propose beaucoup d'observations sur le calcul qu'on nomme infinitesimal.

J'ai donné la seconde place dans cette collection aux quatre Lettres envoyées par notre Auteur au celebre M. *Marinoni*, Mathématicien de sa Majesté Imperiale. Elles nous découvrent le dessein qu'avoit M. *Leibniz* de perfectionner les sciences mathématiques à la Cour Imperiale.

Après cette Lettre vient celle qui est écrite à Madame la Génerale de *Weiler*, née *Blumenthal*. Elle fait voir premierement que M. *Leibniz* a eu part aux bonnes graces de Madame la Princesse de Galles, *Guilelmine Charlotte*, presentement Reine de

de la Grande Bretagne, & qui entend très bien les ſciences philoſophiques. Secondement on y trouve de plus un Poëme de la Philoſophie & de l'Amour, qui merite bien de trouver place ici.

J'y ai joint une Remarque philoſophique écrite de la main de M. *Leibniz* même ſur une feuille detachée qui s'eſt trouvée parmi les papiers de Madame *Weiler*. Elle concerne la *Theodicée* de l'illuſtre Auteur, & fait voir comment on doit ſe conduire, quand il arrive ordinairement, qu'on penſe plutôt aux objections qui ſe preſentent contre les propoſitions ſoutenues par M. *Leibniz*, qu'aux argumens & aux raiſons par leſquelles l'Auteur les a prouvées.

Enſuite viennent quelques Remarques de M. *Leibniz* ſur la preſence ſacramentele dans l'Euchariſtie, dont je ſuis redévable à M. *Jean Erhard Kapp*, Profeſſeur très celebre en Eloquence dans l'Academie de Leipzic. L'illuſtre Auteur en a fait mention dans ſon Diſcours de la Conformité de la Foi avec la Raiſon, § 18. p. 24. ſ. dans ſes Lettres à M. *Peliſſon*, que M. *Teller* a fait r'imprimer, & dans ſon Epitre *XXII.* à M. l'Abbé *Jean Fabrice*, p. 39. qu'on trouve dans la collection des Lettres de M. *Leibniz*, que j'ai fait imprimer depuis à Leipzic. M. *Leibniz* reconnoît, comme tous les Lutheriens, que le corps de JESUS-CHRIST dans la ſainte Euchariſtie eſt preſent *ſubſtantialiter*, (ſubſtantiellement). Mais il entreprend en même tems expreſſement de faire voir par la notion de la préſence ſubſtantielle, qu'elle eſt poſſible, encore qu'on ne veuille pas admettre la preſence dimenſionelle. Voici ſon argument: Les choſes, dit-il, ſont preſentes entre elles lorſqu'elles agiſſent l'une ſur l'autre, ou quand l'une ſouffre quelque choſe de l'autre. Il n'eſt donc pas néceſſaire qu'une preſence ſubſtantielle ſoit en même tems dimenſionelle.

Comme, par exemple le Soleil agit sur tous les hommes qu'il éclaire, & n'est pas pourtant present à tous *dimensionaliter*, dimensionellement. J'ai parlé fort au long de cet argument de M. *Leibniz* dans une de mes remarques sur sa Lette XXII. à M. l'Abbé *Fabrice*, que j'ai déja citée. Ainsi j'ajouterai seulement que le dessein de M. *Leibniz* étoit de faire voir par cet argument, qu'on n'avance pas des choses contradictoires, quand on soutient, que le corps *finitum* de Jesus-Christ est present dans le ciel & dans l'union sacramentele de l'Eucharistie. Mais il n'a pas eu la temérité de determiner pleinement la maniere de la presence sacramentelle, qui est un mistere, comme tous les Lutheriens l'avouent. Il suffisoit au but de M. *Leibniz* d'avoir indiqué de quelle maniere la chose se peut faire, & il n'est pas nécessaire qu'on puisse apliquer cette maniere-là, selon toutes ses circonstances, à la chose dont il s'agit.

Après ces remarques de la presence sacramentelle suit un poëme de la façon de M. *Leibniz*, intitulé: *Fable morale sur la nécessité de la perséverance dans les conseils salutaires à l'Etat.* Il a même déja été donné une fois au public. Mais j'en ai procuré une seconde édition, cette petite piece étant devenue rare, & n'ayant pas même jusqu'ici été mise entre les écrits de M. *Leibniz*; cependant M. *J. G. Eccard* assure dans une Lettre écrite à mon Pere, & datée du 26. d'Août 1717. qu'elle est de M. *Leibniz*, & que c'est faute de memoire qu'il ne l'a pas comptée entre les écrits de cet excellent homme. Il faut consulter ici ma dite Collection des Lettres de M. *Leibniz*, & même ma remarque à la Lettre CXV. p. 310 su. La traduction en vers Latins de ce poëme a été composée à Vienne en 1713. par le même Autheur.

Il me reste à dire un mot des pieces suivantes, qui concernent l'Histoire.

Après

Après ces Lettres de M. *Leibniz* il en fuit quelques autres, qui peuvent fervir à l'éclairciffement de l'Hiftoire en géneral, & furtout de l'Hiftoire literaire. La premiere eft intitulée : *Lettre* de M. *Leibniz* fur la Connexion des Maifons de Brounfvic & d'Efte. Quoique cette piece ait déja vu le jour à Hanover en 1695. chez Samuel Ammon, Imprimeur de la Cour, elle eft pourtant devenue auffi rare qu'un manufcrit, parcequ'on n'en a imprimé que fort peu d'exemplaires, ce qu'on a feulement diftribué entre les amis. L'illuftre Auteur a touché en paffant la même matiere dans la Preface du Tome troifieme des Ecrivains qui fervent à illuftrer l'Hiftoire de Brounfvic § XXVIII. Vous y trouverez auffi au commencement de ce Tome pag. 1. fu. une Lettre très ample & pleine d'érudition du celebre *Muratorius* à M. de *Leibniz* fur le même fujet.

Après cette piece de M. *Leibniz* je produis les Lettres de M. *Leibniz* à feu M. *Grimareft*, Maître de Langue à Paris, homme favant, & un des plus habiles de fa profeffion. L'Auteur prenoit plaifir à aprendre des nouvelles literaires de la France, dont on ne fait point de mention dans les journaux. C'eft pourquoi il s'adreffoit à feu Monfieur *Joel Jean Kortholt*, mon Oncle, qui accompagnoit quelquefois comme en 1710. & 1711. des gentilshommes en France. Ce fut lui qui lui procura l'adreffe de M. *Grimareft*, & qui lui a fait part des nouvelles litteraires, qui ont donné occafion à M. *Leibniz* d'en porter fon jugement. On trouvera donc dans cette correfpondance de bonnes remarques des vers de M. *de la Motte*, de l'utilité des principes méchaniques dans la Phifique & la Médecine, des arts méchaniques des Anciens; des demi Savans, de la digeftion, de la comparaifon entre la Médecine & l'art de la guerre &c. L'Auteur

 traite

traite aussi dans la seconde Lettre à M. *Grimarest* du 4. Juin 1712. du projet de M. l'Abbé de *St. Pierre* pour maintenir une paix perpétuelle. Cet Abbé l'avoit envoyé à M. *Leibniz*, & lui en avoit demandé en même tems son sentiment. Il lui répondit dans une Lettre particuliere, où se trouvent ses observations sur le project de ladite paix de M. l'Abbé de *St. Pierre*. On trouve l'un & l'autre dans le Recueil des diverses pieces de M. *Leibniz* publiées par M. des *Maizeaux*. Celui qui a fait imprimer ce Recueil parle de cette piece dans sa Preface p. LXXI. Voici comme il s'en exprime: on regarde d'ordinaire, dit-il, ces sortes d'Ouvrages comme des Romans politiques: mais Monsieur *Leibniz* juge plus favorablement de celui-ci. „ Je suis persuadé, continue-t-il, „ qu'un tel projet en gros est faisable, & „ que son exécution seroit une des plus utiles choses „ du monde. " Mais il semble que M. *Leibniz* ait seulement loué & aprouvé en géneral le but de M. l'Abbé de *St. Pierre*, de procurer une paix perpétuelle, & qu'il ait néanmoins regardé son projet comme un Roman. Car il dit en propres termes, dans la sudite Lettre à M. *Grimarest*; voilà des projèts, qui réussiront aussi aisément que celui de M. l'Abbé de *S. Pierre*. Mais puisqu'il est permis de faire des Romans, pourquoi trouverions-nous étrange une fiction, qui nous rameneroit le siecle d'or.

Je dois dire de la correspondence de M. *Leibniz* avec M. *Conrad Widou*, Sénateur de la République de Hambourg, homme très savant, ce que j'ai avancé de l'argument des Lettres envoyées à M. *Grimarest*. M. *Leibniz* vouloit profiter du voyage litteraire de M. *Widou*, qui lui a communiqué des nouvelles savantes, qui deviennent presentement utiles au public. M. *Leibniz* renvoya reciproquement d'autres

d'autres pieces nouvelles, avec ſon jugement ſur celles, qu'il avoit reçues. Voilà pourquoi qu'on rencontre dans ces Lettres des remarques ſur le projet de M. l'Abbé de *St. Pierre* d'une paix perpétuelle; du calcul differential & d'autres matieres, auſſi bien que des éloges d'hommes celebres, par exemple de M. le D. *Jean Jacques Maſcou*, Conſeiller Aulique, de M. *Maturin Veyſſiere la Croze*, Conſeiller & Antiquaire à Berlin & d'autres Savans.

On peut voir par les Lettres envoyées à M. *Charles Guſtav Heræus*, Conſeiller de Sa Majeſté Imperiale & Antiquaire à Vienne, qui ſuivent immédiatement celles à Mr. *Widou*, que le but de M. *Leibniz* étoit de porter l'Empereur à établir à Vienne une Academie Imperiale & Royale des Sciences. Quelques perſonnes animées d'un zele indiſcret pour la Religion, mais ſur tout les Jeſuites s'y opoſérent, parceque les nouvelles decouvertes leur étoient ſuſpectes, & qu'ils ne pouvoient ſouffrir qu'un Proteſtant s'en mêlat. M. *Leibniz* au contraire, comme je le puis faire voir par quelques-unes de ſes Lettres, qui ne ſont pas encore publiques, ſoutenoit, qu'une telle Société des Sciences & des Arts étoit d'une utilité eſſentielle dans un Etat pour y faire fleurir véritablement le commerce, les manufactures, l'agriculture, & tout ce qui peut contribuer à l'entretièn de la vie, & qu'elle ſervoit autânt à fournir des marchandiſes, qu'à les bien employer. „ L'établiſſement, diſoit-„ il, d'un bon College des Sciences & des Arts, eſt „ comme l'Ame du Commerce & de la bonne éco-„ nomie &c. "

Après les Lettres écrites par M. *Leibniz* lui-même ſuivent deux autres écrites de Pekin capitale de la Chine à M. *Leibniz*, par le très celebre Pere *Bouvet*, Miſſionaire de la Compagnie de JESUS. Quoique la pre-

premiere s'adreſſat directement au P. *Gobien*, il a pourtant deſiré expreſſement qu'on la fit tenir à M. *Leibniz.* C'eſt pourquoi j'y ai ajouté la Lettre du P. *Gobien* à notre *Leibniz* par laquelle il lui envoye celle du Pere *Bouvet*. J'eſpere que ces Lettres manuſcrites & qui n'avoient pas encore vu le jour donneront quelque relief à cette Collection, d'autant plus qu'elles contiennent des obſervations utiles ſur la Philoſophie & ſur la Miſſion Chinoiſe, & qu'elles peuvent de plus ſervir de continuation au livre de M. *Leibniz* intitulé : *Noviſſima Sinica.*

Le P. *Gobien* avertit dans ſa Lettre, que l'Empereur de la Chine a déclaré publiquement, que ce que les Chinois font pour honorer *Confucius*, leurs ancêtres &c. ne ſont que des ceremonies purement civiles & politiques. Le P. *Bouvet* aſſure dans ces deux Lettres, qu'il n'y a pas de meilleur moyen de porter les Chinois à embraſſer la Religion Chrétienne, que de leur faire voir que les plus anciens Philoſophes Chinois ont avancé des dogmes, qui montrent le chemin à la veritable Religion Chrétienne. La raiſon eſt que ces peuples ont une déference extraordinaire pour leurs ancêtres, & principalement pour leurs anciens Philoſophes. Le Pere *Bouvet* ſoutient auſſi, que l'ancienne Philoſophie Chinoiſe eſt plus pure, & beaucoup préferable à la nouvelle qui eſt remplie des ſuperſtitions. Il fait voir, que la plupart des écrits de la Chine ne ſont que des monumens fideles de la tradition la plus ancienne, que les Peres communs de toutes les nations ont laiſſée à leur deſcendans, & que les Chinois ont conſervée plus ſoigneuſement, que les autres. Sur tout il fait beaucoup de cas d'un ſyſteme que leur premier Legiſlateur Fo-HII leur a tranſmis dans cette celebre figure compoſée de 64 caracteres & de 384 petites lignes entieres & briſées diverſement combinées entre

elles

elles. Il pretend que ce ſyſteme de Fo-HII n'eſt qu'une métaphiſique numeraire ou une méthode génerale des Sciences très parfaite. Ce ſentiment du Pere *Bouvet* eſt bien probable, quoique je ne nie pas, qu'on ne puiſſe revoquer en doute beaucoup de choſes qu'il a avancées. J'ai formé le deſſein d'examiner avec ſoin cette matiere & de la traiter plus amplement, quand je donnerai au public avec mes remarques quelques manuſcrits de M. *Leibniz*, qui concernent cet argument, & qu'on n'a pas encore mis au jour. Il ſuffit qu'après les Lettres du Pere *Bouvet* j'ai ajouté quelques remarques de M. *Leibniz*, qui ſont voir que l'Auteur eſt du ſentiment du-dit Pere. Je les ai tirées d'une Lettre de M. *Leibniz* à M. *Remond* & je les publierai un jour avec mes obſervations.

A la fin de cette Collection j'ai ajouté mes Remarques ſur la correction de la Philoſophie Scholaſtique ſelon les principes de M. *Leibniz*. Je crois qu'elles s'accorderont avec ma Collection, parce qu'elles font voir la préference de la Philoſophie de M. *Leibniz* ſur beaucoup d'autres manieres de philoſopher. Cette préference dépend ſans doute d'un juſte uſage des regles d'une ſaine Logique. Une autrefois j'augmenterai ces Remarques. Que ſi dans quelques endroits je me ſuis trompé je prie mes Lecteurs, de me faire voir en quoi. Ils me trouveront toujours prêt à les corriger, ou à m'expliquer plus amplement.

Je les ſupplie auſſi, de juger de ce Recueil, que je leur préſente, comme M. *Leibniz* avoit acoutumé des ouvrages qui n'étoient pas de ſa façon. Je ſuis toujours plus porté, dit-il, dans une Lettre du 4. de Juin 1712. à M. *Grimareſt*: „ à louer ce qu'il y a de bon „ dans les ouvrages, qu'à critiquer ce qu'il y a de mauvais. "

Il me reste de dire que les Lettres écrites à Monsieur *Pfeffinger*, Professeur à Lunebourg, contiennent des recherches sur les antiquités de Lunebourg. On y trouve des choses très curieuses & particulieres sur le monastère fameux de S. Michel.



TABLE

Des Pieces contenues dans ce Tome.

XXIV. *Let-*





LETTRES DE M. LEIBNIZ.

I.

LETTRE de M. LEIBNIZ à M. DANGICOURT, écrite le 11. *Sept.* 1716.

MONSIEUR,



JE ſuis ravi qu'un eſprit auſſi mathematicien que le vôtre s'aplique auſſi à des recherches philoſophiques. Cela aidera à mon deſſein de rendre la Philoſophie demonſtrative. Il me ſemble que nos ſentimens ne ſont pas fort éloignés l'un de l'autre. Je ſuis auſſi d'opinion qu'à parler exactement il n'y a point de ſubſtance étendue. C'eſt pourquoi j'apelle la matiere *non ſubſtantiam* ſed

 ſubſtan-

ſubſtantiatum. J'ai dit en quelques endroits (peut-être de la Theodicée, ſi je ne me trompe) que la matiere n'eſt qu'un phénomene reglé & exact qui ne trompe point, quand on prend garde aux regles abſtraites de la raiſon. Les veritables ſubſtances ne ſont que les ſubſtances ſimples, ou ce que j'apelle *Monades.* Et je crois qu'il n'y a que des monades dans la nature, le reſte n'etant que les phénomenes qui en reſultent. Chaque monade eſt un miroir de l'univers ſelon ſon point de vue acompagnée d'une multitude d'autres monades qui compoſent ſon corps organique dont elle eſt la monade dominante. Et en elle même il n'y a que perceptions & tendances à des nouvelles perceptions & apetits comme dans l'univers des phénomenes il n'y a que figures & mouvemens. La monade donc envelope par avance en elle ſes états paſſés ou futurs en ſorte qu'un *omniſcient* l'y peut lire, & les monades s'accordent entre elles étant des miroirs d'un même univers mais differemment repreſenté, c'eſt comme une multiplication d'un même univers à l'infini quoique l'univers même ſoit d'une diffuſion infinie. C'eſt en cela que conſiſte mon Harmonie préétablie. Les monades, (dont celles qui nous ſont connues ſont apellées Ames) changent leur état d'elles mêmes ſelon les loix des cauſes finales ou des apetits, & cependant le regne des cauſes finales s'accorde avec le regne des cauſes efficientes qui eſt celui des phénomenes. Cependant je ne dis point que le *continuum* ſoit compoſé de points géométriques, car la matiere n'eſt point le *continuum*, & l'étendue continuelle n'eſt qu'une choſe idéale conſiſtant en poſſibilités qui n'a point en elle des parties actuelles. Les touts intellectuels n'ont des parties qu'en puiſſance. Ainſi la ligne droite n'a des parties actuelles qu'autant qu'elle eſt actuellement ſousdiviſée à l'infini, mais s'il y avoit un autre ordre des choſes les phénomenes feroient qu'elle ſeroit autre-

autrement ſoudiviſée. Ç'eſt comme l'unité dans l'Arithmétique qui eſt auſſi un tout intellectuel ou idéal diviſible en parties, comme par exemple en fractions non pas actuellement en ſoi (autrement elle ſeroit reduiſible à des parties minimes qui ne ſe trouvent point en nombres) mais ſelon qu'on aura des fractions aſſignées. Je dis donc que la matiere qui eſt quelque choſe d'actuel ne reſulte que des monades, c'eſt-à-dire de ſubſtances ſimples indiviſibles, mais que l'étendue ou la grandeur géométrique n'eſt point compoſée des parties poſſibles qu'on y peut ſeulement aſſigner, ni reſoluble en points, & que les points auſſi ne ſont que des extremités & nullement des parties ou compoſans de la ligne.

Pour ce qui eſt du calcul des Infiniteſimales, je ne ſuis pas tout à fait content des expreſſions de Monſieur HERMAN dans ſa réponſe à Monſieur NIEUWENTYT ni de nos autres amis. Et M. NAUDE' a raiſon d'y faire des oppoſitions. Quand ils diſputerent en France avec l'Abbé GALLOIS, le Pere GOUGE & d'autres, je leur temoignai, que je ne croyois point qu'il y eut des grandeurs veritablement infinies ni veritablement infiniteſimales, que ce n'étoient que des fictions, mais des fictions utiles pour abréger & pour parler univerſellement, comme les racines imaginaires dans l'Algebre telles que $\sqrt[2]{(-1)}$; qu'il faut concevoir par exemple (1) le diametre d'un petit élement d'un grain de ſable, (2) le diametre du grain de ſable même, (3) celui du globe de la terre, (4) la diſtance d'une fixe, de nous, (5) la grandeur de tout le ſyſteme des fixes, comme (1) une differentielle du ſecond degré, (2) une difference du premier degré, (3) une ligne ordinaire aſſignable, (4) une ligne infinie, (5) une ligne infiniment infinie. Et plus on faiſoit la proportion ou l'intervalle grand entre ces degrés plus on aprochoit

choit de l'exactitude & plus on pouvoit rendre l'erreur petite & même la retrancher tout d'un coup par la fiction d'un intervalle infini qui pouvoit toujours être réalisée à la façon de demontrer d'Archimede. Mais comme M. le Marquis DE L'HOSPITAL croyoit que par là je trahissois la cause, ils me prierent de n'en rien dire outre ce que j'en avois dit dans un endroit des Actes de Leipzig & il me fut aisé de deferer à leur priere.

Pour venir enfin à $\frac{0}{\infty}$ ou zero divisé par l'infini & choses semblables, je dis que cela aussi ne peut avoir lieu que dans une interprétation commode en prenant zero pour un nombre d'une grande petitesse & l'infini pour un nombre très grand. Or plus vous diminuerez le numerateur & plus vous augmenterez à proportion le denominateur de la fraction, plus vous aprocherez du zero $\frac{1:10}{10} = \frac{1}{100}$ & $\frac{1:100}{100} = \frac{1}{10000}$ & $\frac{1:1000}{1000} = \frac{1}{1000000}$ ce qui va vers $\frac{0}{\infty} = 0$, ou $\frac{1:\infty}{\infty} = 0$, ou $\frac{1}{\infty\infty} = 0$, de sorte que le quarré de l'infini multiplié par le zero donneroit l'unité. Mais on peut dire que cela y va & non pas qu'il y arrive; car à la rigueur *nihilum* qui est l'extremité des nombres en diminuant devroit ainsi être divisé par *omnia* qui est l'extremité des nombres en augmentant. Mais l'*omnia* pris comme *numerus maximus* est une chose contradictoire comme *numerus minimus*. Les deux extremités *nihil* & *omnia* sont hors des nombres, *extremitates exclusæ non inclusæ*.

Il est aisé de tomber dans des paralogismes quand on ne rectifie ces choses par les idées que je viens de donner. Un habile Mathematicien de Pise nommé GUIDO GRANDI avoit soutenu qu'une infinité de riens ou zeros ajoutés ensemble faisoient une grandeur assignable, & ainsi par une elégante allégorie il illu-

illuſtroit la production des créatures du rien par le moyen de l'infini. M. ALESSANDRO MARCHETTI autre habile Mathematicien de Piſe s'y oppoſa diſant, qu'une infinité de riens ne feroit jamais autre choſe que rien. Et prenant le rien à la rigueur il avoit raiſon. Cependant le Pere GRANDI prouvoit ſa propoſition par la diviſion : Vous ſavez, Monſieur, qu'en diviſant $\frac{1}{1+a}$ ou $1:1+a = 1 - a + a^2 - a^3 + a^4 - a^5$ &c. à l'infini. Donc a étant 1. il viendra $\frac{1}{1+1} = 1:2 = 1 - 1 + 1 - 1 + 1 - 1$ &c. à l'infini ce qui fera $\frac{1}{2} = 0 + 0 + 0 + 0 + 0$ &c. On m'a conſulté là-deſſus & voici comme je crois d'avoir dechifré l'énigme. Il ne faut point dire qu'une infinité de riens pris à la rigueur faſſent quelque choſe, auſſi cette ſeries ne le dit point quoiqu'elle paroiſſe le dire. Pour le bien entendre il faut la reſoudre en ſeries finies aprochantes de l'infinie. Soit donc la ſeries $1 - 1 + 1 - 1$ &c. finie, alors ſi vous prenez un nombre impair, par exemple 7 unités $1 - 1 + 1 - 1 + 1 - 1 + 1$ le tout fait 1. Or lorſque cela ſe termine dans l'infini, ou il n'y a ni pair ni impair, il faut prendre le milieu arithmétique entre 1. & 0. qui eſt $\frac{1}{2}$. Car dans les eſtimes ambiguës quand il n'y a pas plus de raiſon pour l'un que pour l'autre il faut prendre le milieu arithmétique. Par exemple entre l & m il faut prendre $\frac{l+m}{2}$ c'eſt-à-dire $\frac{0+1}{2}$ c'eſt-à-dire $\frac{1}{2}$.

J'ai taché de m'expliquer & j'eſpere d'avoir réuſſi paſſablement à l'égard d'une perſonne de votre penétration ; mais quant aux difficultés qui peuvent reſter dans une matiere auſſi difficile que celle dont

 il

il s'agit, je tâcherai d'y ſatisfaire, & ce ſera le moyen d'éclaircir la verité. Au reſte je ſuis avec zele & eſtime.

II.

A Monſieur MARINONI,

Mathematicien de Sa Majeſté Imperiale.

MONSIEUR,

JE vous remercie de votre ſouvenir favorable, & de vos bons ſouhaits. Je tâche toujours de me dépécher pour commencer mon voyage avant la mauvaiſe ſaiſon.

Le Reverend P. AUGUSTIN & moi, nous communiquons quelques fois ſur des problemes d'Arithmétique à la façon de DIOPHANTE, où il paroît bien verſé. Cette maniere d'analyſe eſt encore fort éloignée de ſa perfection. Dans la Géometrie ordinaire l'art de donner de bonnes inſtructions ne l'eſt pas moins.

Je ne ſais ſi depuis quelque tems vous avez eu des nouvelles, Monſieur, de M. le Comte de HERBERSTEIN; je m'imagine qu'il ne ſera plus dans Prague. J'avois penſé de paſſer par la Boheme, & d'avoir l'honneur de le voir: mais depuis que la contagion s'y eſt gliſſée, ſur tout à Prague, je ſerai obligé de prendre la route de Nurenberg. En cas que vous lui écrivez, je vous prie de lui faire mes recommendations.

Je me ſervirai de vos offres obligeans, ſi l'occaſion s'en preſente, & on pouroit concerter les choſes avec M. HERÆUS à ſon retour, pour entretenir l'Empereur & quelques-uns de Meſſ. les Miniſtres dans

dans leurs bonnes intentions pour avancer le dessein de la société des Sciences. Et je suis avec passion,

M. v. tr. h.

Vienne ce 2. d'Octobre, 1713.

LEIBNIZ.

III.

A U M E M E.

MONSIEUR,

SI nous pouvons porter l'Empereur à faire faire un Gnomon dans l'Eglise de S. Charles, ce seroit déja quelque pas. Je ne sais si la hauteur & la longueur sera assez considerable: mais cela vaudra toujours mieux que rien, & donnera quelque encouragement. J'en écrirai un mot à la Majesté de l'Imperatrice AMALIE, quand vous m'aurez mandé, Monsieur, après l'inspection, que la chose est faisable, & que M: de FISCHERS en demeure d'accord.

Pour ce qui est de l'observatoire, à la Cour, il faudroit lui donner un exhaussement considerable, & il faudroit examiner, si les fondemens sont suffisans, Il faudroit qu'il eût au moins la hauteur *der Meelgrube*, & quelque chose de plus pour avoir quelque étendue de vue. Je voudrois qu'il ne cédât point à la hauteur de l'observatoire de Berlin. Ainsi on pouroit aussi avoir place pour y mettre des modeles, des Machines, des Instrumens, un théâtre Anatomique, & autres curiosités, aussi bien que des papiers & livres; & on pouroit aussi accommoder plus de personnes propres pour des experiences & observations.

J'avois cru que l'Empereur vouloit faire faire un grand bâtiment hors de la ville, pour y mettre la

nouvelle Favorite, un peu au-dessus de l'ancienne. Mais puisque vous n'en parlez point, Mr. il paroît que ce projet a été differé peut-être jusqu'à ce que la guerre soit finie, ou qu'on sache, qu'il n'y en aura point si-tôt. Mais il vaut mieux que l'observatoire soit dans la ville, pour être plus à la portée des gens.

Le bâtiment du *Neu-Gebeu*, pouroit, selon la pensée de M. de SCHIRENDORF, être employé à peu de frais à une espece de Théâtre Mecanique, contenant toute sorte d'arts mécaniques & manufactures. Je vous suplie de lui faire mes complimens aussi-bien qu'à M. GENTILOTI & à M. de FISCHERS. Je voudrois que M. de SCHIRENDORF eût été à Vienne lors qu'on à travaillé au projet de la Banque, il auroit peut-être donné de bons avis. Maintenant on y parle de quelque changement là-dessus. Mais les frequens changemens font du tort, à moins que leur utilité soit bien visible & bien grande. Et il faut penser à quelque chose qui soit si solide qu'il puisse enfin subsister. M. de SCHIRENDORF m'obligeroit s'il me vouloit un peu mander son sentiment sur ces choses. Car il en a une parfaite information, & juge solidement de ces matieres. On me dit que M. SPREISSAT n'est pas content de l'établissement de la Banque qu'on a fait, & prétend que c'est lui qui en a donné les premiers avis, mais qu'on ne les a point suivis assez, & qu'on ne l'a point employé là-dedans. Je vous suplie de faire aussi mes complimens au R. P. VOLS; j'ai vu le titre d'un livre de sa façon dans le Catalogue de Leipzig, mais je n'ai point vu le livre même.

La solution du probleme Italien donnée par le P. AUGUSTIN, & aussi la vôtre ont été mises dans les *Acta Eruditorum* de Leipzig. Je suis avec passion,

Monsieur, *v. tr. h. s.*

Hanover ce 6 de Juin, 1716. *LEIBNIZ.*

IV.

A U M^r E M E.

MONSIEUR,

JE vous remercie de vos bons ſouhaits de la nouvelle année, & je vous ſouhaite reciproquement toute ſorte de contentement pour cette nouvelle année, & pour beaucoup d'autres. Je ſuis bien aiſe d'aprendre de plus en plus que l'Empereur eſt porté à la promotion des ſciences & des beaux arts.

J'ai la penſée qu'il faudroit tâcher de faire un Gnomon à Vienne, comme celui que M. CASSINI a fait autrefois à Bologne, & comme M. BIANCHINI en a fait un à Rome; qui ſont expliqués dans des ouvrages faits exprés là-deſſus. Il me ſemble que j'ai trouvé dans le *Giornale de Letterati* qui s'imprime à Veniſe, qu'un particulier Italien a fait quelque choſe d'aprochant dans une ville d'Italie, dont je ne me ſouviens pas. Je crois qu'on pouroit faire un tel Gnomon dans l'Egliſe de S. Etienne de Vienne, en faiſant un trou en haut, & que les tours ne l'empécheroient pas, comme je crois d'avoir remarqué quand j'y étois. Je vous prie, Monſieur, de mediter un peu ſur cette matiere, de tâcher de voir les ouvrages qui en traitent, & de m'en dire un jour votre ſentiment.

Je ne ſais ſi M. MULLER, Ingenieur & Géographe, qui travailloit en Boheme ou en Moravie par ordre, eſt maintenant à Vienne. En ce cas je vous prie, Monſieur, ſi vous en trouvez l'occaſion, de lui faire mes complimens, & de lui dire, que j'eſpere qu'il aura reçeu ma réponſe à ſa lettre, que je lui ai écrite, étant encore à Vienne. Le R. P. VOLS demeure-t-il à Vienne? Comme il eſt plutôt

Practicien que Théoricien, j'espere qu'il aura donné de bonnes observations practiques, dans l'optique par exemple, ou matieres semblables. Je serai bien aise d'aprendre s'il y a quelques autres habiles gens dans les sciences parmi les Jesuites, ou autres religieux des pays heréditaires. Il y en a un à Breslau en Silesie, qui paroît être un bon observateur.

M. Wolfius, Professeur à Hall, est fort diligent, & y enseigne avec aplaudissement.

Le R. P. Augustin a fait une belle decouverte, en donnant des Cubes Magiques. Si vous m'écrivez un jour, Monsieur, je vous prie de donner toujours la lettre à M. Theobald Schöttel. Au reste je suis avec passion,

Monsieur *v. tr. h. s.*

Hanover ce 9. de Jan. 1716.

LEIBNIZ.

V.

AU MEME.

Monsieur,

J'Ai differé de répondre à l'honneur de votre lettre, jusqu'à ce que j'eusse écrit à son Excellence M. le Grand Chancelier Comte de Sinzendorf, j'ai parlé entre autres choses du Gnomon qu'on pouroit faire dans l'Eglise de S. Etienne, & j'ai ajouté, que vous pouriez, Monsieur, lui en donner des informations s'il veut bien vous en parler. Ainsi il ne seroit peut-être pas mal, qu'un jour vous allassiez voir ce Ministre, & en vous raportant à ce que je lui ai écrit, lui parler sur cette matiere. Je crois que si l'Empereur temoignoit de l'inclination pour une telle chose, Monsieur l'Evêque de Vienne,

Vienne, & Messieurs les Chanoines de la Cathédrale le feroient exécuter. Car ce seroit un embellissement de leur Eglise, & ils ont des fonds considerables pour a fabrique. Ce seroit au moins un petit pas.

Je vous suplie, Monsieur, de faire mes complimens au R. P. Vols, chez qui je crois avoir été un jour à Lintz. Je suis bien aise que les Reverends Peres Jesuites ont à Vienne une personne de son habileté dans les sciences curieuses. Comme aussi de faire des complimens reciproques de ma part à M. de Shirendorf, que j'estime toujours beaucoup. On devroit le consulter à mon avis sur les matieres bancales & autres qui ont connexion avec cette matiere.

Le *Neu-Gebeu* seroit assez propre pour les manufactures & arts mecaniques de toute sorte

Je crois que le R. P. Augustin a surpassé les François qui ont commencé de donner des Cubiques Magiques. Il est fort profond & capable d'aprofondir les matieres; il seroit à souhaiter qu'il fût plus jeune. Mais il a encore toute la vivacité possible dans l'age où il se trouve.

Je crois que le R^{me} Pere Confesseur de la Majesté de l'Imperatrice Amalie vous poura donner ou procurer tous les *Giornali de Letterati* de Venise, & vous y trouverez, Monsieur, qu'un particulier Italien (je ne me souviens pas dans quel endroit de l'Italie) a fait quelque chose de joli avec son Gnomon, qui meritera d'être consideré. Ce Livre ne se trouve point ici, ce qui m'empéche de vous en dire davantage. Au reste je suis avec passion,

Monsieur, *v. tr. b. s.*

Hanover ce 29 de Mars 1716.

LEIBNIZ.

VI.

A Madame la Generale de WEILER, *née Blumenthal.*

MADAME,

PUisque vous avez eu la bonté de temoigner à mon depart que vous ne seriez point fachée de recevoir de mes nouvelles, je me donne l'honneur de vous écrire pour aprendre des vôtres, où je m'interesserai toujours beaucoup.

Je suis arrivé en bonne santé, graces à Dieu, & quoique je n'aye plus trouvé le Roi ni le Prince, j'ai fait ma cour à Madame la Princesse de Galles, qui m'a logé à Herrnhausen, afin que je fusse plus à portée pour le peu de tems qu'elle nous devoit rester. En effet elle part Vendredi, c'est-à-dire après demain. Et Mesdames les deux petites Princesses ont pris hier les devants. Hanover en est bien desolé: il n'y reste que le petit Prince (que quelques-uns apellent déja Duc de Cornouaille) M. le Duc ERNESTE AUGUSTE Frere du Roi, & la troisieme des petites Princesses, qui n'a pu aller en voyage à cause de son indisposition. J'ai eu occasion de parler de vous, Madame, à Madame *la Princesse Royale, elle s'est souvenu de votre personne fort favorablement, & a conservé pour vous une bonté dont je crois qu'elle donneroit des preuves si l'occasion s'en presentoit.*

Nous sommes ravis d'aprendre que la forte cure que l'Imperatrice regnante a subie à Bade n'a point nui à sa santé, & nous en esperons de bons effets, que Dieu veuille donner.

Le Roi de la Grande Bretagne a été reçeu en Hollande comme un autre Sauveur. En effet on y devoit tout craindre des intrigues du ministere précédent avec la France & l'Espagne. J'espere que nous apren-

aprendrons que les Anglois à ſon arrivée auront encheri ſur les Hollandois.

Ayez la bonté, Madame, de faire mes complimens à M. le Géneral, à Monſieur & Madame de CLEINBOURG, à votre Reverend voiſin, & à d'autres où vous le jugerez à propos. Je ſerai curieux d'aprendre ce que vous aura répondu votre ſavant ami de Berlin. Monſieur l'ENFANT nous a envoyé une Ode ſur le Roi. Je ſuis avec reſpect,

Madame, *votre,*

Hanov. ce 10. d'Octobr. 1714.

LEIBNIZ.

Sur le Livre intitulé de

PHILOSOPHIA ET AMORE,

Dedié à Madame la Baronne de KLEINBOURG.

L'*Amour* & la *Philoſophie*
Etoient en grande brouillerie:
Car le Philoſophe diſtrait
N'étoit pas des Dames le fait;
Et la Dame Philoſophine
Ne faiſoit pas trop bonne mine,
Lorſqu'elle chaſſoit maint amant
Par ſon eſprit contrediſant.
En vain la *Raiſon* prit la peine
De faire ceſſer la Fredaine,
Le Caprice brouilloit toujours
La Philoſophie & *l'Amour*.
Enfin les voiſins charitables
Pour être en repos deſormais,
Tâcherent de faire la paix.
On employa le bon office

D'une

D'une adroite Médiatrice,
Et l'on y joignit par bonheur
Un habile Médiateur.
Dame Beauté fut la premiere,
Qui ne fait pas toujours la fiere.
Son compagnon, à ce qu'on dit,
S'apelloit *Monſeigneur l'Eſprit.*
Il falloit une conference
Pour mettre l'affaire en balance.
On amena chez *la Kleinbour*;
La Philoſophie & *l'Amour.*
Eſprit, *Beauté* s'y rencontrerent,
Et la paix enſemble ſignerent.
Les articles qu'on a ſignés
Sont chez *la Kleinbourg* obſervés.
Chez Elle on voit en compagnie
La Beauté, *la Philoſophie*,
Et *l'Eſprit* s'y trouve toujours
Et quelques fois encor *l'Amour.*

VII.

REMARQUES PHILOSOPHIQUES de M. LEIBNIZ de ſa THEODICEE.

IL m'a paru que la *Theodicée* de M. de L. donne quelque éclairciſſement plauſible des difficultés, & en la liſant je diſois quelquefois en moi-même, *je voudrois ſavoir ce que M.* BAYLE *auroit pu repliquer à cela.* Vous dites, Monſieur, qu'après avoir lu toutes les réponſes, vous avez trouvé que les difficultés revenoient toujours à *l'eſprit.* Mais il me ſemble que les réponſes, quelques bonnes qu'elles puiſſent être, ne ſont jamais capables de bannir les difficultés de la memoire. Et comme les difficultés ſont ordinairement plus aiſées que les ſolutions, on les retient auſſi plus aiſement, & on en eſt auſſi plus

prevenu

prévenu. Ainſi après une longue diſcuſſion il eſt naturel qu'on ſe ſouvienne plus aiſement des difficultés que des réponſes, & que l'embaras revienne, tant, qu'on n'agit que par cette memoire. Et même après un long compte on doutera ſi l'on ne s'eſt mépris quelque part, & pour en être parfaitement aſſuré, on eſt obligé d'y repaſſer piece par piece, & n'y trouvant rien à redire au détail, on eſt obligé enfin de ſe rendre en gros. C'eſt pourquoi je ſouhaiterois que quelque homme habile & ſincere repliquat bien diſtinctement aux réponſes de la Theodicée. Et ſi quelqu'un en vouloit faire l'épreuve ſans trop de prolixité, il pouroit examiner *l'abregé de la controverſe reduite à des argumens en forme*, qui ſe trouve à la fin de la troiſieme partie des Eſſais & ne fait gueres plus de 20. pages, depuis la page 621. juſqu'à la page 642. Vous avez raiſon, Monſieur, de dire que Madame l'Electrice d'Hanover a été amie de M. de L. Elle lui a écrit une longue Lettre ſur les affaires d'Angleterre deux ſemaines & demie avant ſa mort. Cette Lettre eſt auſſi judicieuſe que ſi elle avoit été écrite par le plus grand Miniſtre d'Etat & auſſi enjouée que ſi elle venoit d'une jeune Princeſſe SOPHIE comme les Anglois l'apellent.

VIII.

REMARQUES de M. LEIBNIZ ſur la perception réelle & ſubſtantielle du Corps & Sang de NOTRE SEIGNEUR.

POur voir s'il y a moyen de convenir que Meſſieurs les Reformés admettent une perception veritablement réelle du corps & ſang de notre Seigneur.

1. Il faut ſavoir préalablement s'ils ſe tiennent à la Confeſſion de l'Egliſe Gallicane, faite du tems du Collo-

Colloque de Poiſſy, & à ce que CALVIN a dit dans ſes inſtitutions, & dans pluſieurs autres endroits de ſes écrits, touchant la perception réelle & ſubſtantielle du corps de JESUS CHRIST:

2. S'ils reconnoiſſent que dans le miſtere du ſaint Sacrament & dans la manducation des fidelles il ſe paſſe quelque choſe de ſurnaturel, comme le CALVIN le reconnoît en termes exprès.

3. Puiſque nous ſommes nouris ſuivant la Liturgie Gallicane de la ſubſtance de JESUS CHRIST, s'ils ne reconnoiſſent, que cette ſubſtance ne conſiſte pas dans la ſeule divinité.

4. S'il n'eſt raiſonnable de ſuivre l'explication literale s'il eſt poſſible, pour ne pas ouvrir la porte aux Sociniens.

5. D'autant plus que l'Egliſe a toujours cru une perception réelle comme le croyent aujourd'hui toutes les Egliſes Orientales.

6. La ſeule choſe, qui nous pouroit diſpenſer de nous attacher à la lettre du Teſtament de JESUS CHRIST feroit s'il y avoit une abſurdité ou impoſſibilité dans le ſens literal. Et c'eſt ce qui reſte à examiner.

7. On vient donc à l'examen de la nature du corps. Pluſieurs mettent en fait, qu'ils ne connoiſſent que deux attributs, la penſée & l'étendue, & ils diſent, que la penſée conſtitue l'eſprit, & que l'étendue conſtitue le corps. Si cela étoit, il feroit très ſûr, qu'il y auroit implication de contradiction de dire, qu'un corps ou ſa ſubſtance ſoit en pluſieurs lieux, & que ſa ſubſtance ſoit unie immédiatement à quelque autre ſubſtance éloignée.

8. Mais il s'en ſuivroit auſſi, que Dieu ne pouroit faire agir les corps indiſtans, ni les faire paſſer a travers d'un autre corps &c. ce qui paroît hardi.

9. D'autant plus qu'on ne s'appuye que ſur des Hypo-

Hypotheses précaires ou arbitraires toutes pures. Car il n'est point vrai, n'a point été prouvé, & même est eloigné des sentimens de l'ancienne Philosophie, que la nature du corps consiste dans l'étendue.

10. Monf. HUGENS disoit fort bien que l'idée que quelques-uns se forment du corps, est justement celle qu'il a du vuide.

11. Au contraire il est aisé de faire voir, qu'on ne sauroit expliquer par la seule notion de l'étendue, ni la force, ni les loix du mouvement, ni l'inertie naturelle du corps, ni plusieurs autres phénomenes.

12. Bien loin que l'étendue soit quelque chose de primitif dans le corps, on voit clairement, que sa notion est resoluble, & enferme multitude, continuité, diffusion, qu'ainsi elle est relative, & suppose quelque chose, qui doit être multiplié, resolu, diffus ou étendu, comme l'étendue de la couleur, de la pesanteur, de la resistance. Ainsi c'est en cela que l'essence ou constitution primitive du corps consiste.

13. Or ce qui est continué & repeté dans le corps est proprement la resistance, sans laquelle il n'y auroit point de corps, mais seulement un espace vuide, incapable de changement.

14. Ainsi pour revenir aux anciens, & à la verité, l'essence du corps consiste dans la force primitive de patir & d'agir, dans la passivité & activité, en un mot dans la resistance. La passivité primitive est ce que l'école apelle matiere, & l'activite primitive, est ce qu'elle apelle forme, ou ce qu'ARISTOTE apelle entelechie premiere.

15. L'experience fait voir, qu'il y a de l'activité & de la resistance dans les corps, & qui fait que ceux, qui les mettent dans la seule étendue, sont obligés de les depouiller de toute l'action, & de Dieu, que c'est Dieu seul, qui agit. Ce qui est

un ſentiment étrange & montre bien le defaut de l'hypothese.

16. L'eſſence du corps conſiſtant dans la force, l'aplication de la force aux dimenſions s'enſuit naturellement, par l'intention de Dieu, qui a voulu, que tout ſe fit ſuivant certaines regles mathematiques, *pondere*, *numero*, *menſurâ*. Et c'eſt en conſequence de cela, que les corps ordinairement n'operent point indiſtans, qu'ils n'occupent pas tantôt un plus grand, tantôt un moindre eſpace &c.

17. Mais ce, que Dieu a voulu pour le bon ordre des choſes ne l'oblige pas lui-même, qu'il ne puiſſe par des raiſons d'un ordre ſuperieur.

IX.

FABLE MORALE SUR LA NECESSITÉ DE LA PERSÉVERANCE DANS LES CONSEILS SALUTAIRES A L'ÉTAT.

Il s'agit du ſalut, rien ne nous doit coûter;
Ce qui l'aſſurera ne doit point rebuter.

JAdis fut un pays, qui n'avoit point d'égal,
Renfermé par la Mer, la Meuſe, & le Vahal,
Cul-

Cultivé par les ſoins d'un peuple originaire,
Qui de ſa liberté faiſoit ſa grande affaire.
Ce fameux coin *de terre* en *un lac s'eſt changé :*
Une tour montre encor le pays ſubmergé,
Quand l'eau baiſſe, *on la voit, il ſemble qu'elle nage,*
„ *Et qu'elle tâche en vain d'échaper du naufrage.*
Avant ce triſte ſort les habitans d'alors,
Des vents & de la mer pour rompre les efforts,
Leur avoient opoſé *ces Digues* ſi vantées,
Que ſembloient reſpecter les ondes enchantées.
Pour les bien *affermir* qu'il leur coûta *de ſoins !*
Pour les *entretenir* il n'en coûta *pas moins.*
Que d'*aplication*, de *dépenſe*, de *veilles !*
Des *alarmes* ſouvent, des *peines ſans pareilles :*
Point de tréve le jour, la nuit point de repos,
Eveillés par les vents, luttans contre les flots,
A toute heure en danger, qu'ils ne les engloutiſſent,
S'ils s'en laiſſent ſurprendre, & s'ils ſe rallentiſſent.
Citoyen, laboureur, *tout eſt intereſſé*,
Et du *ſalut commun* tout ſe montre empreſſé.
Tout met la main à l'oeuvre, on *mene ici la pierre*,
On *traîne là le bois*, on porte *ailleurs la terre*,
On voit pour charier tant de materiaux
Agir inceſſament *les gens & les chevaux.*
Tout s'aſſemble, ſe lie, & va remplir le gouffre
Qui fremit ſous le poids qu'avec regret il ſouffre.
Un ouvrage pourtant *qui n'avoit point de fin*,
Qu'il faut renouveller le ſoir & le matin,
Du laboureur actif laſſe la patience :
Et voyant conſumer ſes fruits par la depenſe,
Il ſe ſent degoûté d'un domaine ſi cher,
Et d'un *travail ingrat* il veut ſe relâcher.
L'injuſte jalouſie en augmentant les plaintes,
Du danger imminent fait oublier les craintes :
Chacun ne penſe plus *qu'à s'exempter des frais*,
Dont l'état, prétend-il, le charge avec excès.
On entendoit par tout ce dangereux murmure,

La taxe à tous sembloit inégale & trop dure,
Et le pays dès-lors alloit être abymé,
Si ce discours mutin n'eût été reprimé.
Heureusement regnoit dans ce pays Belgique
Un Comte genereux, cher à la Republique:
„ Quelle fureur, dit-il, saisissant vos esprits,
„ Vous fait du bien public méconnoître le prix,
„ *Amateurs de vos biens plus que de la patrie*,
„ *A qui pourtant on doit & ses biens & sa vie*,
„ D'un necessaire impôt critiquer l'équité,
„ Et *preferer l'argent à votre sureté?*
Il dit, & sans entrer dans un discours plus ample,
Il fait *persuader bien mieux par son exemple:*
„ Il agit, & *portant par tout ses yeux, ses pas*,
„ *Il les anime moins de la voix que du bras:*
Mais son zele épuisant *ses forces & sa vie*,
Il meurt comme un heros en sauvant la patrie.
Ainsi du bien public *martyr perpetuel*,
Il *fut infatigable*, & *non pas immortel.*
De ses faits glorieux la nation charmée,
A marcher sur ses pas se sentit animée,
Un conseil éclairé, ferme, laborieux,
Du premier siecle d'or rejetton glorieux,
La guidoit, lui montroit le prix de la constance,
Que le ciel n'a promis qu'à la perséverance.
Le heros en mourant, pour comble de bonheur
Avoit remis le sceptre en la main d'une Soeur,
Dont l'Europe aplaudit les grandes destinées
D'un tissu de succès d'an en an couronnées.
La fortune au heros, montrant tous ses revers,
N'eut pas pour l'heroïne un semblable travers:
De la fameuse digue elle affermit l'ouvrage,
Les vents, *la mer*, *le ciel*, *tout lui rendit hommage:*
Elle foule *les flots* sous ses *pieds prosternés*,
Eole pour *lui plaire a les vents enchainés*,
Et *ne laisse souffler* sous cet heureux empire
Que l'agréable son du paisible Zéphire:

L'air

L'air toujours temperé donne des jours ſereins,
Tout répond à ſes voeux ; tout fleurit dans ſes mains.
L'heureux pays alors en oubliant ſes craintes,
En des chants de triomphe avoit changé ſes plaintes,
Et d'un oracle ancien le *ſouvenir flatteur*
Aſſurant ſon eſpoir achevoit ſon bonheur :
,, La digue a ſur les flots remporté la victoire,
,, Mais il faut la pouſſer juſques au promontoire,
,, Et l'enchainer lui-même à ce fatal écueil,
,, *Où Neptune verra briſer tout ſon orgueil.*
Le deſſein eſt hardi, non pas impraticable,
Et le paſſé répond d'un ſuccès favorable :
Ainſi ſans s'effrayer des ouvrages nouveaux ;
On veut y couronner ſa gloire & ſes travaux.
Mais des *grandes vertus la jalouſe rivale*,
Mégere ſe hâtant, de la rive infernale,
Vient aux bords de la Meuſe avec tous ſes *ſerpens*,
Dont le venin ſaiſit le coeur des habitans,
Et chargeant tout d'un coup leurs ames genereuſes
Inſpire la *moleſſe* aux mains voluptueuſes,
Et de pluſieurs il fait des ſcelerats outrés,
Qui foulent ſous leurs pieds les droits les plus ſacrés.
De l'honneur, de la foy, les voix ſont étouffées,
Et n'apellent perſonne à de nouveaux trophées.
Au contraire on declame, on tonne impunément.
Contre les grands impôts, qu'on leve injuſtement.
C'eſt ainſi que *s'en plaint* ſans *qu'il y contribue*
Le mauvais citoyen qui borne là ſa vue.
Traître, le mal d'autrui ne fait pas ta douleur,
C'eſt de ta paſſion le diſcours ſuborneur,
De ton ambition l'ame toute remplie,
Tu veux pour t'élever voir perir la patrie :
Peri plutôt toi-même, & periſſe avec toi
L'ennemi de l'Etat, qui *n'a ni foi ni loi.*
Pour toi donc, la patrie eſt une pure idole,
Le ſouci, qu'on en prend, eſt un ſouci frivole,
Et de l'or ébloui qu'offre un Prince voiſin,

Tu vas de *ton pays être un lâche assassin.*
Mais on exhorte en vain cette *indigne cabale*,
La vertu ne peut rien sur une ame venale,
Les grandeurs & l'argent en sont les seuls amis,
Pourvû qu'elle les ait, il n'importe à quel prix.
En vain du bon parti la prudence & le zele
Veulent sauver l'Etat, dont le vaisseau chancelle,
On represente en vain, qu'on a tort de fremir
Pour ce qui reste à faire afin de l'affermir,
Que le printems prochain & l'été seuls suffisent,
Et que tous leurs travaux par là s'*immortalisent*:
Encor *peu de depense*, & *peu de peine* encor,
Et l'on ramenera les jours du siecle d'or.
L'avis étoit sensé: mais Mégere aux écoutes,
Des esprits ébranlés vint rassurer les doutes,
Et sur le remontrant, prenant un plus haut ton,
A force de crier fit taire la raison.
Elle court par les champs, & sa *voix de tonnere*
De l'aurore au couchant fait retentir la terre.
,, Quoi dit-elle, insensés, d'un faux bien enchantés,
,, Vous voulez preferer l'ombre aux réalités:
,, Pouvant passer vos jours dans l'aise & la molesse
,, Vous sacrifiez tout, repos, plaisir, richesse:
,, Et pourquoi? pour sauver votre pays natal:
,, Miserable chimere, enchantement fatal!
,, Ah! pour en conserver & les champs & les villes,
,, Que d'agitation, que de soins inutiles!
,, Inquiets de son sort, inquiets pour ses jours,
,, Lorsque les vôtres sont & moins surs & plus courts.
,, On le verra debout après plusieurs années,
,, Que les vôtres seront par la mort terminées:
,, Et que vous servira dans le tombeau gisans
,, De vous être épuisés pour qu'il dure mille ans?
,, Jouïssez du present, c'est là votre heritage,
,, Laissez à vos néveux le futur en partage,
,, N'usurpez point sur eux le soin de l'avenir,

,, Comme

,, Comme vous ils pouront ſans vous ſe maintenir.
,, Des ſatires du tems vous n'avez rien à craindre,
,, Et la poſterité ne poura pas ſe plaindre.
,, De vos vaſtes travaux la dépenſe & les ſoins,
,, De vos devoirs remplis ſont d'illuſtres temoins.
,, Il ſuffit : & s'il reſte encor quelqu'avanture,
,, Laiſſez la demêler à la race future.
,, Ces oracles qu'on vante, & qu'on dit ſi certains,
,, Pour vous mieux épuiſer, ſont des oracles feints,
,, Et ce qu'on vous *promet du fameux promontoire*,
,, Sont des vers Sibyllins la fabuleuſe hiſtoire.
,, Laiſſez au ciel le ſoin d'accomplir ſes arrêts,
,, Des grands évenemens lui ſeul fait les décrets.
,, *Qui pouvant vivre heureux, par un choix volontaire*
,, *Veut être malheureux, merite ſa miſere.*
,, Le ciel vous enrichit, conſervez ſes preſens,
,, *Qui veut perdre ſes biens, a perdu le bon ſens.*
Ainſi parle Mégere au peuple qui l'écoute,
Flatté de voir la fin des impôts qu'il redoute.
Pour ſurcroît de malheur elle ſut émouvoir
D'un dangereux voiſin l'ambitieux pouvoir.
De la Flandre jadis par ſes Comtes regie,
Il tenoit ſous le joug la plus belle partie,
Et ſans la fermeté du Belge vigilant,
Tout cedoit, tout plioit ſous le fier conquerant.
De ces voiſins actifs le zele l'importune,
Il en hait les vertus, il en craint la fortune,
Et ſouvent pour les perdre *il joint la force à l'art*,
Et la peau du lion à celle du renard.
Il craint que le Flamand, qui ſous ſon joug ſoûpire,
Après la liberté de nouveau ne reſpire ;
Et ſouhaitant de voir & l'Eſcaut & la Lys
Comme les bords du Wâl, & la Meuſe affranchis,
Il ne prétende un jour, delivré de ſes chaînes,
Independant comme eux poſſeder ſes domaines.
Mégere enflamme encor ſes mouvemens jaloux,

Et des voisins heureux lui fait craindre les coups:
Mais pour les empêcher de tomber sur sa tête,
Son or mieux que le fer conjure la tempête.
D'un tel maître par tout les dignes serviteurs,
Sement pompeusement leurs discours seducteurs,
Et le jaune métal, dont on fait ses idoles
Prête un nouveau relief à leurs belles paroles.
A l'exemple pourtant d'Ulysse & de Nestor
Ils tiennent des discours tissus de soye & d'or.
,, Ecoutez, disent-ils, trop soupçonneux Bataves,
,, Nous ne pensons rien moins qu'à vous voir nos esclaves:
,, D'une barriere sure enfermés & couverts
,, Vous n'êtes plus sujets à de tristes revers;
,, Et ceux que vous craignez, sont si peu praticables,
,, Qu'on ne peut dans mille ans en prévoir de semblables:
,, Que la lune, qu'Eole, & le Dieu de la mer
,, Conjurés contre vous veuillent vous abimer:
,, Pour le faire à coup sûr, dans cette ligue affreuse
,, Qu'ils entrainent encor le Vahal & la Meuse:
,, Ah! pour l'aprêhender il faudroit être fous:
,, C'est craindre que le ciel ne tombe dessus vous.
,, Quoi! votre Republique *en bon sens renommée*
,, De telles visions seroit-elle alarmée?
,, D'un peut-être insensé peut-on vous faire peur?
,, Mettez-vous au dessus d'une vaine terreur.
La Princesse, qu'encor vante la renommée,
Voyant la nation émue & partagée
Assemble promtement le Parlement fatal,
Des destins du pays arbitre général.
Il se fait deux partis; la discorde funeste
Ou son zele, ou sa haine à plein y manifeste:
Que craint-on? dit tout haut le mauvais citoyen:
Tout, dit le bon parti; la vie avec le bien,
Tout des flots déchainés va devenir la proye,
Si nous à leurs efforts ne fermons point la voye.

Ainsi

Ainſi des deux partis les avis ſeparés
Balancent les deſtins des peuples allarmés.
Telle entre deux grands vents la mer eſt ſuſpendue
,, *Et doute à qui des deux elle-même eſt échue.*
,, Le partage des voix laiſſoit tout indecis,
Et chacun ſe montroit jaloux de ſon avis :
Quand un des defenſeurs de la cauſe publique
Apuyant les raiſons de la crainte Belgique,
Prononça ce diſcours, dont le Senat charmé
Se ſentit réveiller ſon Zele accoûtumé.
,, Courage, leur dit-il, mes chers compatriotes,
,, La fin de la carriere aproche de vos côtes,
,, Vous allez couronner votre dernier effort,
,, Vous relâcheriez-vous, ſi près d'entrer au port?
,, Voulons-nous, du paſſé perdant toute la gloire,
,, *Du travail de Siſyphe anoblir notre hiſtoire*,
,, Et tout prêts d'arriver au ſommet du rocher,
,, Nous voir de haut en bas comme lui trébucher?
,, Il ſuffit d'*une nuit* aux fieres deſtinées,
,, *Pour noyer* les travaux de *plus de trente années.*
,, Pour empêcher le coup d'un moment ſi fâtal,
,, Secondez vos amis avec un zele égal:
,, Encore *un peu de tems*, *de peine* & *de dépenſe*,
,, Et vos conſtans travaux auront leur recompenſe.
,, J'en apelle à temoin *le Monarque* éternel,
,, Le *maître ſouverain de la terre* & du ciel.
,, Son *oeil toujours ouvert* voit tout ce qui ſe paſſe,
,, Et des méchans conſeils il ſait punir l'audace.
,, Neptune, je le vois, branle l'affreux trident,
,, Et menace nos bords d'un peril évident,
,, Sous un *calme trompeur il nous cache l'orage*,
,, Faut-il manque de coeur faire un triſte naufrage?
,, Ne nous reprochons point un courage abbatu,
,, Des Grecs & des Romains imitons la vertu.
,, Quel fut dans les premiers l'amour de la patrie
,, Du grand Roi des Perſans reprimans la furie?
,, Et qui fit des Romains triompher la valeur

,, D'un courage ſouvent auſſi grand que le leur,
,, Du fier Carthaginois, d'Annibal ce grand homme,
,, Et des Gaulois enfin déja maîtres de Rome?
,, L'amour de la patrie a fait tous ces exploits,
,, A vaincu le Perſan, l'Afriquain, le Gaulois.
,, Un oracle fameux, que le tems envelope
,, Prédit qu'un jour le joug menacera l'Europe;
,, Si le Belge & l'Anglois par un heureux revers
,, Fermes, conſtans, unis n'en rompent pas les fers.
,, Que de leur union, de leur vertu commune
,, Du ſalut géneral dependra la fortune:
,, Que ſi ſans relâcher ils pouſſent l'ennemi,
,, Et ſans ſe contenter de le vaincre à demi,
,, Ils le vont attaquer juſques dans ſon empire,
,, Il ſubira les loix qu'ils voudront lui préſcrire.
,, Ces exemples font voir le travail couronné,
,, Quand de conſtance on voit le coeur accompagné.
,, Notre premiere ardeur dignement ſoûtenue
,, Du peuple & de la cour, qu'eſt-elle devenue?
,, Eſt-ce ainſi qu'on remplit ſes devoirs, ſes ſermens?
,, Eſt-ce ainſi qu'on répond à ſes engagemens?
,, Quel étoit donc le but du nouveau miniſtere,
,, Qui de ſon changement a fait tant de myſtere?
,, Qui devoit de l'ancien corriger les abus,
,, Faire voir dans le ſien de plus grandes vertus,
,, Et prenant plus de ſoin de la cauſe publique,
,, Couronner ſes travaux d'un ſuccès magnifique.
,, D'une telle promeſſe où ſont donc les effets,
,, Et quels depuis un an ont été ſes projets?
,, Par ſon premier deſtin la nation guidée
,, De la fortune fut juſqu'ici ſécondée,
,, Et n'étoit le ſerpent qu'elle cache en ſon ſein,
,, Elle croiroit encor la tenir en ſa main.
,, Ce changement fatal, châtiment de nós crimes,
,, D'une aveugle fureur nous rendra les victimes,
,, Si nous n'apaiſons pas bien-tôt le ciel ému,
,, Et reprenons ſes dons, la raiſon, la vertu.

D'un

D'un difcours fi fenfé la douce véhemence
Des fages Sénateurs émût la confcience,
Et des bons citoyens hautement aplaudi,
Il ramina par tout le zele refroidi.
De Mégere à l'affût la fureur fe redouble,
Et parmi l'affemblée excite un nouveau trouble.
D'abord d'un faux prophete elle emprunte l'efprit,
Qui d'un ton d'infpiré fait valoir ce qu'il dit,
Et de la part du ciel promet fa faveur fure
Pourvû que deformais la nation foit pure,
Que le profane exclus des temples & des loix,
Avec les vrais croyans ne mêle plus fa voix.
Mégere l'appuyant anime fa harangue,
Et prête à l'Impofteur fon venin & fa langue.
C'eft ainfi qu'infpirant de nouveau fa fureur,
Des peuples & des grands elle corrompt le coeur.
Tel entr'eux qui fe doit tout à la République
N'a plus pour fon falut un zele qui l'aplique,
Parle d'un air moqueur des foins qu'on en a pris,
Et pour ce grand objet temoigne fon mépris:
Confume fa féance en pures bagatelles,
En vaines queftions, en haines, en querelles.
Le plus fage parti fe voyant opprimé,
Et craignant le malheur, dont on eft menacé
Du Batave voifin à la rive tranquille
Va fe rendre bientôt pour trouver un afyle.
Il voit dans fa retraite écouler quelque tems,
Pendant des ans entiers profperer les méchans:
Qui fiers de ces fuccès dans leurs réjouiffances
Méprifent les avis, blâment les remontrances.
Mais pendant qu'à leur aife ils flattent leur orgueil,
Le jour fatal furvient, de leurs beaux jours l'écueil.
Au tems que le foleil conftant dans fa carriere
Aux ombres de la nuit égale fa lumiere,
La lune toute en feu fous fon char preffe l'air,
Pour éveiller Neptune en groffiffant la mer.
Il paroît, & les vents lui prétant leurs haleines

Quit-

Quittent pour l'escorter leurs voutes souterraines
Les flots joints avec eux couvrent tout de leurs eaux,
La mer franchit ses bords, les fleuves leurs canaux,
Le ciel joint ses éclairs à leurs ondes émues,
Et d'un bruyant tonnerre ébranle, fend les nues;
La tempête confond la nuit avec le jour,
Et de l'ancien cahos fait craindre le retour.
L'habitant que n'ont pu vaincre tant de fatigues,
S'étonne, perd courage, abandonne ses digues:
En vain le laboureur apelle à son secours
La puissance des Dieux, ces Dieux pour lui sont sourds.
Il ne peut garantir ses champs de ce deluge,
Ni lui-même en fuyant y trouver de refuge.
L'eau grossissant toujours monte jusqu'aux clochers,
Et couvre les côteaux & les plus hauts rochers:
En vain luttant contr'elle on se met à la nage,
Le maître & ses troupeaux, tout subit le naufrage:
Tout perit dans les eaux, tout se sent abimer,
La terre pour jamais disparoît, tout est mer.
Rien d'un si beau pays ne garde la memoire,
Que la submersion qu'on en lit dans l'histoire,
Et la plus haute tour de quelque bâtiment,
Pour être du naufrage un triste monument.
Vous, qu'aujourd'hui menace *un deluge plus triste*
Non pas d'eau, mais de sang, sans qu'à tems on re-
siste;
Qui sous le joug pesant, qu'on vous fera sentir,
N'aurez qu'un inutile & tardif repentir;
Vous qui d'un fier tyran aimez mieux l'esclavage,
Que d'un impôt leger souffrir quelque dommage;
De votre liberté connoissez le trésor,
Que l'Inde ne pouroit payer de tout son or.
Pour l'assurer il reste encor peu de fatigue,
Il n'en restoit pas plus pour assurer la digue.
On néglige, on attend, rien ne peut la sauver;
Il faut compter pour rien ce qu'on n'ose achever;
La digue nous l'aprend: peuples, qu'un sort semblable
Mena-

Menace de bien près, profitez de la fable.
L'Ennemi vous endort ; c'eſt fait mal à propos
Sans l'avoir affoibli d'attendre le repos.
Depêchez par vos ſoins cet important ouvrage,
Et prêts de l'affermir ne perdez point courage.

Il s'agit du ſalut, rien ne nous doit coûter ;
Ce qui l'aſſurera ne doit point rebuter.

X.

LETTRE

De M. LEIBNIZ *ſur la Connexion des Maiſons de* BROUNSUIC *&* d'ESTE.

MONSIEUR,

LE mariage conclu entre Monſeigneur le Duc de MODENE & Madame la Princeſſe de BROUNSVIC Fille ainée de feu Monſeigneur le Duc JEAN FREDERIC, me donne occaſion d'éclaircir quelques points d'hiſtoire de cette ſereniſſime Maiſon, dont je ſuis bien aiſe de vous faire part. Les auteurs demeurent d'accord, que l'origine des Maiſons de Brounſvic & d'Eſte eſt commune, en ſorte qu'elles deſcendent d'une même tige en ligne droite maſculine. Il eſt vrai, que de très habiles gens l'ont revoqué en doute depuis peu, parceque ces mêmes hiſtoriens qui l'avoient avancé, en ont parlé presque ſans fondement, & y ont mêlé bien des fautes. Mais j'en ai trouvé des preuves convainquantes, & je crois d'avoir rectifié leurs raports.

AZON, apellé dans quelques titres ALBERTUS, qui eſt AZO, & MAGNUS MARCHIO dans un ancien monu-

monument, étoit le plus grand Prince de Lombardie en ſon tems: il étoit puiſſant dans le Milanois & dans la Ligurie vers Génes; mais outre cela il poſſedoit Eſte, Calaone & pluſieurs terres entre Ravenne & Veniſe. Comme je ne dois parler ici, que de la connection de deux grandes maiſons dont il fait la tige, je ne veux point remonter plus haut préſentement.

On peut juger cependant de l'antiquité de ſa famille, puiſqu'elle étoit déja ſi grande, il y a plus de ſept cents ans. Il doit être né ſur la fin du dixieme ſiecle, c'eſt-à-dire avant l'an 1000. s'il eſt mort agé de plus de 100 ans, comme le raporte un auteur de ce tems-là. Notre AZON fut contemporain de la fameuſe MATHILDE, & même ſes deſcendans en eurent la ſucceſſion en partie. Ce fut conjointement avec elle, qu'il moyenna quelque accommodement entre l'Empereur HENRI IV. & le Pape GREGOIRE VII. & il parut en pluſieurs autres occaſions importantes. Il eut des enfans de deux femmes, dont la premiere fut CUNIGONDE heritiere des anciens GUELPHES de la haute Allemagne, qui avoient leurs terres en Baviere & en Souabe juſques au lac de CONSTANCE, & l'Imperatrice JUDITH, femme de LOUIS le Debonnaire, fut fille d'un GUELPHE de cette maiſon-là, qu'on croit avoir été une branche des anciens AGILOFINGIENS, qui ſuivant les loix des peuples de Baviere, en devoient avoir la principauté. AZON eut de CUNIGONDE un fils nommé auſſi GUELPHE, qui obtint les états échus par la mort de ſon oncle maternel, & depuis fut fait Duc de Baviere par l'Empereur HENRI IV. Il fit entre autres exploits, l'expédition de la terre ſainte, & mourut dans l'iſle de Cypre en retournant. GUELPHE ſon fils ainé étant mort ſans enfans, le ſecond, HENRI dit le Noir, lui ſuccéda, & eut en mariage WULFHILDE fille de MAGNUS dernier Duc de

de Saxe de sa race. De ce mariage nâquit HENRI surnommé le Guelphe chez quelques auteurs anciens ; qui épousa la fille de l'Empereur LOTHAIRE, auparavant Duc de Saxe à la place du Duc MAGNUS: & ce fut ainsi, qu'HENRI le Guelphe joignit le Duché de Saxe à celui de Baviere. Son fils HENRI surnommé le Lion recueillit encore par la mere la succession des anciens. Il soumit à sa domination plusieurs peuples, Slaves ou Wendes, qu'il reduisit à la foi de JESUS CHRIST, & à l'obéïssance qu'ils devoient à l'Empire & à lui. Il y fonda les Evêchés de Lubec, de Suerin & Ratzebourg. Il fut un des plus grands Princes de son tems, ayant recouvert la Baviere, que l'Empereur CONRAD successeur de LOTHAIRE, avoit ôtée à son pere, & donnée au Marquis d'AUSTRICHE. Pour consoler l'Austrichien, on le fit Duc lui-même, au lieu qu'il avoit relevé auparavant de celui de Baviere, & on lui laissa quelques Comtés detachées, qu'on croit avoir été ce qui s'apelle aujourd'hui la haute Austriche. Pour Henri le Lion, comme il avoit même de belles terres en Italie de la succession d'AZON, & peut-être aussi de celle de MATHILDE, on disoit de lui, & même déja de son Pere, qu'il dominoit *à mari ad mare* ; depuis la mer de Sicile, (comme parle un ancien,) jusqu'à l'océan Germanique, & même jusqu'à la mer Baltique, où quelques-unes de ses loix subsistent encore. Et j'ai trouvé qu'il avoit été destiné à l'Empire du consentiment des Etats par l'Empereur FREDERIC I. en cas d'extinction de la maison de Souabe. Car ils étoient proches parens, ayant le même grand-pere, qui étoit HENRI le Noir.

Mais ce même FREDERIC ayant eu des enfans mâles depuis, eut jalousie de son ami & en machina la ruïne par une conspiration génerale des Princes voisins, dont l'Empereur se déclara le chef,

au lieu de Juge qu'il devoit être; ce qui fit perdre la Baviere à HENRI le Lion, & une partie des terres de Saxe, principalement en Weſtphalie (qu'on comprenoit ſous la Saxe en ce tems-là) avec une grande partie des terres qu'il avoit conquiſes ſur les Slaves. Son fils OTTON IV. quoique cadet, ne laiſſa pas de parvenir à l'Empire.

J'ai trouvé par le moyen des titres qui ſe gardent dans l'Archive Royal d'Angleterre, qu'auparavant il avoit été fait Duc d'Aquitaine par le Roi d'Angleterre ſon oncle, étant conſideré comme Prince du Sang; & qu'il y avoit ſuccedé immédiatement à la fameuſe ALIENOR, heritiere de Guienne, Reine de France & puis d'Angleterre, dont il étoit le petit-fils. On a encore les privileges qu'il donna aux habitans de l'iſle d'Oleron, comme à ſes ſujets. L'ainé HENRI, outre le Duché de Saxe, eut encore le Palatinat du Rhin par ſa femme, fille du frere de l'Empereur FREDERIC I. On peut dire, que ce Palatinat s'éleva beaucoup ſous ces deux Princes & ſucceda en quelque façon aux droits des anciens Ducs de Franconie ſur le Rhin, ce qui l'a fait enfin devenir Electorat. Mais l'Empire & le Palatinat (ſans parler de la Guienne) ſortirent d'abord de la maiſon, d'autant plus que ces deux Princes n'eurent point d'enfans mâles. Car il y a bien de l'aparence, que ſi OTTON IV. en avoit eu de BEATRIX, fille de PHILIPPE de Souabe Roi des Romains, ſa poſterité ſe ſeroit maintenue dans l'Empire; puiſqu'on l'offrit depuis à OTTON ſon néveu, que GUILLAUME, troiſieme frere (mort avant l'Empereur & le Palatin) avoit laiſſé; & qui ne fut preſque qu'un enfant, lorſqu'il devoit ſoutenir teut ſeul la maiſon ébranlée par la mort de ſes oncles & par d'autres accidens facheux. Ainſi il ne put conſerver la poſſeſſion que d'une partie des Etats de ſes progéniteurs, en qualité de Duc de Brounſwic & Lunebourg,

bourg, qu'il a laiſſé à ſes deſcendans. La maiſon a eu de la peine à ſe relever, à cauſe des partages, qui s'y ſont faites. Elle a pourtant repris ſon luſtre, & même depuis peu ERNESTE AUGUSTE étant devenu Electeur, a obtenu pour elle cette grande dignité dont il vient d'être revêtu.

Je paſſe à la branche d'Italie, dont l'origine & la connexion avec la nôtre, quant au détail, a été ignorée de ſes propres hiſtoriens. J'ai donc trouvé que notre AZON après la mort de CUNIGONDE, épouſa la fille du Comte du MAINE en France, & en eut HUGUES & FULQUES. L'hiſtoire raporte que le Prince HUGUES obtint la ſucceſſion du Maine par les droits de ſa mere, mais qu'il les tranſporta depuis ſur un autre, parcequ'il étoit trop incommodé par la puiſſance du Duc de Normandie, connu ſous le nom de GUILLAUME le Conquerant Roi d'Angleterre. FULQUES fut le propagateur de la branche Italienne, & c'eſt de lui que tous les Princes d'ESTE d'Italie ſont deſcendus; leſquels ayant établi ou continué leur reſidence à Eſte durant longtems, en ont pris le nom. Les hiſtoriens n'ont pas été informés aſſez de ces particularités. Ils ont donné des femmes à AZON, qu'il n'a jamais eues, au lieu de cette Princeſſe du Maine, qu'il avoit épouſé veritablement. Sans parler maintenant de quantité d'autres fautes, qu'on voit dans les arbres de FALETI, de PIGNA, & d'autres après eux, où ils repreſentent cette connexion de BROUNSUIC & d'ESTE. Mais il s'en faut d'autant moins étonner, que ce n'eſt qu'en notre ſiecle, qu'on commence à aprofondir ces choſes, comme toutes les autres. Et il eſt ſûr, qu'encore au milieu du ſiecle paſſé les Ducs de FERRARE ignoroient eux-mêmes, que les Ducs de BROUNSUIC étoient leurs parens. Ce qui ſe connoît par les écrits du Comte BOJARDO, par l'ARIOSTE (qui a ſuivi & pouſſé le deſſein de

l'ORLANDO, que le BOJARDO avoit ébauché) & même par l'hiſtoire du SARDI. Il ſemble que les Ducs HERCULE II. & ALPHONSE II. ont été les premiers, qui ont connu ce parentage. Ce fut alors, que le Comte FALETI fit un voyage exprès en Allemagne par ordre du Duc de FERRARE ſon maître, pour s'inſtruire là-deſſus, & JEAN BABT. PIGNA, ſécretaire d'Etat d'ALPHONSE II. ſe ſervit des memoires de ce Comte pour dreſſer ſon Hiſtoire d'ESTE, qui merite d'être fort eſtimée à l'égard des affaires voiſines de ſon tems; mais qui eſt ſujette à bien des erreurs dans les anciennes, comme des excellens hiſtoriens en France ont déja remarqué, tant publiquement que dans des lettres particulieres, où ils m'ont exhorté de ne me point arrêter à cet auteur; ce qui n'étoit pas auſſi mon deſſein. Or le commerce étant tellement interrompu par l'obſcurité où l'hiſtoire étoit dans les ſiecles ignorans, que les Princes d'ESTE, d'Italie, Ducs de FERRARE, de MODENE, & de REGIO, ne ſavoient pas eux-mêmes ce que leurs parens d'Allemagne étoient devenus, & ſe figuroient certains Comtes inconnus de FRIBOURG, qui devoient avoir acquis je ne ſais quel grand pays en Allemagne; comme auſſi les Ducs de BROUNSUIC ne connoiſſoient point non plus leurs parens d'Italie, qu'ils confondoient tantôt avec les Marquis de MONTFERRAT, tantôt avec ceux de MANTOUE. il ne faut point s'étonner s'il n'y a point eu de correſpondance entre les deux maiſons, ni aucune alliance. Et cela me fait venir au point, qui m'a donné maintenant occaſion, Mr, de vous écrire cette Lettre. Le PIGNA dit dans le ſecond Livre de ſon hiſtoire d'ESTE, qu'ALESSINE fille (à ce qu'il dit) d'ALDROVANDIN, Prince regnant de la maiſon d'Eſte en Italie, & ſoeur de BEATRIX Reine de Hongrie, avoit épouſé ALBERT Duc de Brounſuic, ſon parent au ſeptieme dégré.

dégré. Mais nous avons trouvé ici, qu'il n'y a point eu de tel mariage; ce Duc ALBERT, surnommé le Grand, ayant été marié en premieres noces avec ELIZABETH, fille d'HENRI Duc de Brabant, & en secondes noces avec ADEILHEIDE, soeur d'OTTON, Marquis de Montferrat, qui l'a survécu; car elle vivoit encore l'an 1280 & s'apelloit *relictam Ducis de Brunsuic*. Il l'avoit épousée en Angleterre. Nous avons de bons temoignages de tout cela, & cette alliance semble avoir donné occasion à celles de leurs petits enfans HENRI & ADELHEIDE, enfans d'HENRI, fils ainé d'ALBERT le Grand. Puisque cette ADELHEIDE devint Imperatrice d'Orient par son mariage avec ANDRONIQUE le jeune, & qu'on croit que son frere HENRI, surnommé *de Græcia*, à cause de ses voyages, épousa à Constantinople MARIE, Princesse de la famille Royale de Cypre. Et enfin son fils OTTON, fut mari de JEANNE Reine de Naples, & en état de se maintenir dans ce Royaume sans les bouleversemens extraordinaires qui y arriverent.

Ainsi ce mariage d'ALBERT Duc de Brounsuic avec une Princesse d'Este, apellée ALESSINE, ne se trouvant point veritable, on peut assurer, qu'il n'y a eu aucune alliance entre ces deux branches de la posterité d'AZON. C'est pourquoi le mariage qui a été conclu presentement entre les Altesses Serenissimes de RINALDE, Duc de Modene & de Regio, &c. & de CHARLOTTE FELICITE', Princesse de Brounsuic & de Lunebourg, est remarquable en ce qu'il renouvelle l'union entre ces deux grandes branches d'un même arbre, qui sont séparées depuis près de 700. ans. Et j'ai cru pour cela, qu'on y pouroit apliquer la devise, que je joins ici pour la soumettre à votre jugement.

C'est une grande riviere séparée en deux bras, qui sont reunis bien loin de-là par un canal, avec

ce mot: *Commercia reddit.* Car un canal eſt pour le commerce des nations, & ce mariage rétablit celui de deux grandes maiſons, qui ne ſont qu'une même à le bien prendre. On a trouvé cette deviſe propre pour une médaille dont l'autre côté porte cette inſcription hiſtorique: *Matrimonio contracto inter REGINALDUM I. Duc. Mutin. & Reg. & CHARLOTTAM FELICITATEM Princ. Brunſuic. & Luneburg. reconjunctaque VII^mo divergii ſeculo Ateſtina gente. Hannoveræ XVIII. Nov. MDCXCV.*

Vous y voyez, Monſieur, comme la riviere qui repreſente la branche d'Allemagne, eſt du côté du Nord à la façon des cartes géographiques, & fait des tours plus grands; au lieu que l'autre, qui marque la branche d'Italie, eſt demeurée plus près de la ſource. Le Lion indique la maiſon de Brounſuic,

&

Extrait de l'Arbre de JEAN BAPT. PIGNA.

AZON.

AZON. — ALBERT Archevêque de Hambourg. — GUELFE Duc de Baviere.

(fils d'Azon:) HUGUES. GUELFE. FULQUES. — (fils de Guelfe:) GUELFE. HENRI.

(fils de Fulques:) GUELFE. OBIZZON. FULQUES. — (fils de Henri:) HENRI Duc de Baviere & de Saxe,

(fils de Fulques:) OBIZZON. — (fils de Henri:) HENRI le Lion.

& l'Aigle fait connoître celle d'Eſte d'Italie. On a mis dans le vuide du champ un ſceptre, des couronnes, & autres ornemens de la maiſon. Il y a une couronne Imperiale; car la maiſon a eu deux Empereurs & deux Imperatrices. Une Royale eſt audeſſous, ſoit à cauſe de FREDERIC, qu'on peut apeller Empereur, IV. de ce nom, ſelon l'uſage d'aujourd'hui, mais Roi des Romains ſuivant l'ancien ſtile; ſoit à cauſe d'OTTON de Naples. On y voit auſſi la marque d'une dignité acquiſe depuis peu, c'eſt le bonnet Electoral, mis vis-à-vis de la couronne Ducale. Enfin on y a ajouté d'autres anciennes marques d'honneur des Duchés, qui ſont l'épée, la lance & la banniere, &c.

Hannover 16 Novembre, 1695.

Extrait de l'ARBRE corrigé.

AZON.

GUELFE Duc de Baviere. | HUGUES Prince du Maine. | FULQUES

GUELFE. | HENRI | OBIZZON.

HENRI, Duc de Baviere & Saxe.

HENRI le Lion.

Dans l'arbre du PIGNA, excepté le Duc GUELFE & ſa poſterité, il n'y a pas un mot ſans erreur. ALBERT l'Archevêque étoit d'une toute autre maiſon. AZON n'étoit pas frere du Duc GUELFES, mais HUGUES & FULQUES l'étoient. Et l'on met ici trois GUELFES pour un. Car deux GUELFES fils de deux AZON, & deux GUELFES freres de deux FULQUES, qui ne ſont qu'une même choſe auſſibien

bien que les deux AZONS & les deux FULQUES, il y a de même deux OBIZZONS, fils de deux FULQUES, qui ne sont encore qu'une même personne. Aparemment, comme on n'avoit point su, que le veritable AZON est arrivé à l'âge de 100. ans, & que le Duc GUELFE a été plus âgé que ses freres; on n'a pas vu moyen de concilier les tems, sans multiplier quelques personnes.

XI.

LETTRE

DE M. *LEIBNIZ* à M. *GRIMAREST.*

MONSIEUR,

Après vous avoir remercié de vos belles communications qui ne sauroient être trop prolixes, la premiere chose, dont je vous suplie, c'est d'écarter les Excellences & de m'écrire dans le stile François, que vous possedez si bien. Il me semble, que vous y accordez tout-à-fait, Monsieur, la raison avec l'usage, & je m'imagine que vous ne réussirez pas moins dans votre dissertation, quoiqu'il soit vrai, que dans les langues il y a des irrégularites, qui viennent du peuple & qu'on excuse par des ellipses, ou par quelque autre figure. Il y a eu un tems que la langue Françoise n'étoit pas trop sujette aux regles de la Grammaire: *& de par le Roy*, par exemple, qui en est resté, étoit alors dans l'usage ordinaire que j'ai reconnu en lisant les vieilles pieces, comme Madame avoit envoyée ici la dissertation de M. BAUDELOT, & comme Madame l'Electrice me l'avoit communiquée.

Il étoit juste de mettre quelques reflections par écrit,

crit, & je le fis d'autant plus que j'y trouvois quelques antiquités Celtiques & Teutoniques, où je me suis apliqué un peu n'étant pas antiquaire autrement. C'est pourquoi j'ai peur que mes remarques ne soient encore moins aplaudies que la dissertation, quoique vous me mandiez qu'elle ne l'est guere, puisque Mess. de l'Academie des Belles Lettres ont formé de si beaux desseins pour l'éclaircissement de l'antiquité; je souhaiterois qu'ils pensassent à éclaircir les arts mecaniques & économiques des anciens, afin que notre siecle puisse tirer quelque utilité des recherches de l'antiquité. Sur tout la milice Romaine meritoit d'être considerée par quelque savant Soldat. Si les vers de M. DE LA MOTTE sont beaux, il faut lui pardonner les écarts de son original. Il n'écrit pas tant pour les savans que pour le monde. Son ouvrage auroit été plus parfait, s'il avoit pû être exact, mais ne pouvant rendre Homere passable sans le reformer; il faut dire *est aliquid prodire tenus.* M. JAURIN est très louable d'avoir rendu la justice à M. ROLLE, quoique celui-ci n'eût point voulu nous la rendre autrefois, mais il s'est reconnu, & s'il ne l'avoit fait il ne faudroit point l'imiter en cela. M. DE FERMAT avoit déja contredit au systeme des courbes de Mr. DESCARTES, & avec raison: mais je m'imagine que la remarque de Mr. ROLLE en sera differente.

Pour ce qui est de la digestion, je serois porté à allier la trituration avec la fermentation, ou quelque chose de semblable; le phisique avec le mecanique. C'est assez l'usage de la nature. On va un peu trop vîte en hypotheses aujourd'hui & même on outre les choses. Les Archéïstes bannissent la Mecanique de la Médecine & les Mecanistes ne considerent point que nous ne sommes pas encore assez informés des voyes de la nature, pour les expliquer mathematiquement par tout. Je crois que tout phisique depend

pend du mecanique dans le fond, mais nous ne faurions encore arriver à ce fond-là. Nous avons en Allemagne un Médecin qui nie la dépendance du physique de la mecanique, & banissant même les esprits animaux, il soutient que l'ame agit elle-même à la place de ces esprits. C'est une autre extremité.

L'armurier qui a fait de si bons bras de fer en devoit donner la description. On m'a parlé un jour d'un François venu de Geneve à Paris, qui montre des anatomies artificielles merveilleuses, imitant les parties du corps humain avec de la cire. Je ne doute point, Monsieur, que vous n'en soyez informé. Je publierai bientôt des Essais Etymologiques par raport principalement à l'Allemand. Cependant j'y donne par occasion l'origine de plusieurs mots François, omis par M. MENAGE, ou autrement que lui : par exemple, je derive *Etiquette* de *Diptycha*, des diptyques, qui étoient des régistres prescrits. Je ne sais, si ma *Theodicée* est connue à Paris, & ce qu'en disent les personnes intelligentes. On réïmprime *Scriptores* FREHERI. M. JUNKER va publier *introductionem ad Geographiam medii ævi.* M. LYSERUS a publié une petite dissertation *de assentationibus Juris consultorum*, où il blâme particulierement ceux qui soutiennent les prétentions de leurs Princes sans se soucier, si elles sont bonnes ou mauvaises. Je suis avec zele,

Monsieur,

Votre très humble & très obéissant serviteur

Hanover ce 21 Févr. 1712.

LEIBNIZ.

XII. AU

XII.

AU MEME.

Monsieur,

Je vous repete ma priere, de laisser-là l'Excellence quand vous me faites l'honneur de m'écrire, car outre que ce terme convient mieux à d'autres, je sais bien qu'il n'est gueres en usage en France, que pour les Ambassadeurs.

Je ne doute point que parmi vos savans il n'y en ait quantité d'habiles & de capables d'éclaircir les antiquités par le parallelle de nos arts, manufactures & menages avec ceux des anciens. Il ne leur faudroit sans doute que la volonté en choisissant quelque matiere particuliere. Il n'y a pas longtems que M. Sperlingius, Antiquaire du Roi de Dannemarc, nous a donné une petite dissertation *de Crepidis veterum*. Il y a quantité de pieces semblables, mais on ne s'aplique ordinairement pas assez à comparer l'ancien avec le moderne; ce qui seroit pourtant le plus utile, pour voir si l'on pouroit tirer quelque usage des manieres des anciens.

Puisque vous avez fait un livre, Monsieur, qui peut être apellé *un cours militaire*, vous devriez vous hâter de le donner au public maintenant que cette matiere est l'objet des pensées de tout le monde, & le plus grand soin de la plupart des puissances Je ne doute point que ce ne soit un ouvrage bien instructif, & un Libraire ne sauroit vous manquer. Je crois que la plupart du monde cherche des lectures de plaisir: mais il y en aura toujours beaucoup, qui chercheront aussi l'utile: & je crois que depuis Charlemagne jusqu'à nous Paris a toujours été le lieu de l'Europe, où il a y eu les plus habiles gens ramas-

ramaſſés. Ainſi parmi une foule de demi ſavans dont vous me parlez, Monſieur, il y a ſans doute auſſi bon nombre de gens d'un ſavoir ſolide dont je ſerai toujours ravi d'aprendre des nouvelles. Et même quelquefois les demi ſavans ſont autant & plus utiles que les plus habiles, quand ils s'apliquent à faire quelque choſe d'utile, & ſupleent par leur aplication, à ce qui manque peut-être à leur ſavoir: ainſi Paris ſera toujours capable de nous fournir de belles choſes. Monſieur CUPERUS un des plus habiles de notre tems dans l'antiquité, loue aſſez ce que Monſieur BAUDELOT a donné ſur les antiquites de notre Dame de Paris: & je ne vois pas pourquoi on le veuille tant mépriſer. Je ſuis toujours plus porté à louer ce qu'il y a de bon dans les ouvrages qu'a critiquer ce qu'il y à de mauvais.

Je ſuis un peu ſurpris de ne pas encore aprendre que ma *Theodicée* ait été raportée dans le Journal des Savans. Aparament quelqu'un de ces Meſſieurs qui profeſſent un grand attachement à St. AUGUSTIN ne ſont point contens que je n'ai pû me diſpenſer de m'écarter de quelque choſe de ſes ſentimens. St. AUGUSTIN étoit un grand homme ſans doute, & avoit infiniment de l'eſprit, il paroît aſſez qu'il a formé ſon ſyſteme peu à peu, ſelon qu'il étoit engagé, ſans avoir eu d'abord un plan complet. Ainſi n'ayant point prévu toujours les difficultés qui l'incommoderoient il a été reduit quelquefois à recourir à de mauvaiſes excuſes.

Nous avons maintenant de plus grands aides en toutes ſortes de matieres pour former un meilleur plan. Peut-être auſſi que la difficulté de la matiere a fait qu'on a differé ce raport de mon livre, & qu'il ne laiſſera pas de venir un jour. Cependant il eſt aſſez curieux que cet ouvrage trouve des aprobateurs celebres tant à Rome qu'à Geneve. Suivant des lettres que j'ai reçues, le reverend Pere MALEBRAN-

CHE

CHE ne le méprise pas non plus. Je ne crois pas qu'il y ait difficulté sur l'entrée de ce livre dans le Royaume, & je crois qu'il ne tient qu'aux Libraires de le faire venir. Mais aparamment ils n'en ont point de connoissance, parceque vos Journaux n'en ont point parlé. M. l'Abbé BIGNON & M. de FONTENELLES sauront mieux à quoi il tient.

Je ne crois pas que la seule trituration suffise pour expliquer la digestion, cependant elle contribue beaucoup, & nous savons qu'un mouvement continuel change même les liqueurs douces en acides. Nous ne sommes pas encore en état d'expliquer les figures qui composent les corps, & les habiles Médecins feront mieux de s'attacher à ce qui est plus sûr, & plus lié avec les experiences, pour perfectionner la pratique de leur art.

J'ai vu quelque chose du projet de M. de St. PIERRE pour maintenir une paix perpetuelle en Europe. Je me souviens de la devise d'un cimetiere, avec ce mot: *pax perpetua*; car les morts ne se battent point: mais les vivans sont d'une autre humeur; & les plus puissans ne respectent gueres les tribunaux. Il faudroit que tous ces Mrs. donnassent caution Bourgeoise, ou deposassent dans la banque du tribunal; un Roi de France par exemple 100. millions d'écus, & un Roi de la Grande Bretagne à proportion, afin que les sentences du tribunal pussent être exécutées sur leur argent, en cas qu'ils fussent refractaires. Je ne sais si M. l'Abbé de S. PIERRE aura un livre intitulé *Nouveau Cyneas*, publié il y a plus de 30. ans dont l'auteur, qui ne se nomme point, donne aux Princes le conseil que *Cyneas* donna à *Pyrrhus*, de preferer leur repos, & comodité à leur ambition, & propose en même tems un tel tribunal commun. Je me souviens qu'un Prince savant d'autrefois, de ma connoissance, fit un discours aprochant & voulut que Lucerne en Suisse fut le

siege

fiege tribunal. Pour moi je ferois d'avis de l'établir à Rome même, & d'en faire le Pape prefident, comme en effet il faifoit autrefois figure de Juge entre les Princes Chrétiens. Mais il faudroit en même tems que les Ecclefiaftiques repriffent leur ancienne autorité, & qu'un interdit & une excommunication fit trembler des Rois & des Royaumes, comme du tems de NICOLAS I. ou de GREGOIRE VII. Et pour y faire confentir les Proteftans, il faudroit prier Sa Sainteté, de rétablir la forme de l'Eglife telle qu'elle fut du tems de *Charlemagne* lorfqu'il tenoit le Concile de Francfort; & de renoncer à tous Conciles tenus dépuis, qui ne fauroient paffer pour écuméniques. Il faudroit auffi que les Papes reffemblaffent aux premiers Evêques de Rome. Voilà des projets qui réuffiront auffi aifement que celui de M. l'Abbé de S. PIERRE; mais puifqu'il eft permis de faire des Romans pourquoi trouverons-nous fa fiction mauvaife qui nous rameneroit le fiecle d'or?

Je ferois bien aife d'aprendre le nom du Chirurgien ou Médecin François, qui démontre l'anatomie en figures de cire, & celui du Peintre qui eft fon affocié, & celui de l'Anatomicien des écoles de Chirurgie qui imite cet ouvrage. Je crois qu'Etiquette eft un terme géneral qui ne convient pas feulement à l'Etiquette du palais, & je doute qu'on trouve que ces mots fuperflus, *eft hic quæftio*, ayent été en ufage fur les morceaux attachés aux facs de papier, & quel raport entre ces mots & le ftile du palais? Ainfi je crois que cette derivation eft auffi vraifemblable que celle qui derive les Huguenots du commencement de la harangue d'un Reformé qui dit: *huc nos venimus*. Il y a peu d'aparence auffi qu'un Suédois ait porté les François à apeller les fagots coterêts: je croirois plutôt que coterêts eft corrompu de cotelets; coftes, *cofta*, étant des pieces minces & longues comme celles qui compofent les fagots, qui reffem-

ressemblent aux côtes *costas* de nos ossemens. Il a été plus facile que les mots Allemands trinquer, gast, etase soient rependus en France.

Ma lettre n'étoit pas encore depéchée lorsqu'une autre est survenue de votre part. Je vous suis bien obligé du détail que vous me donnez, Monsieur, de ce qui s'est passé publiquement dans les deux Academies. Je trouve comme vous que les matieres qu'on a traitées dans celle des Belles Lettres n'étoient pas des plus utiles ni des plus interessantes; l'examen des arts utiles des anciens vaudroit mieux. La toilette des Vestales m'a fait souvenir du prétendu *ornamentum matutinum*. Expression dont celui qui a contrefait le vrai PETRONE, pour forger celui qu'on disoit venu de Bellegrade, s'est servi pour Romaniser les manieres Françoises & tourner la toilette en Latin.

Si dans la séance publique de l'Academie des Sciences M. EMERY a bien expliqué son systeme particulier des couleurs causées par les acides & les alcalis, il faut s'en contenter eu attendant mieux, quoiqu'il ne le puisse point lier avec un systeme géneral de phisique, dont nous sommes encore trop éloignés.

Vous me donnez une bonne idée, Monsieur, de M. le Chevalier RAYMOND, en me disant qu'il a profité des remarques de ses amis sur son ouvrage. Peut-être que les maximes de M. DE LA ROCHEFOUCAULT & les sentimens de l'Abbé ESPRIT, qui n'ont pas assez rendu justice à la vertu, lui ont donné dans la vue, car les reflexions de cette nature qui se recommandent par un certain air de penétration frapent les jeunes gens. Mais il y a là-dedans un revers, qu'on ne connoît pas des considerations plus mûres. Je souhaite que les personnes ingenieuses tournent leur esprit du côté de ce qui peut édifier, & rendre le bon agréable.

Mylord

Mylord SCHAFTSBURY, Anglois, fils du Comte de SCHAFTSBURY, autrefois grand Chancelier d'Angleterre, a publié des ouvrages sur la Philosophie & la Morale, où il y a bien des choses qui me contentent extrêmement.

Il y a aussi des avis aux Auteurs du tems. Il m'a envoyé ses ouvrages, & M. JUNKER m'a envoyé aussi sa *Geographiam medii ævi Germaniæ.*

Vos Lettres, Monsieur, ont l'avantage des bonnes choses. Elles sont agréables à mesure qu'elles sont longues. Je vous en suis obligé, étant avec zele,

Monsieur,

Votre très humble &

très obéïssant serviteur,

Hanover ce 4 de Juin, 1712.

LEIBNIZ.

XIII.

A U M E M E.

MONSIEUR,

IL y a quelque tems que je me suis donné l'honneur de vous écrire, & j'espere que ma lettre vous aura été rendue. Celle-ci est principalement pour vous faire tenir la lettre ci-jointe de M. KORTHOLT. C'est celui qui m'a donné l'honneur de votre connoissance.

Le Roi de Suede quittera bientôt Bender, c'est-à-dire aussi-tôt que l'ambassade Polonoise aura été à la Porte & aura concerté, l'ordre & la maniere de son passage. Mais l'on doute si le Roi voudra accepter des

des loix qui le tiendront trop à l'étroit & s'il n'aimera pas mieux prendre un autre chemin, s'il se trouve privé de l'esperance de profiter de son passage par la Pologne. Avec tout cela ce Prince vous poura fournir de la matiere pour continuer l'histoire de ses exploits; & si la paix se fait entre la France & les hauts Alliés, comme la Grande Bretagne le conseille, il y a de l'aparence qu'on songera d'un commun accord à son rétablissement, au moins dans la plus grande partie de ce qu'il a perdu; mais quelques-uns de ses partisans parlent bien haut, & sans se contenter d'un rétablissement. Ils se figurent déja qu'il va détrôner une seconde fois le Roi AUGUSTE.

Ne ferez-vous point imprimer, Monsieur, vos méditations sur la Guerre. On m'a parlé d'un Chevalier François, officier en service dans vos armées de Flandres, qui travaille aussi à un ouvrage sur l'art de la Guerre, & a bien lu les anciens & les modernes. Je ne sais si vous savez qui ce peut être. Je suis avec zêle,

Monsieur

Votre très humble &

très obéïssant Serviteur,

Hanover ce 29.
Juillet, 1712.

LEIBNIZ.

XIV. AU

XIV.

AU MEME.

MONSIEUR,

LA nouvelle de votre incommodité m'a donné de l'inquiétude, & quoiqu'elle ſoit paſſée, il faut des précautions pour en prévenir les retours. La ſcience de la Médecine vaut mieux que celle de la Guerre, & ſeroit beaucoup plus eſtimable ſi les hommes étoient ſages. L'une & l'autre eſt des plus difficiles, & des plus ſujettes aux haſards. J'ai peur que les grands Médecins ne faſſent mourir autant d'hommes que les grands Géneraux. Le mal eſt qu'on s'aplique plus à l'art de faire du mal qu'aux arts bien faiſans: & ſi on prenoit autant de ſoin de la médecine que de la ſcience militaire, & ſi les recompenſes des grands Médecins étoient auſſi grandes que celles des grands Géneraux, la médecine ſeroit bien plus parfaite qu'elle ne l'eſt. J'ai lu le livre de M. HEQUET, & je le trouve ſavant & ingénieux; mais je trouve auſſi qu'il varie beaucoup, & qu'il eſt forcé bien ſouvent de quiter ſon ſyſteme, & de recourir à d'autres. A dire vrai, nous ne ſommes pas encore en état de former tels ſyſtemes, & juſqu'ici il faut s'aider de tout dans une ſcience ſi conjecturable, & plus empirique que rationelle. Les contes Arabes de M. de la CROIX & de M. GALAND me paroiſſent des contes bleus bien ſouvent. L'hiſtoire de Chingiſchan de M. de la CROIX, & les Remarques des médailles de M. GALAND vallent mieux. Ce M. de la CROIX eſt-ce le fils de l'interprete du Roi? que j'ai connu il y a plus de trente ans & qui m'avoit lu alors une partie de ſon Chingiſchan.

Les

Les Livres qu'on produit en Allemagne ne valent guere mieux qu'une partie des vôtres ; il y en a pourtant, mais pas en fort grand nombre qui ne sont pas à mépriser. Le celebre M. JEAN ALBERT FABRICIUS m'a dédié une Dissertation savante sur les noms des mois des differentes nations. C'est domage qu'il ne sut pas encore l'origine du nom Allemand du mois de février qui est *Hornung*, que j'ai deterré des figures trouvées sous la Cathédrale de Paris, où il y a le Dieu K*ernunnos* ayant des cornes sur la tête ; aussi *cern*, *horn*, *cornu*, *κέρας*, sont-ce la même chose en Celtique, Allemand, Bas-Breton, Latin, Grec, pour ne rien dire du *keren* des Hébreux. Ainsi je concluds qu'on celébroit dans les Gaules & dans la Germanie la fête du Dieu *Kernunnos* ou *Hornung* au mois de février.

Monsieur ECCARD, qui a été mon secrétaire, & qui est maintenant Professeur en histoire à Helmstat s'aplique fort aux recherches de l'ancien Théotisque, & il vient de publier un Catéchisme Théotisque, où sont les anciens simboles de la foi & autres pieces catéchétiques en vieux Allemand, & il y ajoute de bonnes Remarques. Je l'encourage de tout mon possible à poursuivre ses recherches.

Le Discours de M. ROIE paroît ressemblant à celui que feu M. BEVUERLAND, Hollandois, vouloit publier de *Prostibulis Veterum*. Si M. ROIE communiquoit le sien à des gens de mon âge & de mon humeur il ne scandaliseroit personne, mais de vouloir le lire dans une assemblée publique d'une celebre Academie, c'étoit s'attirer une affaire. Je n'ai rien su de la dispute du *ver sacrum* entre M. BOIVIN & M. COÛTURE, dont je suis la cause innocente, & je n'aurois point cru que la chose fût disputable.

Votre Poëme intitulé *le Souverain*, merite d'être lu & pesé par les Souverains. Vos *deux Heros*, le

Roi de France & le Roi de Suede, qui ont veritablement beaucoup des veritables Heros, feroient parfaits s'ils avoient plus pour but le bien des hommes que leur propre gloire, qui pourtant feroit en ce cas plus grande.

Nous n'aurions point été fâché si l'entreprise du Roi de Dannemark sur le pays de Brême eut échouée comme celle de Pomeranie. Mais il ne trouvoit de la resistance qu'à Stade, où il y avoit une petite garnison.

Monsieur FUNCK, Envoyé de Suede à Constantinople, ayant reçeu une lettre du Roi avec ordre de la presenter au Sultan, le Grand Vizir lui oposa, que les Ministres étrangers ne voyent le Sultant que lorsqu'ils arrivent ou lorsqu'ils s'en vont. Cependant il fut obligé de deferer à ses instances, & le Sultan accorda l'audience. M. FUNCK, après les complimens ordinaires par Interprete, & après avoir delivré sa lettre, dit quatre ou cinq paroles en Turc, qui signifioient que la version en Turc étoit dans la lettre. Cela fit sourire le Sultan, mais le Grand Vizir en parût fâché.

Les Moscovites ont quité Elbing, de peur que les Turcs n'en prenent prétexte de rompre de nouveau. Quoiqu'il en soit, le sort du Roi de Suede est encore très incertain. Les siens le solicitent de revenir ; mais il espere toujours de faire encore changer la Porte pour la troisieme fois. Et les Ministres de France & d'Angleterre, dit-on, l'assistent. Le danger de la peste diminue ici, grace à Dieu, d'autant plus que l'hiver aproche.

Ne voulez-vous pas continuer, Monsieur, vos travaux sur la science militaire ? Vous devriez vous hâter pour prévenir la paix qui rendra ces livres moins recherchés ; si ce n'est que vous craigniez peut-être de découvrir aux Alliés contre la France des

des secrets qu'ils pouroient employer contre votre patrie.

Monsieur BAUDELOT m'a envoyé son ouvrage bien savant & bien ingénieux, sur une Cornaline du Roi, apellée *Cachet de Michel Ange*.

On m'a parlé encore d'un habile antiquaire Médecin à Paris apellé M. GENEURIER. qui seroit capable de donner encore de belles choses sur l'antiquité. Il faut finir. Je suis avec passion,

Monsieur,

Votre très humble &

trè obëïssant serviteur,

Hanov. ce 19. Novemb. 1712.

LEIBNIZ.

XV.

A U M E M E.

MONSIEUR,

NON content de me communiquer de belles notices de votre chef, vous m'en procurez de vos habiles amis, tels que M. MAUMENET dont les vers m'ont contenté doublement, par eux-mêmes & par l'objet qu'ils celébrent ; car je prens part à la gloire de l'illustre Abbé BIGNON, qui fait honneur aux sciences, & qui travaille avec tant de succès à leur avancement. J'envoie à M. MAUMENET deux distiques Latins que je fais à la *louange* de ce grand homme, mais qui ne sont capables que de marquer ma veneration.

Il se peut que le R. P. LOBINEAU ait tort s'il a avancé que la Bretagne a été un fief indépendant: mais je ne voudrois pas qu'on chagrinât un habile homme, si après des travaux immenses pour le public, il lui est échapé quelques erreurs: soit qu'on le refute, mais avec le ménagement qu'il merite.

Je n'ai encore rien vu que je sache de ce savant M. l'Abbé de VERTOT dont vous me parlez, Monsieur, & je serois bien aise d'aprendre ce qu'il fait, & ce qu'il médite. Peut-être aussi que le Pere JOUVENCY n'a pas eu trop de tort de faire l'apologie d'un homme de son ordre, qui avoit eu l'imprudence d'enseigner de mauvais dogmes assez en vogue dans ce tems-là, mais qui n'étoit point réponsable de l'action de son écolier, qui en avoit fait une plus mauvaise aplication.

Et quant à la conduite du Cardinal TOURNONS, je crois que le Pere a eu raison de la blâmer pour justifier son ordre; car il paroît en effet que le Cardinal s'est précipité d'une étrange maniere; & je crois que le Pape sera obligé de le désavouer tacitément quelque détour qu'il puisse prendre pour cacher ce désaveu.

Je serois bien aise d'aprendre quelques particularités de ce Critique, qui a écrit contre l'histoire du Pere DANIEL.

J'ai lu avec plaisir le beau Livre de M. l'Archévêque de CAMBRAY sur l'Existence de Dieu. Il est fort propre à toucher les esprits, & je voudrois qu'il fit un ouvrage semblable sur l'Immortalité des ames.

S'il avoit vu ma *Theodicée*, il auroit peut-être trouvé quelque chose à ajouter à son bel ouvrage. Je voudrois bien savoir si on a donné une recension du mien dans le Journal des Savans de Paris, & dans les Memoires de TREVOUX: L'un & l'autre m'a-

m'avoit été promis, & M. l'Abbé BIGNON luimême m'avoit marqué qu'il étoit surpris, que le Journal ne parlât pas encore de mon Livre, & qu'il y mettroit ordre. Il me semble qu'il doit suffire à un Censeur de Livres de ne rien rencontrer qui soit contraire à la Religion, à l'Etat ou aux bonnes moeurs. Il n'est point nécessaire d'examiner si l'auteur ne se trompe point, & ne trompe point les autres en débitant quelques erreurs pour des verités. Ainsi il n'est point nécessaire que votre *France sous* LOUIS LE GRAND subisse le jugement d'un homme capable de tout éplucher. Quand on en trouveroit qui pût, où en trouveroit-on qui le voulût faire? Ainsi le Public seroit fort à plaindre si ce Livre aussi-bien que votre *Cours Militaire* ne paroissoient pas. Les presses recommencent à rouler. Je voudrois qu'ils fussent des premiers.

J'espere que les Journeaux seront mieux fournis d'orénavant, & vous aurez plus de matiere, Monsieur, pour m'instruire sur les nouveaux ouvrages, comme vous avez la bonté de faire.

Si Monsieur le Comte de STEINBOCK après la victoire gagnée fut rétourné à Stralsund, il auroit fait plus maigre chere, & auroit eu la bourse moins pésante, que lorsqu'il a poussé du Mecklebourg dans le Holstein, mais il auroit conservé son armée & sa gloire.

Voici une nouvelle d'une autre espece. Je viens de recevoir une lettre d'un Prince regnant de l'Empire où S. A. me marque avoir vu deux fois ce printems à la derniere foire de Leipzig & examiné avec soin un chien qui parle. Ce chien a prononcé distinctement plus de trente mots, répondant même assez à propos à son maître: il a aussi prononcé tout l'Alphabet excepté les lettres m n x.

J'ai eu l'honneur autrefois de faire la reverence au Cardinal d'ESTREES à Rome, & l'honorant

comme il le merite. Je suis bien aise d'aprendre qu'il se porte si bien dans un si grand âge. Au reste je suis avec zele,

Monsieur,

Votre très, &c.

P. S. Un Seigneur de mes amis a trouvé dans la Clef du cabinet des Princes, Novembre 1712, page 374. qu'un certain Médecin à Paris, nommé Monsieur CHAUMEL, prétend faire certaines pastilles excellentes, & un onguent apellé *Divin*. Ce Seigneur dans l'esperance d'obtenir quelque soulagement à ses maux, voudroit savoir si ses médecines font veritablement quelque bruit & quelque effet considerable, & vous m'obligerez fort, Monsieur, si vous voulez avoir la bonté de vous en informer. S'il y avoit de la verité dans les promesses, je voudrois vous suplier d'en achêter.

XVI.

AU MEME.

MONSIEUR,

VOUS avez peut-être vu le Dictionaire des Antiquités qui vient d'être publié en Hollande, c'est comme un Abregé alphabétique des grands Volumes qui portent le nom de *Thesaurus Antiquitatum*. Je ne méprise point ces recherches, mais j'estime celles qui nous servent à present, & qui peuvent encore servir à la posterité, comme tout ce qui est utile à la connoissance de la nature & des arts: ainsi votre *France sous LOUIS LE GRAND* & votre *Cours Militaire* me plairoient davantage.

On

On a projeté une médaille sur l'arrivée de l'Imperatrice Regnante que je ne trouve point mauvaise. Vous savez ce vers de Martial :

Phosphore redde diem, quid gaudia nostra moraris?
Cæsaris adventu Phosphore redde diem.

On a donc pris pour le corps de la dévise le Phosphore ou l'étoile de Venus, & pour l'ame ce mot : *redde Diem.*

Je suis avec passion & zele

Monsieur,

Votre très humble &

très obéïssant serviteur

LEIBNIZ.

XVII.

LETTRE

DE M. LEIBNIZ à M. CONRAD WIDOU,

Sénateur de la République de Hambourg.

MONSIEUR,

SEXTUS EMPIRICUS merite d'être réïmprimé, car il est peu connu, & cependant il sert beaucoup à entendre la Philosophie des Anciens Grecs. Je me souviens d'avoir fait un jour des remarques sur son premier livre qui contient le fondement de cet Auteur.

Le Pere BERNARD PETZ m'eſt auſſi peu connu que ſon frere, je n'ai connu perſonne à Vienne, qui travaillât à un recueil des Hiſtoriens d'Auſtriche. Ainſi vous m'obligerez, Monſieur, de m'en aprendre plus de particularités. Je n'ai point ſu, que les Jeſuites traitoient les Peres de la Congrégation de S. Maur comme des gens qui ne font rien, ce ſeroit une injuſtice manifeſte. Il y a un aſſez grand nombre d'habiles gens parmi cette eſpece de Benédictins, pour qu'on puiſſe remplir un ouvrage de leurs vies.

Toute l'année que j'ai été ici, a été employée a des travaux Hiſtoriques, dont je tâche de me débaraſſer. Le voyage de Vienne ſuivi d'une aſſez longue abſence a auſſi interrompu mes correſpondences. Je crois que Hambourg eſt un lieu très propre à aprendre les nouvelles literaires comme les autres.

Monſieur,

votre

très obéiſſant ſerviteur

Hanoyer ce 7. de Decemb. 1715,

LEIBNIZ.

XVIII.

A U M E M E.

MONSIEUR,

ON m'a déja mandé de Berlin que M. le Marquis DE CROISSY fait donner de l'ornement à ſa dignité par une grande connoiſſance des belles lettres. Il a montré dans ſon ſéjour auprès du Roi de Suede à Stralſund, que les armes ne ſont pas moins

ſon

ſon fait, & qu'il eſt à tout faire, J'ai vû le Traité Allemand ſur le ſéqueſtre de Stetin, fait ſans doute par un habile homme. Je ne ſais ſi M. DE STADE en eſt l'auteur. Si c'étoit le Pere, je ſouhaiterois qu'il nous donnât plutôt ſon OTFRIDUS, & autres pieces *Théotiſques*: car les matieres politiques ſont trop problématiques. Mr. l'Abbé DE MELK qui eſt genereux & a de quoi, fait bien d'employer les Peres PETZ. Une Bibliotheque Bénedictine eſt quelque choſe de très diffus. L'ouvrage du P. STEYRER ſera bon, car il s'eſt donné de la peine pour éplucher des difficultés genéalogiques fort embrouillées, & il s'y eſt pris comme il faut, ayant eu recours aux ſources autant, qu'il lui a eté poſſible. Quand vous écrirés à M. GENTILOTTI, Monſieur, vous m'obligerez de lui faire mes complimens. Je ſuis ravi d'aprendre, que l'Empereur veut donner du luſtre à ſa Bibliotheque, & écoute M. GENTILOTTI là-deſſus. On m'a parlé du deſſein du nouveau bâtiment. Je voudrois qu'une Bibliotheque fut tellement diſpoſée, qu'on pût arriver aux livres ſans ſe ſervir d'échelle. M. GENTILOTTI m'a fait envoyer une queſtion mathematique venue de Naples, & j'y ai répondu.

Je vous ſupplie ſur tout, Monſieur, de feliciter M. BARTENSTEIN de ma part de ſon établiſſement à Vienne. J'en ai de la joye, & comme il eſt jeune & très capable, je crois, qu'il poura aller loin. Quelqu'un m'a mandé qu'il eſt fort bien auprès M. le Comte de STARENBERG un des plus intimes Miniſtres de l'Empereur. Ce Seigneur a de la penétration infinement. Quand j'étois à Vienne il étoit encore chargé du poids des Finances, & par conſéquent il n'avoit pas trop de loiſir: cependant j'ai eu quelques fois l'honneur de l'entretenir, & j'ai eu l'occaſion d'admirer la ſolidité de ſon jugement. Il n'y avoit qu'une choſe où je n'en demeurois point

 d'accord,

d'accord, c'eſt qu'il outroit un peu les matieres de religion.

Si M. BARTENSLEBEN me vouloit écrire quelquefois, & m'informer un peu de ce qui ſe paſſe à Vienne, il m'obligeroit, & il ſuffiroit d'envoyer à M. RECK, Conſeiller & Agent au Conſeil Aulique de notre cour, & qu'il me voudroit faire tenir.

J'ai oui parler de l'incivilité dont on dit que le P. HARDOUIN en a uſé envers M. PFAFF, quoique M. PFAFF dont j'ai eu des lettres, ne m'en ait rien écrit. M. PFAFF a du ſavoir & du merite.

Je ſuis bien aiſe que les MSS. de M. HINKELMAN ſont mis à couvert de la diſſipation. Monſieur DE LA CROZE a un ſavoir très étendu, mais il a ſur tout un talent très grand pour les langues. Après avoir defriché l'Armenien, il va au Copte. Le Pere BONJOUR Auguſtinien, s'y étoit fort apliqué, mais je crois qu'il s'eſt embarqué dans un voyage du Levant, & il ira chercher les langues dans leurs ſources. Il y a longtems que je n'ai plus ouï parler de lui. Le Reverend Pere TOURNEMINE a mis dans ſes Memoires de Trévoux ſa refutation de mes conjectures ſur l'origine des anciens François, que je fais venir de la mer Balthique & à peu près des peuples entre l'Eider & l'Oder; mais ſa maniere de refuter eſt très honnête, à ce qu'on me mande.

M. DE SOMME m'a obligé en me portant vos complimens, & en marquant comment je les ai reçus, c'eſt-à-dire comme je devois, & comme le meritoit celui qui les portoit. Je me ſuis tenu au lit le plus ſouvent pendant cet hiver, parceque mes pieds ſont très foibles, mais par bonheur je ne ſouffre guere de douleur, & même au beſoin je puis faire quelque voyage, ayant été à Wolffenbuttel, il y a quelques ſemaines. Si je pouvois faire un jour un tour à Hambourg, je reverrois les Manuſcrits de

JUN-

JUNGIUS que j'ai vû il y a plus de 30. ans, savoit avant l'incendie, qui en a fait perdre la plus grande partie par le malheur du pauvre M. VAGETIUS.

Monsieur,

Hanover ce 8. de May 1716. *Votre &c.*

XIX.

AU MEME.

MONSIEUR,

SI vous avez eu des nouvelles de Vienne & de Paris, je serai ravi d'en aprendre quelque chose. Vous m'obligerez particulierement.

Le R. P. TOURNEMINE a fait quelques objections contre mon petit discours *de Origine Francorum.* Je lui ai envoyé ma réponse, & j'espere que le Pere la fera inserer dans les memoires de Trévoux, comme il y avoit fait mettre ses objections. Vous savez, Monsieur, que M. GUNDLING m'a aussi fait des objections dans ses *Gundlingiana* & qu'il y a fait inserer ma réponse. Il prépare une replique, mais je ne sais pas encore, s'il sera à propos que je donne une duplique.

Comme certains Anglois m'ont attaqué sur l'invention du calcul des differences, mais d'une maniere qui me paroissoit peu convenable, j'ai (au lieu de leur répondre) fait publier le jugement du celebre M. BERNOULLI sur cette controverse; il est tout à fait neutre, & il n'a pu s'empécher de prononcer pour moi.

Maintenant M. NEWTON voyant que je ne voulois point répondre à ses émissaires, a écrit lui-même

me une lettre à un tiers pour m'être communiquée. J'y ai répondu par une autre lettre, & j'efpere qu'elle aura pu le défabufer. Cependant nous fommes encore en difpute fur la Philofophie naturelle, & cette difpute eft agitée fans aigreur. Les communications fe font encore par écrit: mais un jour le public en poura être informé.

Monfieur,

Pirmont ce 10. d'Août 1716. *Votre &c.*

XX.

AU MEME.

MONSIEUR,

J'Ai fait ma cour à Pirmont, pendant que fa Majefté y beuvoit les eaux. Elle a paru fort gaie, & les eaux lui ont fait du bien. Des Seigneurs Anglois il n'y a prefque eu que M. le Secrétaire d'Etat STANHOPE. On en attend encore, mais le nombre n'en fera pas auffi grand qu'on l'avoit cru.

Pendant que j'étois à Pirmont, on a reçu un courier Anglois de Madrit, qui a porté la chute du Cardinal DE GJUDICI, & un courier de Cabinet de la cour de France, depéché par le Marquis DE TORCY, & enfin un exprès de Wolffenbuttel, qui aporta la nouvelle de la grande victoire remportée fur les Turcs, que l'Imperatrice regnante avoit mandée à la Princeffe de Beveren fa Soeur par un exprès, qui aporta auffi la lettre du Prince de Beveren qui avoit été à la bataille.

Cette victoire changera beaucoup la face des affaires. Le Prince ALEXANDRE *de Wurtenberg* qui campoit

campoit avec un corps à part à Ségédin ſur la Teiſſe a eu ordre après la bataille d'aller inveſtir Temeſwar. De ſorte que Belgrade & Temeſwar pouroient être aſſiegés tout à la fois.

M. VAN DER HART m'a envoyé un petit traité, dans lequel il prétend que la fameuſe *Circé* d'Homere, ſignifie la ville de Cirrha dans la Phocide. Il explique de même géographiquement pluſieurs autres fables & métamorphoſes. Il y a de *l'eſprit & de l'érudition*; mais ces explications ne me paroiſſent point vraiſemblables. J'ai reçu la premiere partie de la verſion Angloiſe de l'Iliade d'Homere, faite par un habile homme nommé M. POPE. Il y a mis une belle *Preface*, & tient quaſi le milieu entre Madame DACIER & M. DE LA MOTTE.

Monſieur,

Votre

très obéiſſant ſerviteur

Hanover ce 21 d'Août 1716.

LEIBNIZ.

XXI.

AU MEME.

MONSIEUR,

JE ſuis bien obligé à Mr. HULIN de s'être ſouvenu de moi & d'avoir marqué à M. l'Evêque D'AVRANCHES combien je l'honore.

Je ſouhaiterois la connoiſſance de quelque curieux à loiſir demeurant à Paris, ſavant ou demi ſavant qui pouroit donner des bonnes informations litteraires. Les perſonnes fort ſavantes ne ſont pas ordinairement

les

les plus disposées à ces sortes de correspondences. Un Libraire même un peu intelligent y pouroit être utile, mais ces gens ont coutume d'être trop interessés.

Je crois que l'édition de SEXTUS EMPIRICUS de M. FABRICIUS sera achevée. Je me souviens d'avoir fait autrefois des petites remarques sur le premier livre de ce Philosophe. Mais elles n'étoient que philosophiques. Comme il y donne quelque entrée dans les principes de sa secte, ce premier livre me parut instructif.

Lorsque vous écrirez aux RR. PP. de S. Germain des Prés, je vous suplie de demander le sentiment de Dom MONTFAUCON & de M. BALUZE sur la petite dispute agitée entre le R. P. TOURNEMINE & moi dans les memoires de Trévoux sur l'origine des François. S'ils n'ont point vu mon petit ouvrage même imprimé là-dessus, M. REMOND qui est du Conseil de Monseigneur le Régent, le poura fournir, car je le lui ai envoyé.

Monsieur,

Hanover ce 6. d'Octob. 1716. *Votre &c.*

XXII.

AU MEME.

MONSIEUR,

UN ami que j'ai à Paris, qui est avec un jeune Comte de Waldeck ayant eu charge de montrer mon discours *de origine Francorum* à Monsieur BALUZE, qu'il connoît, je desire que ce même discours soit aussi montré au R. P. MONTFAUCON, pour avoir le jugement de l'un & de l'autre: je souhaite que le P. Dom MONTFAUCON veuille avoir la bonté

té de demander ce discours à M. BALUZE, pour le lire aussi, & pour nous en pouvoir dire son sentiment, comme je l'en suplie, & j'ose vous suplier aussi, Monsieur, d'y vouloir joindre vos prieres. J'ai été presque deux semaines à Brounsvic, où j'ai eu l'avantage de voir M. MASCOU, dont je suis extremement content. Je vous serai obligé, Monsieur, de la connoissance de M. SCHEZ de Strasbourg, que vous me voulez donner, & qui me poura dire des particularités des remains de JUNGIUS.

Monsieur

Votre

très obéïssant serviteur,

Hanover ce 23. d'Octob. 1716.

LEIBNIZ.

XXIII.

AU MEME.

MONSIEUR,

MR. l'Abbé de St. PIERRE (parent de M. le Maréchal de VILLARS) m'a envoyé la continuation de son projet d'établir une paix perpétuelle en Europe par le moyen d'une Société des Souverains; qui formeront entre eux un Tribunal, & garantiront ses sentences ou arrêts. Il l'a dédié au Régent du Royaume de France. Il veut que j'en parle ici à M. STANHOPE & à M. l'Abbé du BOIS. Mais M. du BOIS a déja quité Hanover, & M. STANHOPE est auprès du Roi. J'ai répondu qu'il seroit bon qu'il sondât le Régent là-dessus. Cependant j'ai fait mes Remarques, que je lui ai envoyées

voyées. J'ai intercédé pour l'Empire, qu'il semble vouloir anéantir & dissiper par son projet, qui est un renouvellement de celui de HENRI IV. expliqué par M. de SULLY & par M. de PEREFIXE. Et comme M. l'Abbé veut quc tous les Princes se contentent de ce qu'ils possèdent maintenant sans contestation; je lui ai objecté: ,, qu'il faudra donc ,, anéantir *omnia pacta confraternitatis aut successoria*; & toutes les ouvertures, ou échéances féodales. &c. & même les successions qui viendroient ,, à d'autres maisons par femmes.

Madame, dont M. l'Abbé a été Aumonier, me faisant la grace de m'envoyer ce Projet, ne paroît pas être trop persuadée de sa réüssite. Quelques raisons que M. lAbbé de St. PIERRE aporte, les plus grandes puissances, l'Empereur, le Roi de la Grande Bretagne, la France, l'Espagne, ne seront pas fort disposées à se soumettre a une espece d'Empire nouveau. Si M.l 'Abbé de St. PIERRE les pouvoit rendre tous Romains, & leur faire croire l'Infallibilité du Pape, on n'auroit point besoin d'autre Empire que de celui de ce Vicaire de JESUS CHRIST. Je voudrois bien, que vous aprissiez, Monsieur, mais de vous même, ce que M. POUSSIN dit du projet de M. l'Abbé de St. PIERRE, & ce que d'autres en disent en France.

Monsieur,

Votre très obéïssant serviteur,

Hanover ce 30 d'Octob. 1716.

LEIBNIZ.

XXIV. LET-

XXIV.

LETTRE

De M. *LEIBNIZ* à M. *HERAEUS*.

Monsieur,

Je dois vous dire qu'un *Rescriptum* est allé de la Chancellerie à la Régence ici pour avoir son *Gutachten*, ou sentiment sur mon memoire pour la *Société des Sciences*. Je n'ai pas encore l'honneur de connoître M. le Comte de Kevenhiller. Si vous le connoissez particulierement, Monsieur, je vous prie de le voir pour le sonder & encourager. Il faut encore vous dire que Monseigneur le Prince Eugene a parlé favorablement à l'Empereur sur ce dessein, & que Sa Majesté Imperiale & Catholique a temoigné des dispositions favorables, & là-dessus j'ai dit à S. & S. hier au matin que j'avois apris que le plus court seroit si l'on pouvoit porter les Etats des provinces à quelque petite dépense annuelle, il suffiroit que l'Autriche inferieure voulut se resoudre à ...... livres, par exemple, & d'autres provinces à proportion. Le Prince de Savoye en parlera à l'Empereur. Il seroit peut-être bon, que Monseigneur le Comte Philippe de Ditrichstein en parlât aussi bientôt sur ce pied avec Sa Majesté Imperiale. Le point seroit de faire en sorte que Messieurs les Etats d'Autriche le fissent volontairement, ils y viendroient peut-être plus volontiers de cette maniere qui n'auroit aucun air de contrainte ou d'obligation. M. le Prelat de Melk, & d'autres après M. le Land-Marschal y pourroient beaucoup. Ce seroit à l'exemple de ce qu'ils ont fait pour leur

Academie Equestre. Pensez un peu, Monsieur, avec moi à la maniere de leur faire insinuer la chose. Je suis avec passion,

Monsieur, &c.

Vienne ce 28. d'Octob. 1713.

XXV.

AU MEME.

MONSIEUR,

JE n'ai pas voulu vous être importun en vous donnant de la peine sans aparence de fruit. Maintenant je dois vous dire d'avoir apris de bonne part, que nonobstant la grande guerre qu'on médite, & les difficultés dont peut-être le changement du gouvernement des Finances se trouve encore environné; l'Empereur a declaré depuis peu, qu'il vouloit penser à la Société des Sciences. Comme votre savoir, Monsieur, & votre zele pour l'avancement des belles connoissances, & surtout pour le service de l'Empereur, & encore votre bonté pour moi vous y font prendre part; je vous suplie de vouloir bien en parler à Mademoiselle de KLENK, Dame de la Clef d'Or de la Majesté de l'Imperatrice AMALIE, qui aura la bonté de vous en informer, car je l'en ai priée. Et comme on aura besoin principalement pour le commencement, du Royaume de Boheme & de l'Archiduché d'Autriche; je l'ai supliée d'en toucher quelque chose à M. le Comte SCHLIK, & j'ai ajouté que vous pouriez entrer en détail là-dessus avec son Excellence. Quant à l'Autriche, je l'ai priée aussi d'en dire quelque chose à M. le Comte de HARRACH pour commencer à bien disposer son Excellence là-dessus. Après cela nous trouverons quelqu'un de sa connoissance pour venir aussi avec

vec lui aux particularités, & il faudra toujours venir enfin à ces deux Seigneurs. M. le Comte de HARRACH me temoigne aussi de la bonté, & a toujours répondu à mes lettres. Quand on n'établiroit pas la chose si-tôt, il faut toujours commencer à en deliberer serieusement le plutôt qu'on peut pour gagner le tems. Car peut-être dans peu ou la guerre sera finie, ou sera si heureuse, qu'on ne s'arrêtera plus à un peu d'argent, & mon âge veut que je presse la chose, si je veux y prendre part, & je souhaiterois qu'elle fut avancée un peu avant mon retour, afin que je ne perde point le tems en solicitations. Cependant il sera bon de tout menager, & d'éviter un éclat inutile, & de n'en rien dire que là où il le faut .... Puisque vous m'avez fait esperer, Monsieur, le beau jetton sur l'Imperatrice regnante, si je vous marquois à qui le donner, je vous suplie de le mettre entre les mains de M. THEOBALD SCHOETTEL très honnête & habile homme, & fort de mes amis, & qui veut bien avoir soin de mes affaires particulieres. Au reste je souhaiterois de vous pouvoir être utile à quelque chose étant avec zele.

Hanover ce 28.
Nov. 1715.

XXVI.

AU MEME.

MONSIEUR,

JE vous suis bien obligé de l'honneur de votre derniere Lettre qui marque veritablement votre affection pour moi. Il seroit à souhaiter qu'on pensât un peu à la Société des Sciences pour gagner le tems. Car quoiqu'il n'y ait point de l'aparence maintenant que l'Empereur se resolve d'y faire de la

 dé-

dépenſe pendant la guerre, il faudroit toujours commencer les deliberations là-deſſus qui traineront naturellement, & elles pouroient s'achever avec la guerre pour venir à l'exécution après la paix. Il m'a paru que la voye des provinces dont chacune y deſtinât quelque choſe par an, non ſeulement en Allemagne, mais encore hors de l'Allemagne ſeroit la plus naturelle, car c'eſt proprement le bien des pays. Je ſerois bien aiſe d'avoir votre ſentiment là-deſſus, & je ſuis avec zele.

Hanover 1 de Nov.
1716.

XXVII.

LETTRE

Du P. le GOBIEN à M. LEIBNIZ.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir une grande Lettre du R. P. BOUVET laquelle il me prie de vous communiquer, c'eſt pourquoi je vous en envoie une copie exacte. Depuis la date de cette Lettre qui eſt du 8. novembre 1700. nous en avons reçu d'autres datées du 2. de décembre de la même année, leſquelles nous aprennent que les Jeſuites ont conſulté l'Empereur ſur le vrai ſens des ceremonies Chinoiſes, dont on fait tant de bruit en Europe depuis quelques années. Il a fallu prendre de grandes précautions pour ne donner aucun ſoupçon à l'Empereur de la diviſion qui eſt entre les Miſſionnaires ſur cette importante matiere, de la déciſion de laquelle depend la perte ou le

le salut de toute la Chine. Les Jesuites qui sont à la Cour de Pekin ont jugé à propos de presenter un écrit à l'Empereur dans lequel ils lui marquent que les Savans de l'Europe ont été surpris des ceremonies que les Chinois font pour honorer CONFUCIUS, leurs ancêtres &c. qu'ils sont persuadés qu'elles sont fondées sur de bonnes raisons, & qu'ils souhaiteroient fort qu'on leur en envoyât une explication claire & distincte. Les Peres expliquent ensuite ces ceremonies nettement & en peu des mots, & suplient sa Majesté de voir si l'explication qu'ils en donnent est dans le vrai sens de la nation, & en cas qu'elle n'y fût pas, qu'elle veuille bien la faire corriger, afin qu'ils n'envoyent rien que d'autentique & de sûr aux Savans de l'Europe. L'Empereur ayant fait examiner cet écrit, & l'ayant examiné lui-même, répondit, qu'il n'y avoit rien dans cet écrit qui ne fût très conforme à la grande doctrine (c'est ainsi que les Chinois apellent la doctrine de CONFUCIUS) que tout ce qui y est contenu est très vrai, & qu'il n'a besoin d'aucune correction. Cette décision qui est enrégistrée dans les archives du palais & qui a force de loi, est datée du 30. novembre 1700.

Comme l'Empereur est le Législateur de la nation, & le chef de la Religion de l'Etat, à qui il apartient de décider de toutes les questions qui regardent la Religion, il n'y a plus à douter que ces ceremonies ne soient purement civiles & politiques, puisque l'Empereur le déclare lui-même par un acte si autentique.

Il paroît par cette décision que les anciens Missionaires qui avoient étudié cette matiere plus de trente ou de quarante années, l'avoient plus aprofondie que les nouveaux Missionaires, qui n'étant entrès dans cet Empire que depuis douze ou quinze ans ne savent les choses que superficiellement, d'autant plus qu'ayant toujours demeuré dans les Provinces les plus

éloignées de la Cour, ils n'ont pu consulter les Savans de l'Empire, ni s'instruire a fonds de ces matieres qui sont très difficiles. J'ai cru, Monsieur, que je vous ferois plaisir de vous faire part de cette importante nouvelle, qui donne de la joye à tous ceux qui s'interessent à la propagation de l'Evangile. Vous voyez par là que vous avez pensé juste sur ces matieres, dans la belle & savante preface que vous avez mis à la tête de votre *Novissima Sinica*, & que tous les Savans ont si fort goutée. On ne doit pas en être surpris, puisque rien n'échape à vos grandes lumieres. Je suis avec bien du respect,

Monsieur,

Votre très humble & très obéissant serviteur

à Paris ce 10. Nov. 1701.

C. LE GOBIEN.

XXVIII.

LETTRE

Du R. Pere BOUVET, Missionaire de la Compagnie de Jesus, au R. Pere le GOBIEN, de la même Compagnie.

MON REVEREND PERE,

QUoique quelques-uns croyent que L'Y-KING le plus ancien ouvrage de la Chine, & peut-être du monde, & la vraie source d'où cette nation (au sentiment de tous les Savans) a tiré toutes ses sciences & coûtumes, ne contient qu'une doctrine corrompue, pleine de superstitions & sans aucun fonde-

fondement ou principe solide : je ne suis pas de leur sentiment, & je suis même persuadé qu'ils se trompent, & qu'ils font injure aux anciens Chinois qui paroissent avoir eu dans le commencement une Philosophie aussi pure & aussi saine, & j'ose ajouter peut-être encore plus solide & plus parfaite que n'est aujourd'hui la nôtre.

J'avoue que cette verité n'est pas aisée à persuader d'abord à ceux qui ont lu la plupart des livres que les Chinois estiment le plus, comme les KING ou livres classiques avec leurs meilleurs commentaires, surtout ceux qui ont été faits par leurs plus grands hommes sur L'Y-KING que je confesse être rempli de beaucoup d'erreurs & d'une espece de divination purement superstitieuse.

Mais d'un autre côté, on ne peut nier, que parmi toutes ces erreurs, on ne voye briller en cent endroits certains traits d'une lumiere si vive & si pure, que pour peu qu'on se donne la peine de les ramasser & de les comparer les uns avec les autres, on ne s'aperçoive aussitôt par le raport & la liaison reciproque qu'ils ont ensemble ; & par la parfaite conformité qu'on y trouve avec ce qui nous reste de plus admirable de la sagesse des anciens, qu'ils sont sortis de la même source, & que ce sont comme ceux-là autant de précieux restes du débris de la plus ancienne & plus excellente Philosophie enseignée par les premiers Patriarches du monde a leurs descendans, & ensuite corrompue & presqu'entierement obscurcie par la suite des tems. Ce qui s'accorde parfaitement avec le sentiment géneral & unanime de veneration & d'estime que les Savans de la Chine ont eu depuis trois ou quatre mille ans pour leurs premiers Peres, qu'ils disent avoir possedé les sciences dans un souverain dégré de perfection, comme l'Arithmétique, la Musique, l'Astronomie, ou l'Astrologie, & la Médecine ou Phisique ; & qu'ils ont toujours cru pou-

voir recouvrir dans le même dégré de perfection, s'il s'étoit trouvé quelqu'un parmi eux assez heureux pour developer les misteres de L'Y-KING ou pour mieux dire du systeme que leur premier Legislateur FO-HII leur a laissé dans cette figure celebre, composée de 64. caracteres, & de 384. petites lignes entieres & brisées diversement combinées entre elles, dans laquelle ils ont toujours dit & suposé que ce Prince des Philosophes avoit renfermé toutes les sciences.

C'est en partie sur ce temoignage universel de tout ce que la Chine a eu de savans hommes depuis plus de quatre mille ans, & en partie sur le raport merveilleux, que j'ai trouvé en cent endroits des livres Chinois, de leurs idées & de leurs principes aux idées & principes de nos anciens Sages sur toutes les sciences & même sur la Religion; que m'étant persuadé que c'étoit très probablement toute la même chose au moins quant à l'origine, & qu'il se pouroit peut-être bien faire que la figure du systeme de FO-HII fût comme un simbole universel inventé par quelque genie extraordinaire de l'antiquité, comme MERCURE TRISMEGISTE, pour representer aux yeux les principes les plus abstracts de toutes les sciences, c'est-à-dire sur ces fondemens que je me suis apliqué depuis quelques années à considerer cent & cent fois cette figure ingenieuse. Et parceque tous les commentaires, qui ont été faits depuis près de trois mille ans sur ce systeme par de très grands hommes, dont CONFUÇIUS a été un des principaux, paroissent plus propres, pour en embrouiller & obscurcir davantage le veritable sens, que pour en developper le mistere, ayant laissé à part tous ces commentaires, & m'étant attaché uniquement à la figure, je l'ai considerée en tant de sens differens, qu'après avoir combiné & recombiné ce qui m'a paru de plus solide dans les principes des sciences Chinoises

avec

avec les principes les plus anciens de nos ſciences, j'ai fait par le moyen des nombres, qui ſont la baſe de ce ſyſteme, l'analiſe de la figure de Fo-HII d'une maniere ſi heureuſe, que je ne doute point que je n'en aye enfin decouvert tout le miſtere, ou du moins une route très ſure & très aiſée pour y arriver, & que je ſuis à preſent perſuadé, comme les meilleurs diſciples que Fo-HII ait jamais eu à la Chine, que ſon ſyſteme renferme effectivement toutes les autres ſciences. A en juger par l'analiſe que j'en ai faite, ce n'eſt autre choſe qu'une métaphiſique numeraire, ou une méthode génerale des ſciences très parfaite, & dreſſée non ſeulement ſuivant les regles des trois ſortes de progreſſions des nombres, mais encore ſuivant celles des figures & proportions de la Géométrie & les loix de la Statique, toutes également néceſſaires pour bâtir un ſyſteme auſſi ſimple & auſſi propre que celui-ci, pour mettre de l'ordre dans toutes les ſciences, & pour rendre raiſon de tout ce que nous admirons dans les ouvrages du Créateur qui, ſelon le temoignage de la ſainte Ecriture, y a obſervé toutes ces regles & les a tous fait *in numero, pondere & menſurâ.*

Pour faire voir en paſſant à ceux qui ont connoiſſance de la Philoſophie des nombres (qui eſt proprement la ſcience de ce ſyſteme) que les choſes que j'avance ne ſont pas de ſimples conjectures, je vous dirai qu'il conſiſte dans une double ſuite de nombres, plans & ſolides, tellement enchainés entre eux par toutes les conſonances de la Muſique, & par une harmonie perpétuelle, que quadrant exactement avec les 64 caracteres & les 384 petites lignes de la figure, il repreſentent les periodes avec toute l'harmonie des mouvemens celeſtes, & outre cela tous les principes néceſſaires pour expliquer la nature & les propriétés de toutes choſes, les cauſes de leur géneration & de leur corruption, fourniſſant en même tems

tout ce qu'il faut non ſeulement pour rétablir l'ancienne Muſique de la Chine perdue depuis 15. ou 20. ſiecles tout au moins, mais encore pour recouvrer ce que nous avons perdu de celle des Grecs dont les trois genres ou ſyſtemes, ſavoir la Diatonique, le Chromatique, & l'Enharmonique, peu connus de nos jours avec tous leurs modes, ſe trouvent dans toute leur étendue, placés & arrangés dans ce ſyſteme d'une maniere ſi naturelle & ſi admirable, qu'il ſuffit de jetter la vue ſur quelques figures que j'ai dreſſées de ces mêmes nombres, pour reſoudre avec évidence, & ſans aucun embarras, les problemes de la Muſique, les plus difficiles qui ayent été agités depuis plus de 1500. ou deux mille ans tant à la Chine qu'en Europe parmi les Savans.

Au reſte le raport ſingulier que ce ſyſteme numeraire me paroît avoir dans ſon tout & dans ſes parties avec celui de PYTHAGORE & de PLATON, aſſez mal entendu dès le tems de CICERON, puiſque ce grand Orateur, quelque intelligent qu'on le crut dans ce genre de Philoſophie, voulant marquer l'obſcurité de quelque choſe, diſoit *id numero Platonis obſcurius*, ce raport, dis-je, me fait croire, que c'eſt en effet le même ſyſteme, & que les nombres du ſyſteme de FO-HII ſont ces nombres du ſyſteme de PLATON, où CICERON trouvoit une ſi grande obſcurité.

Que ſi outre cela ces mêmes nombres conviennent encore avec les nombres du Sabat, & des années jubilaires des Hébreux, & avec les autres nombres miſterieux de leur ancienne Kabale, non de la moderne, qui eſt pleine de ſuperſtitions & d'erreurs, comme je trouve qu'il conviennent très exactement, il me paroît comme hors de doute, que ce ſyſteme de FO-HII, & l'ancienne Philoſophie de la Chine, priſe ſelon les principes légitimes & ſolides, étant ſi conforme à la Philoſophie du divin PLATON, & a cel-

celle des anciens Hébreux, c'eſt-à-dire de MOISE & des anciens Patriarches, qui ont reçu cette doctrine comme par revélation du Créateur, ne peut ni ne doit point paſſer pour une ſcience ſuperſtitieuſe & corrompue, mais qu'elle doit au contraire être régardée comme un inſtrument très propre pour reformer toutes les erreurs & ſuperſtitions, où l'ignorance de cette légitime & ſolide Philoſophie dans laquelle les Chinois ſont tombés par la ſuite des tems les a malheureuſement précipités.

Je concluds de-là que ceux des Miſſionaires qui pour procurer la converſion de cette nation; employent tout leur eſprit & la meilleure partie de leur tems à l'étude des livres Chinois, au lieu de s'apliquer, comme a fait juſqu'ici M. MAIGROT, à preſent Monſeigneur de CONON, à faire voir par l'autorité des Philoſophes du moyen âge depuis CONFUCIUS, leſquels en perdant comme ils ont fait pour la plus part les principes de la doctrine de FO-HII, c'eſt-à-dire leur ſaine & légitime Philoſophie, ont auſſi preſque tous perdu la connoiſſance diſtincte du vrai Dieu, & du veritable culte dont leurs premiers peres l'honoroient, au lieu, dis-je, de s'apliquer uniquement à prouver que la religion de cette nation a été de tout tems une pure ſuperſtition & un vrai athéiſme, ce qui ne ſe peut ſoutenir d'un côté ſans autoriſer nos prétendus athées d'Europe par l'exemple d'une nation entiere, qui depuis ſi longtems tient pour pluſieurs raiſons comme le premier rang dans toute l'Aſie; & du côté des Chinois, non ſeulement ſans faire injuſtice à cette nation, mais encore ſans mettre un obſtacle preſqu'invincible à ſa converſion étant preſqu'impoſſible dans cette ſupoſition de l'obliger à abandonner toutes les pratiques & coûtumes que M. MAIGROT a condamné de ſuperſtition & d'idolatrie, & même de l'entreprendre ſans s'expoſer à un danger évident & prochain de ruïner

ruiner en un moment l'ouvrage de plus d'un ſiecle, comme M. MAIGROT doit l'avoir reconnu depuis quelques mois lui-même par ſa propre experience dans un tumulte arrivé à cette occaſion, & qui a failli à devenir funeſte à tout le Chriſtianiſme.

Au lieu donc, dis-je de prendre une voye ſi peu convenable à la fin, que le ſaint Siege, & la ſacrée congrégation Meſſeigneurs les Prelats & Vicaires Apoſtoliques, & tous les Miſſionaires ſe propoſent, le moyen le plus raiſonnable, le plus ſûr, & le plus efficace, à ce qui me paroît, ſeroit que tous les Miſſionaires s'étudiaſſent de concert à faire voir aux Chinois les erreurs & contradictions de leur Philoſophie moderne en les ramenant peu à peu, comme Dieu aidant, il n'y aura rien de plus naturel & de plus aiſé, aux principes ſolides de la vraie & légitime Philoſophie de FO-HII, leur premier maître, en quoi cette nation, toute ſuperbe qu'elle eſt, faiſant profeſſion de ſuivre les lumieres de la droite raiſon, auroit d'autant moins de peine de nous écouter qu'elle reconnoitroit elle-même qu'un changement ſi raiſonnable n'auroit rien d'humiliant pour elle, & que cela ne feroit au contraire que l'attacher davantage à la pureté de ſon ancienne doctrine, & à ſes premiers maîtres, pour qui elle a toujours eu une ſi grande veneration.

Après cette demarche par la liaiſon ſi néceſſaire qui ſe trouve entre les principes de la vraie Philoſophie & ceux de la vraie Religion, on voit aſſez de quelle facilité il ſeroit de faire reconnoitre aux Philoſophes Chinois les abſurdités de l'athéiſme, & de toutes leurs autres erreurs & ſuperſtitions, & l'opoſition formelle qu'a tout cela avec cette Philoſophie ancienne dont ils auroient compris la certitude, & de les porter ainſi doucement & ſans aucune violence à les retrancher, comme ils feroient ſans doute d'eux-mêmes aſſez excités par la honte, qu'ils au-

roient

auroient qu'on les vît adherer plus longtems contre leurs propres principes à des erreurs si grossieres.

Tous ces grands obstacles au Christianisme étant une fois éloignés de l'esprit & du coeur des Philosophes par une voye aussi douce & aussi efficace que celle-là, quoi de plus aisé après cela aux Missionaires que de leur inspirer l'estime pour les dogmes sublimes de la foi, & pour les saintes maximes de l'Evangile, qu'ils écouteroient alors avec admiration, & enfin avec plaisir comme une doctrine toute celeste, & qui mettroit le souverain dégré de perfection aux verités naturelles de leur Philosophie, & à la pureté de leur morale.

Pour passer encore plus avant, si quelques-uns de nous entreprenoient à present de rétablir les sciences de la Chine, & de les mettre dans leur ancienne perfection, à quoi je vois une grande facilité par le moyen du systeme de Fo-HII, dont je viens de donner une petite idée, je puis dire qu'un petit ouvrage de cette nature, qui plairoit infiniment à l'Empereur, & outre son aprobation lui feroit encore donner celle de tous les Savans du College Imperial, auroit bientôt cours dans tout l'Empire, & y seroit regardé comme la doctrine de l'Etat: de sorte que comme les Missionaires en y travaillant n'auroient pas manqué par un saint artifice d'y mettre tous les antécédens nécessaires pour l'établissement du Christianisme dans tout l'Empire, ou pouroit esperer avec beaucoup de fondement, que cela donneroit un jour, comme le branle à la conversion génerale de cette nombreuse nation.

A Pekin le 8 de Nov.
1700.

XXIX.

LETTRE

Du P. BOUVET à M. LEIBNIZ.

MONSIEUR,

VOUS devez avoir reçu par la voye d'Angleterre la réponſe que je fis l'an paſſé à la ſavante & trop obligeante Lettre, que je reçus cette même année de votre part. Pour me procurer de tems en tems des marques auſſi utiles & auſſi agréables que celle-là de l'honneur de votre ſouvenir, je devois bien mieux profiter de deux occaſions favorables que j'ai eues cette moiſſon; & prendre la liberté de vous écrire par quelqu'une de ces voyes-là encore plus amplement que je ne fis l'an paſſé. Mais le départ avancé du vaiſſeau, qui nous a ramené le Pere de FONTANEY; & celui de ce même Pere, qui nous quite une ſeconde fois, pour retourner en France, où le bien de cette miſſion le rapelle, ne m'ont pas laiſſé le tems néceſſaire pour me ſatisfaire, comme j'aurois ſouhaité, ſur ce point.

Cela m'obligeant de me contenter d'une courte Lettre, je vous dirai ſeulement, Monſieur, qu'ayant continué cette année avec la même aplication l'étude des anciens livres de la Chine, j'ai eu le bonheur d'y faire de nouvelles découvertes, qui me paroiſſent d'autant plus importantes, qu'elles ont un raport très particulier à la Religion; & qu'elles ouvrent une route également naturelle & facile pour conduire l'eſprit des Chinois, non ſeulement à la connoiſſance du Créateur & de la religion naturelle; mais encore à JESUS CHRIST, ſon fils unique

que, & des verités les plus difficiles du Christianisme. Si j'avois le loisir d'entrer ici dans quelque détail, vous auriez le plaisir d'aprendre par la lecture de cette Lettre, que le systeme presqu'entier de la vraie Religion se trouve renfermé dans les livres classiques des Chinois; & que les principaux misteres de l'Incarnation du Verbe, de la vie, de la mort du Sauveur, & les principales fonctions de son saint ministere sont contenues comme d'une maniere prophétique dans ces précieux monumens de l'antiquité Chinoise. Vous seriez étonné aussi bien que moi, de voir que ce n'est que comme un tissu continuel d'ombres, de figures, ou de prophéties des verités de la loi nouvelle. Et j'aurois le plaisir de vous donner la juste idée qu'on doit avoir de ces admirables livres, pour lesquels les Chinois ont eu de tout tems, avec plus de raison qu'on n'a cru jusques ici, une estime beaucoup mieux fondée, qu'ils ne croyent eux-mêmes, Car depuis environ deux mille ans qu'ils ont perdu presque tout-à-fait la connoissance du vrai Dieu, en perdant la signification ïérogliphique de leurs characteres, & l'intelligence de leurs anciens livres, ils n'ont pu conserver qu'une estime superficielle pour la doctrine qui y est contenue, puisque depuis si longtems elle a cessé de faire sentir à leurs esprits la sublimité & la sainteté des verités & des maximes, qui en font la veritable économie. Et puisque j'ai commencé de vous dire ingénument ce que je pense des livres canoniques & des characters Chinois, j'ajouterai ce que je crois qu'on doit suposer comme une chose très certaine, savoir que les uns & les autres sont beaucoup plus anciens que les Chinois mêmes, & que ce sont des monumens fideles de la tradition la plus ancienne que les Peres communs de toutes les nations ont laissées à leurs descendans, & que les Chinois ont conservé plus soigneusement que les autres.

Aussi

Auſſi depuis que j'ai lu les livres qui traitent de l'origine de cette nation ; & examiné les fondemens ſur quoi elle ſe donne une ſi grande antiquité, ſuis-je bien éloigné du ſentiment de tous ceux qui ont cru juſqu'ici être obligés de les en croire ſur leur temoignage. Au contraire je crois être évidemment convaincu, qu'environ les vingt premiers ſiecles de leur hiſtoire ſont bien differens des autres ; & qu'on ne les doit regarder que comme des ſiecles fabuleux, ou, pour mieux dire, comme ces tems obſcurs, qui ont donné occaſion à l'hiſtoire mythologique & obſcure des Grecs. Ainſi je prétens que la premiere partie de leur hiſtoire, contenant cette longue ſuite d'Empereurs & de Rois depuis Fo-HII le prétendu fondateur de cette monarchie, juſques à quelques ſiecles avant CONFUCIUS, n'eſt à la bien definir qu'une hiſtoire allégorique, ou une eſpece de poëme hiſtorique inventé & compoſé par ſes auteurs, quels qu'ils ayent été, pour expliquer d'une maniere agréable & ſavante le ſyſteme de la Religion ancienne: de même à peu près que les Grecs, pour ne rien dire des autres peuples, dont l'origine ſe confond également dans la fable des ſiecles obſcurs, ont expliqué la Religion de leur nation par ce tiſſu de fictions, dont leurs poëmes ſont compoſés: avec cette difference néanmoins que ceux-ci ayant abandonné les traditions anciennes, & corrompu également leurs moeurs & leur doctrine, ſe firent un ſyſteme de Religion impie & monſtrueux, & le repreſenterent dans leurs poëſies ſous des images conformes au dereglement de leurs paſſions. Et ceux-là au contraire conſtamment attachés à la pureté de la doctrine, & des coutumes les plus anciennes de la Religion, ſemblent en avoir conſervé & voulu perpétuer le veritable eſprit dans toutes ces allégories & fictions miſterieuſes de leur hiſtoire mythologique, dont on ne connoîtra bien tout le pur & merveil-

leux

leux artifice, que quand on aura achevé de developer tous ces misteres par une exacte analise tant des principaux characteres ïeroglyphiques qui y ont été employés, que des principes d'Arithmétique, de Géométrie, d'Astronomie, d'Astrologie, de Musique, de Métaphisique, de Phisique, &c. Sur quoi roule tout le systeme de l'ancienne & veritable sagesse des livres Chinois.

Quelque nouvelles ou suspectes que puissent paroître ces sortes de recherches, sur tout aux personnes, qui n'ont pas comme vous, Monsieur, les lumieres nécessaires pour en juger sainement sur des indices aussi legers & aussi peu détaillés, que sont ceux que j'ai produits jusqu'ici : toutefois l'heureux succès que j'ai déja éprouvé dans mes premiers essais, particulierement cette derniere année ne me permet pas de douter qu'on peut venir à bout de rétablir tout cet ancien systeme, qui à mon sens n'est autre chose que le systeme universel de cette ancienne & divine magie, dont le débris a été comme la veritable cause de l'universel & triste naufrage, que la Religion & les sciences firent alors chez toutes les nations.

Afin de réussir dans l'exécution d'un projet si utile à l'une & aux autres, il faudroit avoir comme vous une connoissance parfaite des principaux monumens de l'antiquité, jointe à cette penétration & droiture d'esprit que le ciel vous a donnée; & qui dans les recherches continuelles que vous faites avec tant de bonheur pour la perfection des arts & des sciences, semble vous conduire sur les mêmes vestiges, qu'ont suivi ces grands hommes de la plus haute antiquité, qui ont merité d'être les maîtres de tous les autres.

Mais au defaut de cela, ce sera toujours un très grand avantage pour moi, si vous voulez bien continuer à me faire part de vos belles découvertes, sur tout de celles que vous jugerez devoir être d'un plus

grand secours, pour m'aider à déchifrer les misteres de la science ïéroglyphique de la Chine. Si vous avez reçu ma derniere lettre, elle vous aura apris l'état que je fais de ce que vous m'avez touché de votre nouveau Calcul numerique, à cause du raport singulier qu'il me paroît avoir au systeme ancien des petites lignes de FO-HII, dont j'ai parlé dans une Lettre que je crois qu'on vous a envoyée. Quand vous aurez reçu celle-ci, faites moi la grace de me mander sincerement ce que vous jugez des idées particulieres qui me sont venues sur ce systeme, & sur les caracteres & livres d'anciens de la Chine: & si vous trouvez quelque fondement raisonnable à ces choses, où je crois avoir des veritables évidences, & que j'espere avec l'aide de Dieu rendre quelque jour sensibles, obligez-moi d'indiquer au Pere VERJUS les livres que vous jugez les plus propres à me favoriser dans ces sortes de recherches. Et n'oubliez pas, s'il vous plaît, entre autres certain traité de KEPLER sur une Lettre du Pere TERENTIUS, dont vous m'avez parlé, & que je n'ai encore pu avoir.

Si j'avois ici à ma disposition & à mon choix seulement quatre ou cinq de nos Missionaires, qui voulussent entrer dans les mêmes idées, & travailler de concert avec moi, je serois d'avis de commencer de faire de nouveaux commentaires sur tous les livres canoniques des Chinois, & sur la premiere partie de leur histoire, & de faire un nouveau dictionaire par l'analise de chaque charactere. Ces ouvrages étant achevés de la maniere que je conçois qu'ils peuvent l'être en peu d'années, fourniroient à mon sens tout ce qui est nécessaire pour nous donner une juste idée de la loi naturelle, & de l'économie de la Religion des premiers Patriarches, lorsqu'elle étoit la plus florissante; pour rétablir le systeme ancien & universel des sciences, & parvenir tout d'un coup à ce dégré de perfection, où toutes nos Academies de

Savans,

Savans, ont entrepris par une voye bien plus longue & plus laborieuse de les pousser.

Si vous jugez avec moi, Monsieur, que les livres Chinois puissent fournir aux Savans d'Europe, de quoi séconder le grand dessein de la Perfection des Sciences, auquel vous avez eu jusqu'ici tant de part, inspirez au Pere VERJUS & au Pere de la CHAIZE, qui en feront une estime très particuliere, & y auront toute sorte d'égards, les pensées qui vous viendront à ce sujet, & conseillez-leur, si vous le trouvez bon, d'apliquer environ une demi douzaine des plus habiles de nos Missionaires, qui formant une espece de petite Academie Chinoise travaillent de concert d'un côté à fournir ici à leurs confreres, les moyens les plus solides & les plus efficaces pour y dilater & affermir le Christianisme ; & d'un autre pour donner aux Savans d'Europe toutes les connoissances, qu'ils peuvent souhaiter de la Chine pour l'exécution de leur projet. Je ne puis mieux vous marquer que par là, Monsieur, l'envie sincere que j'ai de correspondre, & au grand zele que vous avez pour l'établissement de la foi dans cet Empire, & à la juste inclination que vous avez montré pour toutes ces sortes de connoissances. Ainsi vous devez regarder cette Lettre comme un effet de la deference & du respect profond avec lequel je suis,

Monsieur,

Votre très humble &

trè obéïssant serviteur,

A Peking ce 8. Novemb. 1702.

J. BOUVET. J.

XXX.

REMARQUES

De M. LEIBNIZ sur le sentiment du P. BOUVET de la Philosophie Chinoise.

IL y a bien de l'aparence, que si nos Européens étoient assez informés de la Literature Chinoise, le secours de la Logique, de la Critique, des Mathematiques & de notre maniere de nous exprimer plus determinée, que la leur, nous feroit decouvrir dans les monumens Chinois d'une antiquité si reculée, bien des choses inconnues aux Chinois modernes, & même à leurs Interpretes posterieurs, tout classiques qu'on les croie. C'est ainsi que le R. P. BOUVET & moi nous avons découvert le sens aparemment le plus veritable selon la lettre des caracteres de FO-HII fondateur de l'Empire, qui ne consistent que dans la combinaison des lignes entieres & interrompues, & qui passent pour les plus anciens de la Chine, comme ils en sont aussi sans difficulté les plus simples. Il y en a 64. figures comme dans le livre apellé VE-KIM, c'est-à-dire le livre des Variations. Plusieurs siecles après FO-HII, l'Empereur VEN-VAM & son fils CHEU-CUM, & encore plus de cinq siecles après le celebre CONFUCIUS y ont cherché des misteres philosophiques. D'autres en ont même voulu tirer une maniere de Géomance & d'autres vanités semblables. Au lieu que c'est justement l'Arithmétique Binaire, qu'il paroît que ce grand Législateur a possédée, & que j'ai retrouvée quelques milliers d'années après. Dans cette Arithmétique il n'y a que deux notes

notes o & 1, avec lesquelles on peut écrire tous les nombres, & quand je la communiquai au R. P. BOUVET, il y reconnut d'abord les caracteres de FO-HII, car ils y répondent exactement, mettant la ligne interrompue – – pour o ou zero, & la ligne entiere —— pour l'unité 1. Cette Arithmétique fournit la plus simple maniere de faire des variations, puisqu'il n'y a que deux ingrédiens. De sorte qu'il paroît que FO-HII a eu des lumieres sur la science des combinaisons, de laquelle je fis une petite Dissertation dans ma premiere jeunesse, qu'on a réïmprimée longtems après malgré-moi. Mais cette Arithmétique ayant été absolument perdue, les Chinois posterieurs n'avoient garde de s'en aviser. Et ils ont fait de ces characteres de FO-HII je ne sais quels simboles & ïéroglyphes, comme on a coûtume de faire, quand on s'écarte du veritable sens, & comme le bon Pere KIRKER a fait par raport à l'écriture des obelisques des Egiptiens, où il n'entendoit rien. Et cela fait voir aussi que les anciens Chinois ont extremement surpassé les modernes, non seulement en piété (qui fait la plus parfaite morale) mais encore en science.

Mais comme cette Arithmétique Binaire quoique expliquée dans les Mêlanges de Berlin, est encore peu connue, & son parallelisme avec les characteres de FO-HII ne se trouvant que dans le Journal Allemand de feu Monsieur TENZELIUS de l'an 1705: je veux l'expliquer ici, où cela semble venir très à propos, puisqu'il s'agit de la justification des dogmes des anciens Chinois, & de leur preference sur les modernes. J'ajouterai seulement avant que d'y venir, que feu M. ANDRE' MULLER, natif de Greiffenhagen, Prévôt de Berlin, l'homme de l'Europe, qui sans en être sorti avoit le plus étudié les characteres Chinois, a publié avec des notes ce qu'ABDALLA BEIDAVAEUS a écrit de la

 Chine,

Chine, & cet Auteur Arabe y remarque que FO-HII avoit trouvé *peculiare ſcribendi genus, Arithmeticam, contractus & rationaria*; une maniere d'écrire particuliere, l'Arithmétique, les contrats & les comptes. Où ce qu'il dit de l'Arithmétique confirme mon explication des characteres de cet ancien Roi Philoſophe, par laquelle ils ſont reduits aux nombres.

Les anciens Romains ſe ſervoient d'une Arithmétique mêlée de la Quinaire & de la Dénaire, & l'on en voit encore quelque reſte dans les jettons. L'on voit dans l'ARCHIMEDE ſur le nombre du ſable, qu'on entendoit déja dans ſon tems quelque choſe d'aprochant de l'Arithmétique Dénaire, qui nous eſt venue des Arabes, & qui paroît avoir eté aportée d'Eſpagne, ou du moins rendue plus connue par le celebre GERBERT depuis Pape ſous le nom de SYLVESTRE II. Elle paroît être venue de ce que nous avons dix doits. Mais comme ce nombre eſt arbitraire, quelques-uns ont propoſé d'aller par douzaines, & douzaines de douzaines &c. Au contraire feu M. ERHARD WEIGELIUS alla à un moindre nombre attaché au Quaternaire ou Tetractys à la façon de PYTHAGORE ainſi comme dans la progreſſion par 10, nous écrivons tous les nombres dans ſa progreſſion quaternaire par 0. 1. 2. 3. par exemple 321 lui ſignifioit 2 ⋈ 1. 48 ⋈ 8 ⋈ 1. c'eſt-à-dire 57 ſelon l'expreſſion commune. Cela me donna occaſion de penſer que dans la progreſſion binaire ou double tous les nombres pouroient être écrits par 0 & 1 Ainſi:

1	1	
10	2	10 vaudra 2.
100	4	100 vaudra 4.
1000	8	1000 vaudra 8 &c.
10000	16	
100000	32	
1000000	64	
&c.	&c.	

Et

Et les nombres tout de suite s'exprimeront ainsi :

Ces expressions s'accordent avec l'Hypothese par exemple

111 = 100 × 10 × 1 = 4 × 2 × 1 = 7

11001 = 10000 × 1000 × 1 = 16 × 8 × 1 = 25

Elles peuvent aussi être trouvées par l'addition continuelle de l'unité,

0	0
1	1
10	2
11	3
100	4
101	5
110	6
111	7
1000	8
1001	9
1010	10
1011	11
1100	12
1101	13
1110	14
1111	15
10000	16
10001	17
10010	18
10011	19
10100	20
10101	21
10110	22
10111	23
11000	24
&c.	&c.

par exemple :

```
     1
   . 1
  ----
    10
     1
  ----
    11
  .. 1
  ----
   100
     1
  ----
   101
   . 1
  ----
   110
     1
  ----
   111
  .. 1
  ----
  1000
```

Les points marquent l'unité que dans le calcul commun on retient dans la memoire.

Mais

Mais pour continuer tant qu'on voudra cette Table de l'expreſſion des nombres pris de ſuite, ou naturels, on n'a pas beſoin de calcul, puiſqu'il ſuffit de remarquer que chaque colomne eſt periodique, les mêmes periodes recourans à l'infini; la premiere colomne contient o, 1, o, 1, o, 1 &c. la ſeconde o, o, 1, 1, o, o, 1, 1, &c. la troiſieme o, o, o, o, 1, 1, 1, 1, o, o, o, o, 1, 1, 1, 1, &c. & ainſi des autres colomnes, ſupoſant que les places vuides au-deſſus de la colomne ſoient remplies par des zeros. Ainſi on peut écrire ces colomnes tout de ſorte, & par conſequent fabriquer la Table des Nombres Naturels ſans aucun calcul. C'eſt ce qu'on peut apeller la Numeration.

Quant à l'Addition elle ne ſe fait qu'en comptant & pointant, lorſqu'il y a des nombres à ajouter enſemble, faites l'addition de chaque colomne à l'ordinaire, ce qui ſe fera ainſi. Comptez les unités de la colomne, ſi elles ſont par exemple 29. Voyez comment ce nombre eſt écrit dans la Table, ſavoir par 11101, ainſi vous écrirez 1 ſous la colomne, & mettrez des points ſous la ſeconde, troiſieme & quatrieme colomne après. Ces points marquent, qu'il faut compter par après une unité de plus dans la colomne. La Subtraction ne peut être que très aiſée. La Multiplication ſe reduit à de ſimples additions, & n'a point beſoin de la Table Pythagorique, il ſuffit de ſavoir, que o fois o eſt o, que o fois 1 eſt o, & que 1 fois 1 eſt 1. La Diviſion n'a pas beſoin qu'on talonne comme dans le calcul ordinaire. Il faut ſeulement voir, ſi le diviſeur eſt plus ou moins grand que le précédent reſidu, au premier cas la note du quotient eſt o, au ſecond cas elle eſt 1, & le diviſeur doit être ôté du précédent reſidu pour en avoir un nouveau.

Ces facilités ſont ce qu'un habile homme a propoſé depuis l'introduction de cette Arithmétique dans certains calculs. Mais la principale utilité eſt, qu'el-

le

le servira beaucoup à perfectionner la science des nombres, parceque tout y va par periodes, & c'est quelque chose de très considerable que les puissances d'un même dégré faites par l'exaltation des nombres naturels mises tout de suite, quelque haut que soit ce dégré, n'ont pas des periodes plus grandes que les nombres naturels mêmes qui sont leurs racines.

XXXI.

REMARQUES

Sur la Correction de la Philosophie Scholastique selon les Principes de M. de LEIBNIZ.

Par CHRETIEN KORTHOLT, Maître ès Arts, Assesseur de la Faculté Philosophique, & Collegiate du College des Princes à Leipzig.

§ I.

COmme on est accoutumé de nommer *Peres* de l'Eglise, ces Théologiens, qui depuis le tems des Apôtres jusqu'au douzieme siecle se sont distingués par leur doctrine ou par leurs écrits ; de même on apelle Théologiens *Scholastiques*, ceux qui depuis le douzieme siecle jusqu'au tems de la Reformation se sont signalés de la même maniere. On a donné le nom de Philosophie scholastique, à celle qui a été enseignée par la plupart des Scholastiques. Cette Philosophie a perdu beaucoup de son crédit depuis la Reformation de LUTHER. C'est dans ce siecle-là que la plus grande partie des Philosophes ont tâché de la décrier. Ce qui a eu un heureux succès, parceque Philosophie scholastique & vaines phantai-

ſies paſſent aujourd'hui pour ſinonimes. Pour remarquer le plaiſir que les Savans prenent à ſe jouer des Maximes ſcholaſtiques, liſez, s'il vous plaît, ce que le docte CHRETIEN THOMASIUS a écrit contre ARISTOTE & ſes adorateurs. Je pourai donc aiſément perſuader à mes Lecteurs, que la Philoſophie, qui a emprunté ſon nom de l'Ecole, eſt pleine d'erreurs.

§ II.

Mais quoique la pluparť des Savans décrient avec raiſon les ſubtilités de cette Philoſophie, ils ne ſavent pourtant pas pourquoi elles doivent paſſer pour vaines. Qu'y-a-t'il de plus aiſé que de perſuader aux ignorans, que telle ou telle ſcience eſt inutile? Le peu d'envie qu'on ſent à s'y attacher, diſpoſe le plus grand nombre à adopter l'opinion, qu'une diſcipline ne vaut rien. C'eſt la veritable raiſon qui fait qu'on aime mieux croire que la Philoſophie ſcholaſtique n'eſt d'aucune importance, que prendre la peine de l'examiner exactement. J'avoue volontiers que ceux qui mépriſent la Philoſophie, dont il s'agit, diſent la verité, mais j'oſe bien aſſurer, qu'ils ne fondent pas leur opinion ſur la raiſon; mais ſur l'autorité de ces Auteurs celebres qui la cenſurent publiquement. Et ceux qui ſe ſervent de leurs propres yeux, jugent d'ordinaire que l'erreur des Scholaſtiques conſiſte en ce qu'ils ont mêlé leur Philoſophie avec la Théologie. Peut-être ne veulent-ils pas dire par-là, que ceux qu'on apelle Scholaſtiques ont mal fait de mêler la Philoſophie avec la Théologie. Qui eſt-ce qui croiroit qu'un homme raiſonnable pût nier, que la Philoſophie ſoit profitable à la Thélogie? Par cette façon de parler, la plus grande faute des Scholaſtiques conſiſte en ce qu'ils ont mêlé la Théologie avec leur Philoſophie; on

veut

veut dire vraiſemblablement les Scholaſtiques ont mal à propos & d'une maniere qu'on ne ſauroit admettre apliqué la Philoſophie à la Théologie; ce qui eſt leur πρῶτον ψεῦδος. C'eſt auſſi ce que je n'oſe pas tout-à-fait condamner, parcequ'on ne peut nier, que c'eſt un grand defaut des Savans de cette ſorte. Mais c'eſt parler trop géneralement quand on dit que les Scholaſtiques ont, d'une maniere qu'on ne peut admettre, aſſocié la Philoſophie avec la Théologie. Si nous voulons concevoir diſtinctement, en quoi conſiſte le defaut des Scholaſtiques, il faut montrer particulierement pourquoi le mélange de leur Philoſophie avec la Théologie merite d'encourir le blâme? C'eſt la veritable raiſon qui m'a porté à mettre en écrit, ſelon les maximes de Monſieur de Leibniz, les erreurs de la Philoſophie des Scholaſtiques, & à enſeigner comment on doit les corriger.

§ III.

J'ai dit que la Philoſophie des Scholaſtiques eſt celle qui a été mêlée avec la Théologie par les Savans Chrétiens, qui depuis le douzieme ſiecle ont été en reputation. On peut donc concevoir aiſement quelles ſont les fautes philoſophiques, que je m'en vais découvrir. Nous ſavons en géneral que les doctrines théologiques ne peuvent être éclaircies diſtinctément, ni prouvées demonſtrativément & par de bonnes raiſons, ni ſoutenues ſolidément, ſi non par l'aſſiſtance & le ſécours de la Philoſophie, particulierement de la Logique & de la Métaphiſique. La premiere contient les regles néceſſaires pour juger d'une verité; l'autre propoſe des regles ſi génerales, qu'il n'y a aucune diſcipline qui ne touche les verités que nous enſeigne la Métaphiſique. D'où nous tirons aiſément cette concluſion, que l'une & l'autre

ſont

ſont néceſſaires à la Théologie. C'eſt ce que les Scholaſtiques n'ignoroient point, & pour cette raiſon ils ont travaillé beaucoup à cultiver en géneral la Philoſophie, & particulierement la Logique & la Métaphiſique. Depuis le ſiecle de CHARLEMAGNE les ſeuls Clercs étoient dans l'habitude de donner leurs ſoins & leurs penſées à l'érudition. C'eſt ce qui a contribué en quelque choſe au mêlange de l'étude philoſophique avec celle de la Théologie. Ce mêlange de ces Sciences, géneralement parlant, n'eſt point du tout mépriſable. Mais il nous faut plaindre les Clercs, en ce que dans le douzieme ſiecle il y a eu une eſpece de Théologie en vogue, qui ne ſauroit s'accorder avec une ſaine Philoſophie. C'eſt pour cette raiſon qu'on a cherché à introduire une ſorte de Philoſophie qui pût s'accommoder à la Théologie de ce tems; & qu'on a négligé d'aprendre la Philoſophie ſelon les regles qui ſont conformes à la veritable raiſon.

§ IV.

Je ſerois trop long, ſi je voulois faire voir poſitivement en quel état a été la Théologie depuis le douzieme ſiecle juſqu'à la Reformation. Il ſuffit de toucher en géneral ce qu'on ne peut pas deſavouer. Tout le monde ſait que le Papiſme en ce tems-là étoit dans un grand luſtre. Nous trouvons donc dans la Théologie des Catholiques les faux dogmes de la tranſmutation du pain & du vin au corps & au ſang de notre SEIGNEUR; du mérite des bonnes oeuvres; de l'adoration & des reliques des Saints; du purgatoire, & autres erreurs. On les faiſoit entrer dans l'eſprit comme des articles de foi, on n'oſoit point entrer en doute de ces verités, & beaucoup moins les nier. Dans ce tems-là les Théologiens Scholaſtiques ont ſi fort eſtimé le Pape, qu'ils ont

penſé

pensé que c'étoit se detourner du droit chemin, & commettre la plus grande faute, que d'oser le contredire, & s'oposer à une doctrine qu'il avoit aprouvée. Le dogme de l'unité de l'Eglise & de l'Evêque comme le fondement de cette unité, qu'on avoit debité depuis longtems avec aplaudissement, remplissoit tellement l'esprit de ces gens-là, qu'ils ont argumenté de cette sorte : il y a une union métaphisique entre l'Eglise visible & invisible, c'est-à-dire, ce qui arrive dans l'Eglise visible s'accorde avec ce qui arrive dans l'invisible. Notre SEIGNEUR est le Chef de l'Eglise visible ; par conséquent il faut que les Chrétiens aprouvent les dogmes que le Pape trouve bons. Ceux que le Pape tient pour membres de l'Eglise visible, doivent aussi être comptés entre les membres de l'invisible. Ce foible argument delivroit ceux de l'Eglise Romaine de toute crainte, & ils méprisoient toutes les objections. Car on croyoit être assez bien fondé à ne point douter d'une verité, qui étoit la doctrine publique de l'Eglise visible aprouvée par le Pape. C'est la veritable raison pourquoi les Catholiques ont renversés & changés les principes philosophiques fondamentaux qui ne s'accordoient pas avec leurs erreurs établies déja, tant que la contradiction qui se trouvoit dans leurs dogmes, n'a pas été si visible. J'aprouve donc le jugement de M. le Docteur HEUMANN, qui nomme la Philosophie scholastique : *Philosophiam in servitutem Theologiæ Papææ redactam*, c'est-à-dire une Philosophie accommodée pour soutenir les erreurs de l'Eglise Romaine.

§ V.

Comme c'étoit le principal dessein des Philosophes qu'on apelle Scholastiques, de maintenir les erreurs publi-

publiquement établies ; nous pouvons auſſi par ce deſſein juger plus aiſément de cette Philoſophie. Quiconque prend ſans raiſon la defenſe de quelques erreurs, & veut excuſer des dogmes opoſés à la raiſon, il faut néceſſairement qu'il faſſe des choſes tout-à-fait contraires à l'avantage de la verité. Pour la defenſe d'une doctrine veritable on demande principalement (1) qu'on ait une notion diſtincte & une idée claire du *ſubjectum* & du *prædicatum*, comme parlent les Logiciens,de cette propoſition dont on veut traiter. (2) Qu'on faſſe voir par cette notion diſtincte de ce *ſubjectum*, pourquoi il eſt convenable au *prædicatum.* (3) Qu'on ne tire pas une conſéquence néceſſaire d'aucune propoſition, ſi on n'a pas fait voir pourquoi le *ſubjectum* s'accorde avec le *prædicatum.* On ne peut point douter que cela ne ſoit néceſſaire, premierement parcequ'on ne peut rien dire des choſes inconnues, & rien de certain des choſes peu connues. Secondement il n'y a point de doute, qu'il faut juger par la nature d'une choſe ſi l'autre s'accorde avec elle ou non ? Et quand nous avons une notion diſtincte des deux, on jugera d'autant plus facilement s'il y a une certaine connexion entre ce *ſubjectum* & ce *prædicatum.* Enfin il n'eſt pas difficile de faire voir pourquoi on ne peut pas tirer ſurement la conſéquence d'aucune propoſition, ſi on n'a point montré la liaiſon néceſſaire du *ſubjectum* avec le *prædicatum.* Il y a deux ſortes des propoſitions. Dans l'une le *ſubjectum* convient au *prædicatum*, à cauſe de la definition du *ſubjectum*, & par conſéquent dans toutes ſes circonſtances. On apelle cette propoſition *univerſelle* par excellence. Par exemple quand on dit : chaque homme a une ame. Dans cette propoſition le *ſubjectum* l'*homme* eſt convenable au *prædicatum* l'*ame*, à cauſe de la definition du *ſubjectum*, c'eſt-à-dire de l'*homme*. Car un homme eſt un animal, qui a une ame raiſonnable. Mais quelquefois

quefois le *prædicatum* ne convient point au *subjectum* à cause de la definition du *subjectum*, & par conséquent il ne s'accorde pas avec toutes les circonstances. Par exemple: *quelques hommes sont doctes.* On ne peut pas tirer aucune conséquence de cette derniere proposition, jusqu'à ce qu'on ait exprimé la condition pourquoi le *prædicatum* apartient au *subjectum*. Car nous ne pouvons pas argumenter ainsi: Il y a quelques hommes savans, Mr. LEIBNIZ est donc un homme savant. Or on peut tirer cette conséquence dès qu'on a ajouté la raison pourquoi le *prædicatum* convient au *subjectum*. A savoir en cette maniere: Ces hommes-là sont savans, qui ont étudié avec ferveur, & par leur genie compris des choses utiles. Il s'ensuit par cette proposition, que M. LEIBNIZ est un homme savant. Consultez, s'il vous plaît, la dissertation de M. LEIBNIZ *de la connoissance de la verité & des idées*, que vous trouverez dans les Actes des Savans de Leipzic de l'an 1684. page 531. s. & voyez la *Logique Latine* du celebre CHRETIEN WOLF.

§ VI.

Je n'ai pas sans raison allegué quelques regles qu'il nous faut observer pour la recherche & la defense de la verité, & cela afin de faire voir clairement comment le Scholastiques se sont comportés pour maintenir des mensonges & des dogmes qui ne conviennent pas avec la saine raison. Il leur a fallu faire le contraire de ce qu'on exige de ceux qui veulent defendre la verité. Il leur a fallu juger des notions obscures du *subjectum* & du *prædicatum* des propositions dont ils ont traité. Il leur a fallu associer un *prædicatum* à un *subjectum*, sans avoir trouvé un fondement suffisant dans la notion du *subjectum*. Il leur a fallu tirer des consequences des propositions, quoiqu'ils n'eussent

ſent pas fait d'attention à la condition pourquoi il falloit donner un *prædicatum* à un *ſubjectum*. Leurs écrits temoignent aſſez qu'ils ont commis de telles fautes. Je traiterai de chacune de ces erreurs particulierement.

§ VII.

J'ai dit, que les Philoſophes Scholaſtiques ont ſouvent tiré une conſéquence des notions obſcures. Il n'eſt pas néceſſaire de le faire voir. Liſez les Livres des Sentences de PIERRE LOMBARD, vous y trouverez d'abord un grand defaut de bonnes definitions. La plupart ſont débitées comme notoires, quoique le principal point de l'affaire roule ſur elles. Peut-on donc s'étonner qu'ils ont aſſociés des notions confuſes, aux choſes dont ils traitent? Car nous n'avons naturellement que des notions confuſes, qui deviennent diſtinctes lorſque nous ajoutons l'art avec le jugement. Outre cela il eſt aſſez connu, que les Philoſophes Scholaſtiques ont diſputé avec ſubtilité des ſaints miſteres de notre Religion Chrétienne, & qu'ils ont tiré de la maniere dont ſe ſont les miſteres, & qui leur étoit pourtant tout-à-fait inconnue, pluſieurs conſéquences. Je ne parlerai par exemple que des conſéquences, qu'ils ont tirées de la doctrine de la preſence du corps de notre Seigneur JESUS CHRIST dans l'Euchariſtie. Les principaux d'entre les Scholaſtiques ont cru, qu'à cauſe de la preſence du corps de JESUS CHRIST dans le ſaint Sacrement, il falloit ſoutenir que ce corps-là eſt auſſi bien preſent, quand le pain conſacré vient par haſard à être mangé par une ſouris, ou par un petit rat, ou par quelque autre animal. Les Scholaſtiques ſont tombés en cette ſorte de faute, parcequ'ils ont tiré des conſéquences d'une idée trompeuſe, & de la notion contradictoire, & par conſéquent confuſe, qu'ils

qu'ils ont eue de la presence Sacramantele dans l'Eucharistie. Qui est ce qui ne peut pas s'apercevoir, que cette doctrine sote & inconsiderée de la presence du corps de JESUS CHRIST dans le pain consacré, quand une souris l'a mangé, tire son origine de la fausse doctrine des Scholastiques touchant la transmutation du pain sacré au corps de notre Seigneur. D'une transmutation de cette sorte on ne peut nullement former qu'une idée contradictoire. Car puisque l'on voit à l'oeil, que la substance du pain reste dans le saint Sacrement, il en resulte incontestablement, que le corps de JESUS CHRIST n'a pas été transmuté : *Impossibile est idem simul esse & non esse.* Il est impossible, que la même chose existe & n'existe pas. L'autre origine des fautes commises par les Scholastiques consiste en ce qu'ils ont entrepris de tirer des conséquences de la maniere dont se fait la presence sacramentele : quoiqu'on ne lise autre chose dans l'Ecriture sainte, sinon que le corps de notre Seigneur est present dans l'Eucharistie, mais la maniere dont se fait cette presence est un mistere, comme les Scholastiques l'avouent eux-mêmes. Si elle est un mistere, les Scholastiques ne peuvent la concevoir distinctement, ni en avoir une notion distincte; ils tirent donc faussement des conséquences de la maniere de la presence sacramentele, qui est misterieuse. Ce qui est dit de la maniere de disputer des Scholastiques, quand il est question de l'Eucharistie, s'étend aussi sur toutes ces questions controversées des theses, qu'ils veulent deriver des misteres, qu'on trouve dans l'Ecriture sainte. M. LEIBNIZ a decouvert avec raison, que cette maniere scholastique de disputer est fausse, quand il se sert dans une lettre à M. B. en 1696. des termes suivans: *Vos Messieurs n'ont pas mal fait de faire cesser les disputes sur la Trinité, & le plus sûr est, de s'arrêter aux termes de l'Ecriture & de l'Eglise; car de disputer sur des termes, dont*

on n'a point de definition, c'est IN TENEBRIS DIMICARE. *

§ VIII.

Après avoir fait voir que les Scholaſtiques ont ſouvent jugé des matieres de la plus grande conſéquence ſur des notions obſcures; il n'y a point de doute, qu'ils ont attribué ſouvent un *prædicatum* à un *ſubjectum*, encore qu'ils n'ayent pas montré évidemment, que le *prædicatum* lui convenoit. L'un ſuit de l'autre, & nous trouvons autant d'exemples de cette faute des Scholaſtiques, qu'ils ont ſoutenu de theſes fauſſes. Je ne m'arrêterai pas ſur cela, mais je ferai voir, que les Scholaſtiques ſe ſont habitués à tirer des ſuites des theſes, quoiqu'ils ne fiſſent pas voir en quoi le *ſubjectum* convenoit au *prædicatum*. Il ſuffit d'en raporter un ſeul exemple. Il y a un canon philoſophique aprouvé par les Scholaſtiques: *Quidquid eſt in effectu, præexiſtit in cauſa.* C'eſt-à-dire; ce qui eſt en effet eſt auſſi par avance dans la cauſe. Cette theſe doit être un axiome, encore qu'on puiſſe aiſément decouvrir qu'elle n'eſt nullement univerſelle. Puis-je bien dire: Dieu le Créateur des hommes a un corps, parcequ'il a donné un corps aux hommes? Ce n'eſt pas-là une conſéquence. Les hommes ont envers Dieu la même relation que les cauſes ont à l'égard des effets. Il faut donc attacher à cette theſe cette reſtriction, ſavoir, ſi elle doit être veritable & univerſelle. Ce qui ſe peut faire de la ſorte, quand on dit: Ce qui ſe trouve dans l'effet, convient à la cauſe ou *formellement* (en termes formels) ou *éminemment* (en éminence) c'eſt-à-dire,

* V. les Miſcell. Leibniz que M. Feeferus a donnés au public p. 26.

dire, que la definition d'une chose convient à la cause qu'on trouve dans l'effet : ou, qu'à la cause convient le pouvoir de produire ce qu'on trouve dans l'effet. En cette maniere nous pouvons dire, qu'un corps convient à Dieu éminemment, parcequ'il a le pouvoir de créer des corps. Il manque pourtant quelque chose pour que le canon, dont il s'agit, soit universel. Il est vrai : ce que nous trouvons dans l'effet, convient aussi veritablement à la cause de cet effet; ou a pu être produit par la cause de cet effet. Ainsi je puis tirer une conclusion : Quand le pere n'est pas savant, le fils n'est savant non plus ; car le pere est la cause de son fils. Mais cette conséquence est fausse, & ne s'accorde point avec l'experience. Car il arrive souvent qu'un pere qui n'a point d'étude a un fils qui fait grand cas des études. Il manque donc ici quelque chose, & on a besoin d'une autre restriction pour rendre cette these universelle. Il faut donc dire : Ce qu'on trouve toujours & non pas par hasard dans l'effet, entant qu'il dépend d'une certaine cause, c'est ce que nous trouvons aussi dans la cause, ou par effet, ou dans le pouvoir de le produire. Il n'est donc pas nécessaire, que le peré soit savant, quand son fils a étudié ; car bien que le fils soit un effet du pere, entant qu'il est fils, il ne l'est pas pourtant, entant qu'il est docte. L'érudition d'un fils entant qu'il est fils, est un accident, & rien de nécessaire ou d'essentiel. La regle philosophique, dont nous parlons, n'est pas encore assez l'imitée, & elle est sujette à plusieurs difficultés. De peur d'être trop long, je ne les raporterai pas toutes ; il suffit d'avertir le Lecteur, que ce que nous disons ici de la cause doit être entendu seulement *de causa efficiente principali*, de la cause principale qui fait (qui met en effet), & par conséquent toutes les autres sortes de causes doivent être rejettées. Il ne seroit pas difficile d'alléguer beaucoup d'autres exemples, qui prouvent que

les Scholastiques ont jugé par des theses qu'on n'a pas assez limitées, si presque toutes les regles philosophiques, & les principes de la Philosophie scholastique n'étoient pas autant de preuves, qui apuyent ma these. M. DANIEL STAL, très celebre Docteur de l'Academie de Jene, a pris la peine de faire une collection de ces regles philosophiques. On les peut consulter, si on veut être convaincu par des temoins, qu'il y a beaucoup de restrictions nécessaires avant qu'on puisse reconnoître ces regles philosophiques pour des canons fondamentaux d'une demonstration philosophique. Le docte Professeur M. G. B. BULFINGER, Auteur d'une Dissertation Latine, *Des Axiomes philosophiques*, a remarqué cette erreur de la Philosophie scholastique en faisant voir que quelquefois il n'y a que la 96. partie d'une regle philosophique aprouvée par les Scholastiques qui soit vraie & soutenable. *

§ IX.

On alléguera peut-être, que quoiqu'on n'ait pas exprimé dans les regles de la Philosophie scholastique la

* BULFINGER l. c. p. 11, 12. Apage propositiones ex parte veras, & generaliter enuntiatas. Examinemus aliquas, & quanta illarum pars vera sit computemus? *Qualis caussa*, inquis, talis effectus. Dicis caussam & intelligis efficientem solum, non materialem, formalem, finalem; manet igitur *quarta* solum caussæ species, atque ille ipsa non tota manet, sed univoca solum, non æquivoca; est igitur pars *octava* dicti: *talis est effectus* in essentialibus non accidentalibus. Sumamus illa æqualiter, etsi accidentalia plura sint essentialibus; manet igitur *decima sexta* pars propositionis. *Propter quod*, tamquam caussam per se, (non per accidens; cadit igitur dimidia dicti pars; manet

la condition par laquelle le *prædicatum* convient au *ſubjectum* ; on a pourtant eu en main les reſtrictions que les Scholaſtiques n'ont pas manqué d'alléguer, quand on a revoqué en doute la verité de leurs canons: par conſéquent ces regles qu'on n'a pas aſſez limitées n'ont contribué en rien à ſoutênir de fauſſes theſes. Je m'en vais répondre en peu de mots à cette objection-là. Il eſt vrai que les Scholaſtiques ne pouvoient pas rendre vrais de faux dogmes par leur maniere de diſputer. Mais il eſt auſſi certain, qu'ils ont empéché par leur art de diſputer qu'on n'a pas d'abord aperçu la fauſſeté d'une theſe inſoutenable. Les Scholaſtiques ſont capables, à cauſe de leurs theſes peu limitées, de ſoutenir pour quelque tems deux dogmes tout-à-fait contraires. Ils diſent, par exemple: Titius eſt ſavant, & Titius eſt ignorant. Titius eſt aſſis dans le même moment qu'il ſe tient debout. Car ils ſe ſerviront à la fin d'une diſtinction entre ce qui eſt in *actu primo & actu ſecundo, actu & potentia*. C'eſt juſtement ce qui rend leur deſſein avantageux. Si l'on parloit de dogmes théologiques contraires à la raiſon, les Scholaſtiques étoient ſatisfaits, s'ils étoient en vogue & en crédit, & croioient qu'une opinion agréée par l'Egliſe viſible, & aprou-

net dimidia) proximam (non remotam: cadit dimidiæ dimidium; manet quarta) & univocam (non æquivocam: cadit quartæ dimidium; manet octava) itemque adæquatam (non inadæquatam: cadit octavæ dimidium; manet decima ſexta) & cum reflexione effectus ſuper cauſſam (non ſine: cadit dimidium ſextæ decimæ; manet trigeſima ſecunda) *unumquodque tale eſt, illud magis eſt tale*, ſi non ratione intenſionis, tamen immediationis ut alio modo (ſunt tria minimum, igitur ex trigeſima ſecunda manet nonageſima ſexta:) Collectis ita limitationibus RUDRAUFII, ad *nonageſimam ſextam* ſui partem propoſitio redit.

aprouvée par le Pape, étoit ſure & veritable. Pour ce qui concernoit les objections de la raiſon, ils étoient contens s'ils pouvoient dire quelque choſe pour & contre. Il leur arrivoit ce qui arrive ordinairement à ceux qui craignent quelque choſe de deſagréable. Ils tâchent de n'y pas penſer autant qu'il eſt poſſible, parcequ'ils ne peuvent pas la changer. On peut éclaircir ceci par une obſervation de M. LEIBNIZ, que nous trouvons dans les *Miſcellanea Leibnitiana* de M. FELLER. Où il ſoutient, que ceux qui ont reſolu en eux-mêmes de pécher, & qui craignent les reproches de leur conſcience, donnent leurs penſées à d'autres objets, afin qu'ils ne puiſſent pas reconnoître que ce qu'ils ont reſolus, eſt quelque choſe de mauvais. Comme font les mauvais économes qui n'aiment gueres à examiner leurs comptes, pour n'aprehender pas ce qu'ils doivent, & pour n'être pas dans l'inquiétude. *

§ IX.

J'ai prouvé juſqu'ici, que la Philoſophie ſcholaſtique eſt de telle nature, qu'elle peut ſoutenir les erreurs publiquement aprouvées. Mais je ne prétends pas, que les Scholaſtiques ont tellement diſpoſé leur Philoſophie, qu'elle eſt propre à la defenſe des erreurs. Il ne ſont pas tout-à fait innocens. Mais ils partagent leurs fautes avec les Philoſophes Arabes, qui ſont les fondateurs de leur Philoſophie. C'eſt

* LEIBNIZ l. c. p. 193. Qui decreverunt peccare ſurgentem conſcientiam præſcientes aliorſum verſâ cogitatione deprimunt, dum adhuc dubitant, verentes ne calculus ſubductus aliud ipſis perſuadeat. Prorſus ut malus paterfamilias, qui horret ſuas ipſe rationes ſubducere, ne intelligat quantum debeat, ac quietem ſibi præſentem turbet.

C'eſt une choſe connue d'un chacun, que les Scholaſtiques ont reçu leur Philoſophie des Arabes, qui depuis le huitieme ſiecle ont eu des Academies en Afrique & en Eſpagne, où ils enſeignoient la Philoſophie d'ARISTOTE. Auſſi les écrits de ce Philoſophe ont été traduits de l'Arabe en Latin par ordre de l'Empereur FREDERIC II. pour pouvoir ſervir aux Scholaſtiques. * C'eſt pourquoi la Philoſophie ſcholaſtique s'accorde en la plupart des points avec la Philoſophie corrompue des Arabes. MOSES MAIMONIDES a remarqué que la principale adreſſe de la Philoſophie Arabique conſiſte en ceci: Premierement qu'elle peut ſoutenir le pour & le le contre d'une choſe; & ſecondement qu'elle peut defendre toute ſorte de theſes. † Nous voyons par cette obſervation de MAIMONIDES, que la principale difference entre la Philoſophie ſcholaſtique & celle d'ARISTOTE, que les Arabes ont corrompue, eſt ſeulement en ce point, que les Scholaſtiques ont employé les faux principes philoſophiques, pour ſoutenir les erreurs de l'Egliſe Romaine, leſquels le Philoſophe ARISTOTE, & après lui les Arabes ont inventés par une envie dès ordonnée d'entrer en diſpute, à quelque prix que ce fût.

§ XI.

Après avoir fait remarquer les principales fautes de la Philoſophie des Scholaſtiques, l'ordre demande que je montre comment il faut les corriger ſelon les principes de M. LEIBNIZ. Par ce que nous avons dit il eſt aiſé de voir, qu'il ne ſuffit point, com-

* *Voyez la Diſſertation de* M. TRIBBECHOV *des Docteurs Scholaſtiques*, chap. III. p. 122.
† *Voyez* TRIBBECHOV, l. c. p. 126.

quelques Philosophes qu'on apelle Eclectiques l'ont soutenu, d'embellir par des belles paroles ce que les Scholastiques ont proposé par des mots barbares & rudes à l'oreille. Il ne suffit non plus pour corriger la Philosophie scholastique d'en ôter quelques inutiles & trop subtiles disputes. Car encore qu'on ne puisse nier, que ce sont deux grandes fautes, les expressions barbares & les controverses frivoles de la Philosophie scholastique; il est pourtant certain que ce ne sont pas les principales vices d'elle. Les plus grandes fautes consistent plutôt en cela, qu'ils négligent les regles d'une saine Logique, & qu'ils n'ont pas formé des propositions par des notions distinctes, ni tiré des conclusions par des théoremes assez limitées. On ne peut donc corriger cette Philosophie, qu'en prenant mieux garde aux regles de la bonne Logique dans la recherche de ses erreurs, & en rendant distinctes les notions obscures, & reduisant les propositions vagues à des theses suffisament limitées.

§ XII.

Quand on traite la Philosophie scholastique de cette sorte elle devient propre à nous fournir des occasions de considerer & de peser plus diligemment chaque chose, & d'inventer des verités importantes & très utiles. Il en est de cette Philosophie comme d'une vieille maison qu'on a destruite: il reste toujours quelques pierres & quelques poutres dont on peut se servir, pour rebâtir une nouvelle maison. C'étoit aussi l'opinion de M. Leibniz. C'est pourquoi il a écrit en ces termes: „ J'ai dit souvent, „ *aurum latere in stercore illo scholasticæ barbariei*; „ & je souhaiterois qu'on pût trouver quelque habile „ homme versé dans cette Philosophie Hibernoise „ ou Espagnole, qui eut de l'inclination & de la „ ca-

„ capacité pour en tirer le bon. Je suis sûr qu'il „ trouveroit sa peine payée par plusieurs belles & „ importantes verités. Il y a eu autrefois un „ SUISSET qui avoit mathématisé dans la Scho- „ lastique. Ses ouvrages sont peu connus, mais ce „ que j'en ai vu m'a paru profond & considerable ; „ JULES SCALIGER en a parlé avec estime. „ Mais VIVES en a parlé avec mépris. Je me fie- „ rois d'avantage à SCALIGER, car VIVES étoit „ un peu superficiel. *

§ XIII.

Il n'y a point de doute que les notions obscures, distinctes, completes, & celles qu'on apelle *adæquatas*, ne different que par dégrés. Il n'est donc pas impossible qu'un habile homme, examinant les choses plus à fond, ne puisse par ses méditations rendre les notions distinctes ou *adæquatas*, quand les Scholastiques jugent d'une chose par des notions obscures. M. CHRETIEN WOLFIUS a fait voir dans sa Logique, comment on peut, par un seul ou par quelques exemples d'une chose se former d'elle une notion distincte. Quand on a donc une notion obscure d'une chose, le plus souvent on y trouve un exemple caché, & par conséquent la méthode est assez claire, par laquelle on peut rendre distinctes les notions obscures. Outre cela il est sûr, que parmi les regles philosophiques des Scholastiques, il y en a quelques-unes qui peuvent passer pour des axiomes ou pour le moins pour des théoremes tres utiles, si on y joint quelques restrictions.

§ XIV. Je

* *Voyez Recueil de diverses Pieces de Messieurs* LEIBNIZ, CLARKE, NEWTON. T. II. p. 157.

§ XIV.

Je ne diſconviens pas, qu'il n'y ait même dans la Philoſophie de M. LEIBNIZ des notions obſcures & des propoſitions vagues & peu determinées. Il a cependant évité la plus grande partie des fautes de la Philoſophie ſcholaſtique, & il nous a enſeigné au même tems comment il falloit les corriger. On ſait que le Scholaſtique ANSELME fit naître l'occaſion à M. LEIBNIZ d'inventer un argument *a priori* pour prouver l'exiſtence de Dieu. On trouvera auſſi dans la collection des Epitres de M. LEIBNIZ, que j'ai donnée dernierement au public à Leipzig avec mes obſervations, Lettre CXCIV. écrite à mon pere, pag. 308, que l'Auteur, parlant de l'immortalité de l'ame, dit en termes exprès: *Quod in* PYTHAGORA, PLATONE, ARISTOTELE, *aliiſque veteribus optimum eſt, retineo, omniaque certis rationibus inter ſe connecto.* C'eſt-à-dire, je retiens ce qu'il y a de bon dans PYTHAGORE, PLATON, ARISTOTE, & dans quelques autres Savans de l'antiquité, & je le lie enſemble d'une maniere qui s'accorde. Conſultons auſſi ſa *Theodicée*, & nous verrons comment il a corrigé la Philoſophie des Scholaſtiques, & qu'il a été très verſé en leurs écrits.

§ XV.

Pour ce qui eſt des notions M. de LEIBNIZ nous a communiqué de belles obſervations ſur leur nature & leur difference dans un petit écrit imprimé dans les Actes des Savans de Leipzig au mois de Novembre 1684. p. 577. qui eſt intitulé: *Méditations ſur la connoiſſance de la verité, & des idées.* Il a tout de même corrigé les notions obſcures qu'on trouve ordinairement chez les Scholaſtiques.

Voyez,

Voyez, par exemple, ce qu'il a remarqué en quelques Lettres écrites à M. CLARK ſur la notion du tems & de l'eſpace; & conſultez ſa Preface d'un Livre qu'il a intitulé: *Codex juris gentium diplomaticus.* Vous y trouverez la notion de l'amour, & vous jugerez l'Auteur fort propre à former des notions diſtinctes des notions obſcures des Scholaſtiques. Ils ſoutenoient que le tems & le lieu ſont une ſubſtance particuliere, ce qui leur a attiré beaucoup de diſputes auſſi ſubtiles qu'inutiles. M. LEIBNIZ au contraire a fait voir diſtinctement, que le tems n'eſt qu'un ordre entre les choſes qui ſe ſuivent, & que le lieu n'eſt qu'un ordre entre les choſes qui ſont au même tems. Par ces notions diſtinctes il a terminé de grandes diſputes entre des écrivains très celebres. C'eſt ce qu'on peut dire auſſi de ſa claire notion de l'amour. Il a ſoutenu qu'aimer quelqu'un n'eſt autre choſe qu'être content & ſatisfait de la felicité ou de la perfection d'un autre: Dès qu'on aprouve cette definition, tous les débats ſubtils ſont apaiſés, & on peut ſe debaraſſer aiſément des diſputes. C'eſt ainſi que M. LEIBNIZ ſe vante avec raiſon d'avoir par ſa définition de l'amour terminé les differens entre les deux Evêques de CAMBRAI & de MEAUX avant qu'ils fuſſent commencés. Conſultez, ſi vous plaît, dans ma Collection des Lettres de M. de LEIBNIZ, la Lettre CC. écrite à mon Pere SEBAST. KORTHOLT, § 9. p. 332. On peut par la même definition terminer les demêlés des anciens Scholaſtiques, & de quelques Auteurs nouveaux, qui mettent une queſtion ſur le tapis: S'il nous eſt permis d'aimer DIEU pour notre utilité ? Car la nature de l'amour exige de nous, que ſi nous aimons quelque choſe, nous y trouvions notre contentement, & que par conſéquent nous augmentions notre felicité par elle.

§ XVI. M. de

§ XVI.

M. de Leibniz a été aussi fort heureux dans la correction des regles philosophiques, qui sont en vogue entre les Scholastiques. Par exemple, il a reformé le canon Scholastique: *Nihil fit sine caussa*, c'est-à-dire rien ne se fait sans cause. Chacun s'apperçoit aisément que ce canon n'est pas assez limité. Car premierement quant au *prædicatum*, il faut indiquer précisément de quelle cause il s'agit; parcequ'on ne peut pas se servir de ce canon dans chaque cause, comme, par exemple, dans l'instrumentale, secondement, il faut limiter le *subjectum*, parcequ'il faut dire de DIEU, qu'il est sans cause. M. de Leibniz à levé toutes ces difficultés en disant: *nihil fit sine ratione sufficiente*, c'est-à-dire rien n'existe sans une raison suffisante pourquoi cela est ainsi, & non pas d'une autre maniere. Car encore que DIEU soit *sine caussâ strictè sic dictâ*, c'est-à-dire sans une cause, quand on prend ce mot à la rigueur; il n'est pourtant pas sans une raison suffisante: parceque l'existence de DIEU, comme d'un Etre très parfait, est nécessaire, & DIEU contient en lui-même une raison suffisante de son existence, à cause que de la notion de l'Etre très parfait il suit une existence nécessaire. Je ne ferai pas une plus longue mention des axiomes, dont nous avons obligation à M. de Leibniz. Ils sont assez connus, & on peut là-dessus consulter les écrits de ce celebre Auteur. Il auroit sans doute fourni plus d'axiomes, s'il avoit achevé le Systeme métaphisique qu'il avoit projetté.

§ XVII.

La perte qu'on a fait en ce que M. Leibniz n'a pas achevé son dessein, & que même ce qu'il a commencé

mencé s'est perdu seroit plus grande, si le celebre Philosophe M. CHRETIEN WOLF n'avoit pas fait voir par une maniere solide & mathématique qu'il entendoit assez les verités philosophiques pour les éclaircir parfaitement. Outre cela d'autres habiles Philosophes ont tâché de reformer la Philosophie scholastique. Particulierement un très savant homme M. REINBEK semble faire voir depuis peu dans ses considerations sur la Confession d'Augsbourg, quel avantage il y a de se servir dans la Théologie de la Philosophie à la maniere de M. LEIBNIZ, de M. WOLF, & de quelques autres Auteurs nouveaux.

§ XVIII.

Je pourai ajouter beaucoup de Remarques pour découvrir les erreurs de la Philosophie scholastique, & pour faire voir au même tems les moyens de le corriger. Mais il suffit de traiter en géneral ce sujet. Je ne laisserai d'ailleurs échaper aucune occasion de faire voir les fautes des Scholastiques par des exemples plus particuliers, & indiquer comment nous pourions par ce moyen-là réformer géneralement beaucoup d'erreurs, & en particulier celles de l'Eglise Romaine.

XXXII.

LETTRE

De M. LEIBNIZ à M. PFEFFINGER, Professeur à Lunebourg.

MONSIEUR,

JE me souviens d'avoir vû autrefois *das Bayerische Stambuch des Wiguelejus Hundius*; mais il ne me parut pas des plus considerables, ainsi je crois qu'on s'en peut consoler.

Le

Le dessein de rechercher les antiquités du Monastere fameux de S. Michel de Lunebourg, que vous avez pris, Monsieur, est beau & utile, & je vous suis obligé de ce que vous me communiquez de vos noti-ces & conjectures. Quant au fragment qui doit être de l'an 97 . où il est dit: *Neque hoc monasterium in summi Dei honorem, in utilitatem & emolumentum* pauperum nobilium, *eorumque tantummodo filiorum educationem fundatum atque erectum, unquam destruatur &c.* Je le tiens pour suposé, & invente par des Moines posterieurs; étant entierement éloigné du stile, qui étoit en usage du tems des *Ottons*; où *Nobiles* signifioient tout autre chose, & *pauperes nobiles* auroit été une espece de contradiction: il est sûr aussi, que jamais ancien monastere à été affecté aux seuls gentilshommes, où a l'éducation de leurs fils. C'étoit une chose bien contraire à l'humilité, dont les plus grands Seigneurs faisoient profession en ce tems-là, quand ils entroient dans les monasteres. Et quoique la confirmation du Duc BERNARD de l'an 1434. semble autoriser cette piece; il est aisé de croire, que les Chanceliers où Notaires de ce Prince n'étoient pas des grands Critiques. Je donne plus de créance à ce que vous avez trouvé dans un vieux papier sous ces termes: BERNHARDUS *Ducis* HERMANNI *filius, in confirmatione quâdam privilegii Sancti Michaelis speciali: Si quis autem MS. & præsentium hæredum meorum nacummelius hujus dati violator existere præsumserit aut aliquid omnino abstulerit, sit anathema à Domino nostro JESU CHRISTO, &c.* Car cela se raporte mieux au stile de ce tems-là. Je crois d'avoir deviné ce que veulent dire les mots obscurs qui y sont: *MS.* est *meus*, & *nacumelius* est *nacumelinus* en Saxon, *id est*, *Nachkom*, ce qui est la traduction du Latin *successor*, qui doit être mis à la place; de sorte qu'il faut lire: *Si quis autem meus & præsentium hæredum meorum successor, &c.* Je viens

viens à votre conjecture, qu'OTTON le grand Duc de Saxe, grand-pere d'OTTON le Grand, ou le premier Empereur de ce nom, pourroit être fondateur de ce Monastere; parcequ'il subsistoit déja en 956. suivant un Diplome original d'OTTON I. Empereur de cette année, que vous avez vu, où il y a: *Noverint omnes fideles ... qualiter nos per interventum* HERMANNI *Marchionis theloneum ad Luniburc ad monasterium St. Michaelis sub honore constructum in proprium donamus.* Or, vous posez pour certain, qu'HERMANN, fils de BILLING, n'a été alors que simple officier de l'Empereur. Mais c'est en quoi je suis d'une autre opinion, & je crois que ce Prince étoit heréditairement Seigneur allodial ou propriétaire du pays des environs. Et outre ce qu'on lui attribue de la fondation ou donation de ce Monastere, je le juge de ce que l'Empereur en 970. a donné une partie de l'heritage de WICMANN, fils de frere du Duc, au même Monastere de Lunebourg; comme j'ai trouvé dans une ancienne Cronique Latine non encore imprimée, dont l'Auteur a été du douzieme siecle. *Tradidit (Imperator) monasterio, quod* HERMANNUS *Dux in Luneburch construxerat.* Il semble qu'en en effet c'étoit le Duc comme heritier qui le donnoit, & que l'Empereur le confirmoit seulement. Car j'ai remarqué dans les vieux titres, que les Empereurs en confirmant les donations d'autrui se portoient souvent pour donateurs, pour avoir plus de part au merite spirituel, & à la recompense de DIEU, qu'ils s'en attendoient; peut-être aussi que l'Empereur se l'attribuoit *titulo confiscationis*; & que pour trouver un milieu, qui pût contenter le Duc, il donna une bonne partie au Monastere du même Duc; les choses étant concertées ainsi entre eux. Je suis encore persuadé, que ce *Marchio* HERMANNUS, dont parle votre diplome, n'est autre que nôtre Duc HERMAN: Le lieu & la matiere

matiere le confirment, & il ne se trouve point d'autre HERMANNUS MARCHIO alors. Lorsque WITIKIND lib: 2 dit, qu'OTTON I. devenu Roi; *novus Rex novum militiæ Principem fecit* HERMANNUM, WICMANNI *fratrem.* Je crois que *militiæ Princeps* n'est autre chose que MARCHO, qui commendoit les troupes des frontieres *contra Normannos vel Danos & Wilzos.* On ne sait pas bien precisement quand il a été fait Duc. Peut-être qu'il en étoit de lui, comme de THEODORIC sous le même OTTON I., qui est apellé tantôt MARCHIO, tantôt Duc, de sorte qu'il semble, que du tems de votre diplome le stile de la cour ne le reconnoissoit encore, que pour MARCHIO, quoique son autorité fut déja ducale. Mais tous conspirent à dire, qu'il a été Duc enfin dans les formes avant que de mourir. C'est ce que confirme aussi cette solemnelle reception, que lui fit l'Archevêque de Magdebourg, qu'on trouva même mauvaise comme excessive Votre Lettre pour Monsieur D'ALVENSLEBEN lui a été envoyée par la poste, & j'y ai ajouté un mot moi-même. Vous aurez vû, Monsieur, les vers Latins assez jolis de Monsieur ABERCRÔMBY, Ecossois, sur le droit de Madame l'Electrice établi en Angleterre, imprimés dans les extraits qui se publient ici tous les mois. On y ajoute une inscription Latine fort jolie, si vous en savez l'auteur, Monsieur, je vous suplie de me l'indiquer. Le traité des Alliés avec Dannemarc, si on le ratifie, comme j'espere, nous tire une épine assez facheuse. Il est à souhaiter, que tous les autres Princes croyent enfin, où ils en seront bientôt avec la France. Mais il semble que Savoye, Portugal, & beaucoup d'autres pensent à toute autre chose, & il faut les abandonner a leur mauvais destin. Comme M. BENTHEIM aura reçu celle, que j'ai pris la liberte de vous adresser, il ne sera plus en peine

de mon ſilence. Je vous ſuplie, Monſieur, de faire tenir la ci-jointe à Monſieur de GREIFFENCRANZ, & je ſuis avec zele, &c.

Le 15 Juillet 1701.

XXXIII.

AU MEME.

MONSIEUR,

J'AI reçu une Lettre de Monſieur d'ALVENSLEBEN, qui me marque d'avoir réçu la vôtre, & peut-être avez-vous déja ſa réponſe. J'ajoute à ma précédente ce qui ſuit: outre ce qui eſt dit dans la Notice de la fondation de quelques Monaſteres publiée par MADERUS *in Antiquitatibus Brunſuicenſibus*, qu'OTTON Duc de Saxe doit avoir fondé le Monaſtere de Lunebourg à la ſollicitation de WICBERT Evêque de Verde. Je trouve ces mots dans CORNERUS: *Iſte* HERMANNUS *Dux ſecundum* HELMONDUM (je ne trouve pas dans notre HELMOLDUS) *dicitur fundaſſe Monaſterium in honore ſancti* MICHAELIS *in caſtro montis Luneburgenſis, & bonis magnis ipſum dotaſſe, quamvis quidam fundationem ejus attribuant* WICBERTO *epiſcopo primo Verdenſi & quidam aliis Principibus*. Il eſt vrai cependant que dans une ancienne Chronique Latine de Verde on parle de quelques autres diſpoſitions de ce WICBERTUS, ſans dire un mot du Monaſtere de Lunebourg, dont la fondation eſt attribuée au Duc HERMANN dans la même Chronique ſous ſon frere AMELUNGUS. Cependant pour ne point mépriſer entierement les paſſages, qui parlent du Duc OTTON & de l'E-

vêque Wicbert (quoique ces paſſages ſoient des poſterieurs) je croirois qu'il y a eu une Egliſe ou Chapelle ancienne, qui peut avoir été la fondation d'Otton ou de Wicbert, ou plutôt fondée ſur les propriétaires du lieu, mais confirmée par le Duc Otton, & conſacrée par l'Evêque Wicbert. Car c'étoit aſſez l'uſage que les Superieurs ſe faiſoient l'honneur des fondations de leurs inferieurs. Et que depuis le Duc Hermann, Seigneur propriétaire en a fait une Monaſtere. Car on trouve encore que bien ſouvent les Monaſteres ont été précedés par des Egliſes ou Chapelles du même lieu. Je ſuis avec zele, &c.

Hanover 19 Juillet,
1701.

FINIS.

